24me Année | No 9 | 1er Mai 1917

JUN 1 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Comtesse de Noailles.	*Poèmes.*	5
Marc Henry.	*Hambourg, Brême, Lübeck*	23
Arnold Bennett.	*Hilda Lessways* (2e partie)	59
Alfred Massé.	*Questions d'après-Guerre : le Blé et la Viande.*	97
Paul Verrier.	*Le Slesvig*	119
Pierre Mille.	*Le Portrait.*	152
A.-F. Legendre	*Notre Action économique en Indo-Chine*	186
Auguste Gauvain.	*La Révolution russe et la Démocratie*	204
	A propos de "L'Odyssée d'un Transport torpillé".	224

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

LE CAPITAINE AUGUSTE COCHIN,
préface de **Paul Bourget.**

Cette brochure d'une soixantaine de pages vaut mieux qu'un gros volume, pour l'histoire de l'âme française pendant la guerre et pour l'exemplaire leçon qu'elle propage. Son contenu? Des lettres écrites du 4 mars 1915 au 7 juillet 1916 par le capitaine Auguste Cochin, tué le 8 juillet, dans la Somme, après avoir été blessé à tous les combats auxquels il avait assisté, et avoir été quatre fois cité à l'ordre de l'armée. Ah ! le beau cœur français qu'expriment ces lettres, le beau cœur de chef, de meneur de soldats, doux, pensif, et avec cela hardi, inaccessible à la peur, avide même de souffrance héroïque ! Lisez cette brochure, et la préface de Paul Bourget qui nous fait mieux connaître ce que perdirent les lettres et la pensée de la France à la mort de ce brave.

LES CŒURS ARMÉS,
par **Alexandre Hepp.**

Dans un livre précédent, *les Cœurs embellis*, l'écrivain dit la transformation des cœurs purifiés par la terrible épreuve de la guerre, ouverts à l'idée du devoir, à l'héroïsme, à l'abnégation. Ici c'est l'embellissement qui dure, mais armé de la plus vaillante patience. On retrouve dans ce nouveau livre toute la sensibilité de l'auteur, la sincérité de son observation et sa passion chaleureuse pour la terre et le ciel de la France.

LE MENSONGE DU 3 AOUT 1914.

Voici le premier travail historique sur les origines de la guerre qui ait été établi sur des documents d'archives. L'auteur s'est procuré, d'autre part, tous les documents, livres et journaux ennemis ; il a trouvé les témoins oculaires des violations de frontière parmi les prisonniers allemands et dans les rangs français ; il a réussi ainsi à reconstruire la succession des décisions du Gouvernement de Berlin et des ordres du Grand Quartier Général allemand qui amenèrent la guerre européenne, à suivre notamment l'élaboration du mensonge fameux du bombardement de Nuremberg par des avions français. On recourra certainement à cette importante étude quand le moment sera venu d'établir les responsabilités du conflit mondial.

QUELQUES ASPECTS DU VERTIGE MONDIAL,
par **Pierre Loti.**

Par le « Vertige mondial », M. Pierre Loti entend d'abord le tourbillon de forces aveugles que nous représente l'univers matériel, et qui nous emporte dans sa rafale. Mais le terme s'applique aussi plus spécialement et plus étroitement à la vertigineuse horreur d'une guerre que l'on peut qualifier de mondiale, car elle semble une convulsion de la planète. Avec cette puissance d'évocation qui est la faculté maîtresse du prestigieux écrivain, Pierre Loti nous montre divers aspects du cyclone en marche à travers le monde. Au-dessus de ces régions d'épouvante, il se plaît cependant à faire briller la lueur immatérielle de l'idéal qui ne peut être éteinte par l'ouragan. Et parmi ce déchaînement de la barbarie moderne, son âme se replie avec noblesse vers les plus anciens espoirs de l'humanité.

CONFITOU,
par **Gaston Leroux.**

C'est l'histoire d'un enfant qui, après avoir été amusant et drôle pendant les deux tiers du volume, devient tout à coup, grâce à la guerre, un petit héros, mais sans avoir l'air de s'en douter ni de le faire exprès. Elle est contée avec verve et fantaisie par M. Gaston Leroux, et elle abonde en détails pittoresques, ainsi qu'en ingénieuses péripéties où l'on retrouve l'imagination hardie du romancier.

UN AUTRE ESPRIT,
par **H.-L. Motti** et **Em.-A. Fourmond.**

Le titre de ce livre est une formule de M. Ribot : « Il faut apporter un esprit autre que celui qui a présidé jusqu'ici à nos affaires. » Ce nouvel esprit, générateur d'une rénovation économique, est fait d'initiative et d'activité. Pour en assurer le triomphe il faut comprendre que la source de la richesse, le *capital*, n'est pas seulement constitué par l'argent, mais aussi par l'intelligence qui sait l'utiliser et le travail qui le met en œuvre. MM. Motti et Fourmon étudient ces trois formes du capital et les conditions favorables à la création de la prospérité économique. Leur travail, solide et complet, renferme un grand nombre d'idées judicieuses.

POÈMES

ÉTRANGER QUI VIENDRAS...

Étranger qui viendras, lorsque je serai morte,
Contempler mon lac genevois,
Laisse que ma ferveur dès à présent t'exhorte
A bien aimer ce que je vois.

Au bout d'un blanc chemin bordé par des prairies
S'ouvre mon jardin odorant ;
Descends parmi les fleurs, visite, je te prie,
Le beau chalet de mes parents.

C'est là, dans le salon que de fraîches cretonnes
Rendent clair et gai comme l'eau,
Que j'écoutais le soir, auprès d'un feu d'automne,
Ma mère jouer du piano.

1er Mai 1917.

313714

Cette noble musique, en grande véhémence,
Tout le long de ma vie m'aida.
Donne-lui des regrets, puis goûte le silence
De la rêveuse véranda.

Tu verras, elle semble une barque amarrée
Entre la demeure et le lac.
Je gisais là, enfant par l'azur pressurée,
Comme au creux d'un dormant hamac.

Un divan turc, chargé de coussins lourds et rêches,
Me portait, et m'offrait aux cieux.
L'infini se prenait, miraculeuse pêche,
Dans la résille de mes yeux.

Et puis, quand la rosée éparse et ronde perle
Ainsi qu'un cristallin semis,
Parcours le vieux balcon où, comme un jeune merle,
Je marchais, volant à demi.

Tâche de voir aussi, bien qu'elle soit changée
De mobilier et de couleur,
La chambre où, me sentant par la nuit protégée,
Je dormais auprès de ma sœur.

C'est dans cette attentive et studieuse chambre,
Où les anges m'ont tout appris,
Qu'éperdue, implorant le ciel de tous mes membres,
J'eus si grand peur d'une souris !

C'est là que j'ai connu, en ouvrant mes fenêtres
Sur les orchestres du matin,
L'ivresse turbulente et monastique d'être
Sûre d'un illustre destin.

C'est là que j'ai senti les rafales d'automne
M'entr'ouvrir le cœur à grands coups
Pour y faire tenir ce qui souffre et frissonne :
C'est là que j'eus pitié de tout !

Jamais aucun humain n'a senti des murailles
Contraindre un cœur plus enflammé.
Songe à cela, Passant, et que ta tendresse aille
A l'enfant qui a tant aimé !

Tout me semblait amour, angélique promesse,
Charité qui franchit la mort.
On persévère en soi bien longtemps : peut-être est-ce
Ma façon de survivre encor !

Maintenant, redescends, et vois sur le rivage
Une jetée en blanc granit :
Il n'est pas un plus pur, un plus doux paysage,
Un plus familier infini !

Laisse que ton regard dans les flots se délecte
Parmi les fins poissons heureux.
De là, on voit le soir, comme d'ardents insectes,
S'allumer Lausanne et Montreux.

Vevey, Clarens, Montreux, Lausanne, douces villes,
Pour moi gisement des étés,
C'est votre molle emphase, éblouie et tranquille,
Qui m'a montré la volupté.

J'allais, étant enfant, dans vos pâtisseries,
Tout semblait clair et remuant,
Je sentais scintiller, parmi les verreries,
La connivence des amants.

Je le devinais bien, que l'enfance humble et sage,
Et son effort continuel,
Ne sont qu'un frêle essai de l'immense tissage
Que fait le destin sensuel.

Oui, je le savais bien que tout s'orne et s'empresse
Pour établir votre seul jeu,
Amour, unique loi, déroutante sagesse,
Équilibre vertigineux !

Plus tard, dans mon jardin, à l'ombre des platanes,
Quand le soir retient des sanglots,
Et quand sur l'eau s'épand la paix mahométane
Des pays tendres, bleus et chauds,

J'ai longtemps écouté une voix chaleureuse,
Triste comme le son du cor.
Quand on me descendra dans la tombe terreuse
J'entendrai cette voix encor.

— Je t'en ai dit assez, voyageur qui promènes
Tes yeux parmi ce vif séjour.
Pourtant, pose un regard, crois-moi, prends cette peine,
Sur la défunte basse-cour.

Elle n'est plus qu'un lieu désert et nostalgique,
Mais elle était belle autrefois :
Dans cet enclos, ainsi qu'en des livres bouddhiques,
Les animaux étaient des rois.

Ah ! je me souviens bien des bondissants effluves
De ce doux monde familier :
Odeur de plumes, d'eau, de fourrures, d'étuve,
De poussins tièdes et mouillés !

A présent, quitte-moi, Étranger, je m'incline :
Tu ne peux pas toujours surseoir.
Sans doute tu t'en vas à la ville voisine
Pour prendre ton repas du soir.

Pousse la porte en bois du couvent des Clarisses,
C'est un balsamique relais,
La chapelle se baigne aux liquides délices
De vitraux bleus et violets.

Peut-être a-t-on mis là, comme je le souhaite,
Mon cœur qui doit tout à ces lieux,
A ces rives, ces prés, ces azurs qui m'ont faite
Une humaine pareille aux dieux !

S'il ne repose pas dans la blanche chapelle,
Il est sur le coteau charmant
Qu'ombragent les noyers penchants de Neuvecelle,
Demain montes-y lentement.

Une église vit là, jaune comme du cuivre,
Avec un château dépendant.
Montalembert, dit-on, écrivit là ses livres
Traitant des moines d'Occident.

C'est là que dort mon cœur, vaste témoin du monde,
Que tout blessait, à qui tout plut.
Les astres cesseront un jour leur noble ronde,
Tout siècle sera révolu,
Puisque, malgré la force et le feu qui l'inondent,
Ce cœur infini ne bat plus !

UNE GRECQUE AUX YEUX ALLONGÉS...

Une Grecque aux yeux allongés
Soupire aux Eaux-Douces d'Asie.
C'est de cette aïeule que j'ai
Reçu les pleurs de poésie !

Une autre, reine au front distant,
Brodait ou jouait de la harpe
Sous un cyprès ; et sur l'étang
Elle jetait des fleurs aux carpes,

Elle dotait d'icones d'or
Ses innombrables monastères :
J'ai puisé dans ce tendre corps
L'animation solitaire.

Plus loin, dans un passé plus vieux,
Je vois, sur un vaisseau qu'on frète,
Une vierge qui dit adieu
Des deux mains aux rives de Crète !

Elle part et quitte à jamais,
Farouche et plaintive Ménade,
Son île, un cousin qui l'aimait
Est secrétaire d'ambassade.

L'ambassade est sous un ciel froid,
Dès midi il faut des bougies.
C'est cette pleureuse, je crois,
Qui m'a transmis la nostalgie.

Mais les enfants de ses enfants,
Tout saturés de sel nordique,
Ont aimé la brume, le vent,
Les nuages, l'eau, la musique ;

Ils ont aimé l'aigre printemps
Gallois, et les jardins d'Écosse.
C'est par eux que mon cœur se tend
Vers le suc des premières cosses.

Ils ont aussi, dans leurs amours,
Couché sous les ciels de Bohême,
Au son des flûtes d'alentour.
Leur souffle m'envahit quand j'aime.

Enfin, ils se sont reposés,
Avant le temps de ma naissance,
Sur le sol le mieux composé
Du monde : c'est l'Ile-de-France !

Je ne goûtais, étant enfant,
Que ces lieux, et les paysages
De la Savoie ; je fus longtemps
Sans avoir l'amour du voyage ;

Et puis, voyageant, j'ai soudain
Connu le délire indicible :
La ville étrangère, un jardin
Dont le parfum nous prend pour cible ;

On est brûlant, on tend les bras
Pour joindre la Chine ou la Perse ;
On meurt d'un si grand embarras,
Toute notre âme se disperse !

Les rêveries de nos aïeux,
Leurs souvenirs, leurs promenades
Nous hèlent. On est sous les cieux
D'éternels et penchants nomades !

Ce sang nombreux, que j'ai reçu
De vous, poétiques grand'mères,
Et dont je souffre, avez-vous su,
Du moins, qu'il n'est pas éphémère?

Pressentiez-vous qu'un jour ma voix,
Assemblant vos rires, vos plaintes,
Ferait de vos doux désarrois
Une flamme jamais éteinte?

Aviez-vous prévu mon accueil?
Je ne sais, mais vous seriez aises,
Belles ombres, dans vos cercueils,
De voir que la gloire française
Ajoute son sublime orgueil
A cette langoureuse braise
Que m'a léguée votre bel œil...

AINSI LORSQUE J'ÉTAIS UNE ENFANT...

Ainsi, lorsque j'étais une enfant qui rêvait,
Par l'azur éblouie et que l'azur étonne,
Lorsque je regardais, grave, petite et bonne,
Le frelon mol et creux flotter sur le duvet
Des chauds géraniums dont le parfum grésille,
Quand j'étais cette franche, humble petite fille,
Qui donne tout son bien aux pauvres, et qui croit
Qu'un mendiant est Dieu descendu de sa croix,
Et que je saluais lentement, jusqu'à terre,
Ce pauvre ; quand j'étais une enfant solitaire
Qui regardait monter, le cœur plein de sanglots,
La fumée amicale aux toits bruns des hameaux,
Et que, l'âme toujours liée à la nature,
Ayant le doux bonheur d'errer au bord d'un lac,
Je voyais les flots clairs, sémillante froidure,
Se bercer sur la rive ainsi qu'un bleu hamac,
Tu dépensais déjà tes lascives caresses,
Homme voluptueux, sur de vaines maîtresses
Qui, ne comprenant rien à ton esprit hautain,
S'étonnaient que tes yeux cherchassent au lointain
La passion unie à de nobles décences !
Et moi, je m'en venais, du fond de mon enfance,
Vers toi ; j'enrichissais mon cœur, fait pour t'échoir,
Des secrets dévoilés que nous livre le soir,
Quand la molle atmosphère, où les parfums s'enlisent,
A l'ample gravité rêveuse des églises.
Et je songe aujourd'hui, avec un doux effroi,
Que ce jardin plus clair que de fraîches faïences,
Cette pudique odeur de la nuit dans les bois,
Cette ivre charité, cette sainte innocence,
Ces poétiques dons du sort tendre et courtois,
Homme passionné, me conduisaient vers toi !

JOVIALE ODEUR DE LA NEIGE...

Joviale odeur de la neige
Plus bleue que blanche ! et le silence
De tout ce sucre glacial,
Qui papillotte, et qui protège
De son calme repos loyal
Le sol où le printemps commence !
— Printemps caché de Février,
Vous me chauffez, vous me riez
De dessous cette nappe claire
De froide farine stellaire,
En ce beau matin d'azur gai !
Le cœur ébloui, intrigué,
J'écoute, sybille terrestre,
Printemps ! vos souterrains orchestres !
— O forces de la profondeur
Qui, à coups de petites fleurs,
De fines et frêles papules,
De filaments, de vertes bulles,
De petits jets sucrés, laiteux,
Qui tous se concertent entre eux,
En deux mois d'efforts allez faire
S'ouvrir d'amour toute la terre !

Une biche passe à pas lents ;
Son souffle est sur son front dolent
Comme une vapeur de théière.

— O molle neige cachottière,
Tous vos rires de corail blanc
Annoncent les jeux pétulants
Des belles ruses printanières !
Sur vos édredons cristallins,
Cette nuit sont venus s'ébattre,
— Sorciers fourchus et clandestins —
Des pieds de chevreuils et de martres.

O neige, l'hiver est passé !
Ton grand silence condensé
En mousseuse verroterie
Prépare la jeune prairie :
Prairie où nous verrons éclos,
Sirupeux et battant de l'aile,
Ces écarlates hirondelles :
Les frémissants coquelicots !

— Neige, brillant sorbet d'étoiles,
Sur ta gouache épaisse et sans plis
Les pas des oiseaux ont molli,
Et tracent de légers pétales.
Un roitelet frileux, touffu,
Tassé sur la branche, répète
Son cri aigrelet, vif, pointu
Comme un grain d'épine-vinette.
Ciel et terre sont scintillants :
Je sens que le jeune Orient
Frémit sous la neige laquée,
Comme un groupe d'enfants, riant
Au fond d'une blanche mosquée !...

LE PAYSAGE EST CALME...

Le paysage est calme et dur,
D'une candeur qui désaltère ;
On croit que ce morceau d'azur
Repose sous un globe en verre.

Un cytise se laisse choir
Sur la blanche épine fleurie.
— Écoute les parfums du soir,
Confidences de la prairie !

L'atmosphère est un bleu désert,
Sans rien qui soupire ou qui tremble ;
L'herbage mielleux des prés semble
Doucement mâchonné par l'air,
Tant son suc imprègne et sature
D'une exacte et nette liqueur
L'espace peinturé d'odeurs
Et capitonné de verdure !

Sur le divan pâmé du temps,
Le croissant de la lune froide
Jette sa lame, courbe et roide
Comme la dague d'un sultan.

— Je n'ignore rien, ô Nature,
De votre vague immensité,
Je subis la tendre torture
Qu'impose un vaporeux été,

Je sais qu'un invincible abîme
Enlace mes pieds et mon corps,
Et que j'avance vers le crime
Inconcevable de la mort.

— O belles choses naturelles !
Que par vous mon rêve a saigné !
Mais par mes chants, tout imprégnés
D'un élixir dont je chancelle,
J'enclave l'homme, dédaigné,
Au sein de la vie éternelle !

Que suis-je? Un humble atome errant,
Dont l'ardeur fut grave et pieuse,
Qui vit le réel d'un œil franc
Voilé de stupeur amoureuse,
Et j'ai rendu, en l'adorant,
L'évidence mystérieuse...

NUIT D'ÉTÉ, OBSCURE...

Nuit d'été, obscure et sans bruit,
Prodigue de fraîcheur limpide !
L'infini Destin se dévide
Lentement. Une étoile luit.

La nuit, le silence, une étoile,
Un plaintif humain soucieux
Qui, levant un store de toile,
Contemple la longueur des cieux

Et gémit d'être, dans l'espace,
Malgré les forces de l'esprit,
Une ombre chétive qui passe,
Dont nul astre n'entend le cri,

Voilà l'indicible problème
Que pose au ciel, comme une fleur,
Cette pure étoile que j'aime.

Et c'est l'angoisse dont je meurs...

CE NE SONT PAS LES MOTS...

Ce ne sont pas les mots les plus étincelants
Qui pourraient définir la force qui nous lie :
Les vocables bonheur, enchantement, folie,
Ne sont pas si profonds, si vastes, ni si lents
Que cet illimité et conscient bien-être
Qui me fait respirer avec les cieux. Peut-être
Pourrions-nous baptiser nos suaves moments
Du beau nom de plaisir et de contentement.
Être content : splendeur, possession du monde !
Royauté d'un tranquille et bleuâtre Océan !
Plénitude sans hâte, indolence féconde
Qui font se ressembler l'excès et le néant.

Contentement ! Ce dont aucun humain n'est digne,
Ce dont nul ne jouit qu'avec la crainte insigne
Qu'il lui faudra bientôt, sûrement, expier
Cette fortune intruse, innocente et suprême...
Contentement : par quoi tout corps cherche à prier.
Et je connais cela par ton amour ! Je t'aime,
Étranger qui prends tout et qui m'as tout donné,
Commencement de moi du jour où tu es né,
Toi mon sang véritable, et ma vie hors moi-même.

DEUX ÊTRES LUTTENT...

Deux êtres luttent dans mon cœur,
C'est la bacchante avec la nonne,
L'une est simplement toute bonne,
L'autre, ivre de vie et de pleurs.

La sage nonne est calme, et presque
Heureuse par ingénuité.
Nul n'a mieux respiré l'été ;
Mais la bacchante est romanesque,

Romanesque, avide, les yeux
Emplis d'un sanguinaire orage.
Son clair ouragan se propage
Comme un désir contagieux !

La nonne est robuste, et dépense
Son âme d'un air vif et gai.
La païenne, au corps fatigué,
Joint la faiblesse à la puissance.

Cette Ménade des forêts,
Pleine de regrets et d'envies,
A failli mourir de la vie,
Mais elle recommencerait !

La nonne souffre et rit quand même :
C'est une Grecque au cœur soumis.
La dyonisienne gémit
Comme un violon de Bohême !

Pourtant, chaque soir, dans mon cœur,
Cette sage et cette furie
Se rapprochent comme deux sœurs
Qui foulent la même prairie.

Toutes deux lèvent vers les cieux
Leur noble regard qui contemple.
L'étonnement silencieux
De leurs deux âmes fuse ensemble ;

Leurs fronts graves sont réunis ;
La même angoisse les visite :
Toutes les deux ont, sans limite,
La tristessse de l'infini !...

TOUTE HEURE SIGNIFIE...

Toute heure signifie un désir, un espoir.
Qu'il est doux d'écouter, dans le calme du soir,
Quand la nuit de poussière et de rumeurs s'allège,
L'horloge du couvent, l'horloge du collège
Semer leur blé d'argent qui vient frapper le cœur !
Mais ce chant s'enfle et dit à l'homme : « O voyageur,
« Je suis le temps, jamais ma force ne s'arrête ;
« Malgré la fraîche nuit, dont l'haleine est quiète,
« Je suis le temps, porteur de l'incessant hasard.
« Quoi ! tu te reposais de désirer ? Repars.
« Je viens désappointer ton repos sage, intime.
« Respire ! Le doux vent a l'élan maritime
« Des brises au grand cœur qui poussent les vaisseaux.
« Ce soir, où le feuillage est tout gonflé d'oiseaux,

« Où l'on entend dans l'air que des parfums incisent
« Sommeiller les maisons et méditer l'église,
« Si tu n'étais vraiment qu'un esprit satisfait
« Tu ne percevrais pas le murmure que fait
« Mon pas agitateur dans le dormant feuillage.
« Voyage par l'esprit, par le désir voyage !
« Ne reste pas soumis à ton sort quotidien.
« Les morts ne peuvent pas rompre le noir lien
« Qui les noue à la place exiguë et sans choix
« Où leur corps se défait subtilement.
Mais, toi,
« Es-tu un mort déjà pour que tu te reposes?
« Quoi ! Tu n'attends plus rien, tu te résignes? Ose
« Repousser sourdement, par molle lâcheté,
« Le défi de bonheur qui vient des nuits d'été !
« Oui, le bonheur est dur, c'est un vent qui saccage,
« C'est la vague jouant avec le coquillage,
« C'est un ordre hardi envers un cœur guerrier...
« Mais quoi ! Lorsque j'exige ai-je l'air de prier?
« S'agit-il de convaincre et tenter ton courage?
« Viens, esclave, je suis le séduisant orage,
« Le Destin, pour qui l'homme est un plaisant bétail !
« Qu'importent ton orgueil, ta vertu, ton travail,
« Tout ce que ta raison construit avec prudence ;
« Viens, sois aventureux, sois ivre, tremble, danse,
« Aime, souffre, provoque, admets la volupté,
« Pauvre être, collabore à mon éternité !
« O cœur toujours giclant sous une main pressante,
« Insecte que les nuits chaudes font s'allumer,
« Instinctive raison, âme phosphorescente,
« Crois-tu donc avoir fait autre chose qu'aimer?
« Crois-tu avoir jamais écrit un seul poème,
« Te fût-il inspiré par la beauté du jour,
« Qui n'ait été pour toi une action d'amour,
« Un cri audacieux, par quoi tu disais : « J'aime. »
« J'aime, je veux, j'attends », dit ton chant vif ou lourd ;
« Et ta voix qui semblait fringante et souveraine,
« N'est que cette lugubre et plaintive sirène
« Des vaisseaux dans la nuit appelant au secours. »

Ainsi parle la voix qui pénètre les moelles.
— Et voici que levant alors vers les étoiles
Mes yeux qui reposaient sur un livre choisi,
N'écoutant plus le bruit délicat et transi
Que fait sous le zéphir ma persienne de toile,
Je n'ai que du dégoût et du détachement
Pour ma calme demeure.
O nuit ! ô firmament !
Provocateurs divins, prometteurs sans relâche,
Quelle est donc nettement, longuement notre tâche
Si l'austère devoir insulte à vos projets?
Si l'apaisant ennui où mon cœur se rangeait
Irrite la vigueur violente des astres?
Vous aimez le plaisir, vous aimez le désastre,
Ainsi vous ramenez dans vos cruels chemins
Le troupeau effrayé et prudent des humains.
Ne devons-nous jamais atteindre enfin le havre?
L'amour prend-il l'esprit et le sol le cadavre,
Inexorablement, jusqu'à la fin des temps ?
S'agit-il, pour l'esclave humain, d'être content?
Est-ce là son effort unique, ardu, suprême,
L'ineffable butin à quoi tout cœur prétend?
— Et soudain, un conseil qui monte de moi-même,
Accède, hélas, aux vœux qui me viennent du soir,
Et je murmure, avec un sombre et triste espoir,
Tandis que le vent vif a la fraîcheur de l'onde :
Je me soumets à vous, Amour, impôt du monde,
Carnassier dont le croc met sa pointe profonde
Dans tout corps respirant qui n'est que ton forçat.
Il ne se pouvait pas que la corde cassât,
Qui lie à ton vouloir ma course de nomade ;
Tu es parfois distrait, mais si l'âme s'évade
Tu l'enroules, ô maître, à ton puissant poignet.
Tout être t'appartient dès le moment qu'il naît,
Et jamais plus ce cœur n'appartient à soi-même.
Je sens bien tes raisons ; oui, je ressens l'extrême
Frivolité d'avoir voulu choisir la paix.
Le monde est tout entier l'agneau dont se repaît

Ton riant appétit. Non, je ne suis pas lâche,
Je le sais bien qu'il faut que tu mordes et mâches
Tout ce qui est vivant, bondissant, fleurissant,
Pour propager le souffle animal et le sang
Avec une féroçe et limpide innocence.
Mais je sais bien aussi que ta dure exigence
Est suave, que seul tu peux vaincre la mort.
Animateur sacré, Contempteur du remords,
Je sais que tout se meut, agit, combat, endure
Pour que l'humaine vie et les jeunes verdures
Aient dans l'immense espace un éternel retour !
Je sais que l'arche altière et noble de l'amour
Où chaque être se croit élu, libre et vivace
Ressemble au joug qui joint et courbe sous sa masse
Les deux fronts accolés des grands bœufs au labour.
Oui, je sais tout cela. Je referme le livre
Où mon esprit calmé, sans souffrir d'être seul
Gisait.
Sur le feuillet, net et mince linceul,
Les mots écrits avaient le froid léger du givre.
C'est vrai que je cessais d'être triste et de vivre.
Mais ton œil a surpris, ô pasteur des humains,
Mon visage sans flamme appuyé sur ma main,
Et tu n'as pas permis que ta plus chère esclave
Échappât mollement à ton torrent de lave.
Que te dirai-je, ô dieu? J'ai peur ; j'ai tant souffert
De bonheur, de douleur ; l'onyx taillé, le fer
Ne sont pas plus aigus qu'un regard qui torture,
Les yeux sont les démons gardiens de la nature :
Pôles mystérieux où songent les aimants.
Que puis-je souhaiter ; je ne sais pas moi-même ;
Tout trouble, tout déçoit, tout se défait, tout ment.
Mais j'entends que mon cœur murmure faiblement,
En évoquant des morts l'austérité suprême :
« Dormir encor un soir près d'un enfant qui m'aime... »

LA DOULEUR EST PRESSÉE...

La douleur est pressée et ne peut pas attendre,
Il lui faut un subit et vaste apaisement ;
Je ne sais où j'ai lu ces mots plaintifs et tendres,
« Souffrir est un très long moment. »

Bondissant comme un cerf qu'un chasseur assassine
Le turbulent désir ne peut être prudent.
C'est vous qui le criez, princesse de Racine,
« Je meurs si je vous perds, mais je meurs si j'attends ! »

Ces paroles de feu, ce pantelant dilemme
Que jette à votre amant votre esprit irrité
C'est le puissant soupir de l'être, dès qu'il aime.
— Sombre Amour, composé d'âme et de volupté,

Puisque jamais l'instant de vivre n'est propice
A ton avide espoir, prompt et vertigineux,
Puisque tout désir court vers un sûr précipice,
Et pour être éternel veut être ruineux,

Quel est donc le souhait de ces deux corps qui tremblent
Enlacés, se faisant plus serrés, plus étroits,
Comme pour se tapir dans le néant? Il semble
Qu'ils cherchent un tombeau, dans leur suave effroi.
Et la volupté n'est, peut-être, je le crois,
Que l'essai de mourir ensemble...

COMTESSE DE NOAILLES

VILLES ET PAYSAGES D'OUTRE-RHIN

I. - HAMBOURG, BRÊME ET LÜBECK

Ma destinée vagabonde, en m'immobilisant plusieurs années à Munich, à Vienne, à Berlin, m'a permis peu à peu de déchiffrer l'âme de ces trois villes, derrière leurs façades de pierre[1]. Mais il est d'autres cités que j'ai souvent traversées et dont les silhouettes fugitives subsistent dans mon souvenir. Je veux en évoquer quelques-unes. Elles aideront à mieux comprendre le caractère complexe de cette Europe centrale d'avant-guerre, qui déjà relève du passé. Car si nous ne savons pas avec certitude de quoi sera fait demain, nous pouvons présager à coup sûr de profondes modifications dans l'évolution future de l'Allemagne. Ce n'est pas en vain qu'un peuple risque volontairement son avenir, son rôle dans le monde, les résultats féconds de tout un long travail pacifique

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1916, du 15 novembre 1916 et du 1er février 1917.

sur l'unique atout d'une guerre criminelle qui paralyse sa culture, engloutit ses ressources, fausse les rouages subtils de son organisme social, accumule enfin autour de lui la haine des uns et la méfiance des autres.

Revivront-elles jamais leurs jours de splendeur, toutes ces villes florissantes qui s'épanouissaient le long des réseaux ferrés de l'Allemagne? Elles attestaient la prospérité générale, le travail méthodique, l'esprit de suite dans l'effort, la cohésion disciplinée de nations différentes qu'unissait un intérêt commun. Aucune centralisation maladroite ne congestionnait la capitale politique de l'empire à leur détriment. Chacune d'elles conservait sa physionomie personnelle, sa signification précise dans l'ensemble de la Confédération. Leur situation géographique, leur passé historique, leur activité industrielle, commerciale, artistique, déterminaient leur caractère local, leur fonctionnement distinct, et toutes concouraient dans leurs sphères respectives au triomphe de la plus grande patrie.

Je revois encore les halls immenses sous lesquels s'arrêtait à chaque instant l'express où je me trouvais, la propreté méticuleuse de ces gares monumentales, leur disposition ingénieuse, l'ordre parfait qui présidait au trafic incessant des voyageurs et des marchandises, les wagons spacieux où le confort était mis à la portée des plus humbles, toutes les innovations perspicaces qui rendaient faciles et plaisants les plus longs parcours et marquaient le sens éminemment pratique d'un pays moderne.

Quand le train glissait avec lenteur hors de sa cage vitrée, j'apercevais à droite et à gauche la théorie des larges rues sillonnées de véhicules et de piétons, et, par-dessus les arêtes des toits, les coupoles, les tours, les clochers évocateurs. Encore une ville active et frémissante qui respirait la force et la santé !

Puis, le temps et les circonstances aidant, j'eus l'occasion de descendre en cours de route, de me mêler à la vie de chaque cité entrevue, de satisfaire ma jeune curiosité. J'étais à l'âge heureux où l'on ne peut entrevoir un profil inconnu, fût-ce celui d'une ville, sans faire halte et rêver d'aventures...

***

HAMBOURG

Hambourg est la cité de l'orgueil. Elle étale avec ostentation sa richesse patricienne le long des rues, des places et des carrefours, sous forme de gros blocs de pierre qui se chevauchent, se superposent et s'écrasent en édifices pesants aux façades somptueuses. Tout autour, le granit recouvre le sol de ses dalles épaisses ; il borde les canaux, encadre les bassins, se relève en parapets trapus, s'érige en bornes géantes, armées de griffes de fer et d'anneaux de bronze.

Hambourg est la cité de l'orgueil, mais cet orgueil têtu heurte un ciel inclément. Une brume opaque pèse sur la ville superbe ; elle ronge la tour massive de son *Rathaus*, elle engloutit les clochers sveltes, elle supprime les dômes luisants, les frontons ouvragés, et, quand on lève la tête pour mesurer la hauteur des vanités humaines, on n'entrevoit plus qu'une fuite indécise de lignes grises et tremblotantes qui se poursuivent, s'enchevêtrent et se dissolvent dans du brouillard.

Hambourg est aussi la cité du mystère : une eau sombre circule dans ses veines. Ici elle étend ses nappes glauques qui reculent les perspectives et les estompent ; là elle se glisse entre les bâtisses noires ; ses vagues clapotantes lèchent la base moussue des hauts pignons pointus, percés d'étroites fenêtres. Brusquement, entre les toits béants, surgit un pan de forêt bizarre et mouvant. Ce sont les mâts des voiliers qui balancent leurs antennes, leurs oriflammes, le réseau ténu de leurs cordages. De place en place, la cheminée d'un vapeur dépasse le toit d'une maison basse et s'empanache de fumée bleue, comme un volcan au repos.

De ses tentacules de pierre, Hambourg étreint le havre merveilleux où vient aboutir le trafic maritime du monde entier. Sans doute, la mer est bien loin, à 105 kilomètres, au bout d'une plaine inculte balayée par les vents du large, mais chaque jour elle remonte l'estuaire de l'Elbe, semé de pilotis,

d'estacades, de bouées écarlates; elle envahit les larges bassins, les canaux tortueux, la campagne plate; son haleine forte, aux relents d'algues et de goémons trahit partout sa présence; elle dépose une croûte de sel brillant sur le soubassement des maisons. Portés par le flux, les gros bateaux pénètrent au cœur de la ville, se rangent le long des quais, déchargent bruyamment le fret qui remplit leurs panses et repartent avec le jusant, en longue file silencieuse, pour s'évanouir à l'horizon, là où le bord du ciel épouse la surface des eaux.

Visiter le port de Hambourg, c'est accomplir sur place le plus merveilleux des voyages autour du monde. Tous les pays d'outre-mer acheminent leurs produits vers la ville omnipotente. Le négoce international rassemble autour de ses bassins les navires et les marins venus des quatre coins du globe. Une odeur pénétrante monte des cales ouvertes, s'échappe des ballots, des caisses et des couffins; elle évoque les faunes et les flores lontaines : le café, le thé, le sucre, le coton brut, le tabac, l'indigo, le caoutchouc, les bois des îles, les laines, les froments, le riz, les épices, les poissons fumés, les éponges, les soies précieuses, les vins fins, les bêtes fauves, les fruits exotiques, tout ce que féconde et mûrit le soleil des tropiques, tout ce que le travail industrieux des hommes arrache aux entrailles du sol ou dérobe aux profondeurs sous-marines, aux mystères des forêts vierges, tout cela quitte les flancs des vaisseaux amarrés et vient s'entasser sous les hangars alignés le long des rives. Le ciel morose qui surplombe la cité s'égaye à ce déballage de richesses.

Un remorqueur à vapeur, lamé de cuivre roux, m'emmène vers le fouillis des mâts, des cordages et des cheminées. Il fait la navette entre le *Jonashafen*, le *Rummelhafen* et le *Binnenhafen*. On dirait d'une abeille affairée, inquiète et bourdonnante. Minuscule, il se faufile entre la masse des géants à l'ancre, disparaît dans l'ombre des puissantes carènes, contourne les poupes orgueilleuses, revient en zigzags vers la lumière; le remous de son hélice moire son sillage. Rangées côte à côte, les hautes proues immobiles ressemblent à des monstres indolents; les deux trous obliques de leurs écubiers mettent un regard bigle dans leurs faces pointues.

Un bourdonnement de ruche anime l'air. Les ondes sonores

se poursuivent et s'entrechoquent sur la surface lisse des eaux. Les poulies grincent, les chaînes tendues gémissent, la vapeur halète en s'échappant des purgeurs, les grues obliques décrivent des arcs de cercle en agitant leurs ferrailles, les câbles s'enroulent et se déroulent avec fracas, les sirènes se répondent, les lourds marteaux à river font résonner les coques de métal, et les calfats, suspendus aux parois cintrées des voiliers, enduisent de goudron luisant le bois rongé par la mer.

Dans ce port trépidant, caché au milieu des terres, protégé contre les surprises, Hambourg, la ville libre et hanséatique, abrite le secret de sa richesse fabuleuse. Son histoire est vieille et glorieuse comme celle de Venise et de Gênes, mais son formidable essor date surtout de l'unification germanique. Depuis qu'elle est soumise au joug des Hohenzollern, l'Europe centrale se ravitaille aux docks hambourgeois. Tout le trafic de l'empire passe par l'estuaire de l'Elbe, et c'est la flotte marchande de la cité qui porte aux confins de la terre les produits de l'industrie allemande.

En 1885, la ville comptait 500 000 âmes ; au recensement de 1912 elle avait atteint près d'un million d'habitants [1]. A la veille de la guerre, 120 lignes reliaient Hambourg à tous les ports du monde, dont 71 lignes allemandes avec 615 paquebots. Plus de 30 navires arrivaient ou repartaient chaque jour. Ces chiffres démontrent l'expansion économique de l'empire, son emprise croissante sur les marchés du monde, et l'appui donné par le gouvernement central au développement maritime de la cité.

Les grandes compagnies de navigation étaient subventionnées par Berlin ; par exemple, la fameuse *Hamburg-Amerika-Linie*. C'est grâce à l'activité de son directeur Ballin, ami personnel de l'empereur, que le *Hansabund* (ligue hanséanique) et le *Flotteverein* (ligue navale) exercèrent une influence décisive sur les destinées de l'Allemagne, en orientant les aspirations pangermaniques vers l'hégémonie mondiale et la conquête des mers. Soutenus par les subsides du gouvernement et des grands établissements financiers, les armateurs

1. La population se répartit en 750 000 protestants, 50 000 catholiques, 30 000 Juifs, plus la population flottante du port.

accaparaient le trafic des marchandises dans les mers lointaines en travaillant à perte, ce qui amenait la faillite successive des concurrents étrangers. L'Allemagne intervenait alors ; elle rachetait à vil prix le matériel des compagnies en déconfiture. A Copenhague, j'ai connu un vieux capitaine au long cours qui pleurait encore de rage en me racontant comment le navire qu'il commandait dans les mers du Sud passa brusquement des mains de son propriétaire danois dans celles d'un armateur de Hambourg; il dut lui-même, sur réquisition judiciaire, amener les couleurs nationales et les remplacer au mât d'artimon par le pavillon de commerce allemand.

Bien que la navigation entre Hambourg et la mer ait constamment progressé, grâce aux travaux d'aménagement entrepris sur le parcours pour rendre le lit de l'Elbe accessible à tous les gros vaisseaux marchands, les paquebots monstres ne vont pas plus loin que Cuxhaven. Cette petite ville, située sur le territoire domanial de Hambourg, à l'embouchure même de l'Elbe, est reliée par chemin de fer spécial à sa capitale. Les wagons arrivent à quai. C'est là que le troupeau des émigrants est amené pour être parqué dans les entreponts, à destination de l'Amérique. A certains jours, les rues de Cuxhaven s'emplissent de groupes lamentables : les Polonais, les Galiciens, les Tchèques, les Italiens, les Croates, les Lithuaniens, tous ceux que la misère harcèle et chasse de la terre natale, errent le long des maisons basses en brique rouge, ou s'accroupissent à même les trottoirs. Leurs yeux déments reflètent le désarroi de leurs âmes. L'arrogance germanique les guide, les pousse, les malmène comme des bêtes de somme, et c'est pourtant ce bétail humain qui grossit les dividendes des compagnies, dont les rabatteurs parcourent les pays surpeuplés et misérables.

Le commerce de Hambourg n'embrasse pas seulement le mouvement des exportations et des importations allemandes. Une grande partie des marchandises débarquées sont réexpédiées par mer, soit dans leur état primitif, soit après avoir été travaillées et transformées sur place. Hambourg joue ainsi le rôle d'intermédiaire et d'entrepositaire. Outre les magasins et les greniers situés sur le territoire d'empire et soumis aux lois du *Zollverein* (union douanière), il a fallu aménager des

resserres extra-territoriales où les marchandises ne font que séjourner sans pénétrer en Allemagne. Le *Freihafen* (port libre) est réservé à ce trafic et la *Freihafen-Lagerhaus-Gesellschaft* a bâti des hangars spéciaux pour emmagasiner les frets en transit. Ces greniers modèles occupent une superficie de 250 000 mètres carrés ; d'un côté ils ont accès sur un canal qui communique avec l'Elbe ; de l'autre, ils sont desservis par une route et par une voie ferrée.

En dehors du mouvement maritime international. Hambourg domine également la navigation fluviale du nord-ouest de l'Allemagne. Un système de canaux qui relie l'Elbe supérieur et l'Elbe inférieur, permet aux chalands, aux péniches d'atteindre Dresde et Berlin.

Très soucieuse de son indépendance, la ville de Hambourg est encore actuellement régie par d'anciennes institutions républicaines. Malgré son étroite union avec la Confédération germanique, elle a su conserver son caractère de ville libre.

Ce particularisme vivace se retrouve partout en Allemagne ; il n'influence en rien l'unité politique de l'empire. Trop d'avantages matériels sont assurés à chacun des États pour qu'ils ne subordonnent pas leurs aspirations locales au développement national, condition *sine qua non* de leur existence personnelle. L'immense supériorité de cette organisation fédérative réside dans une émulation féconde qui laisse à chaque groupement le choix des moyens les plus appropriés pour travailler librement à son expansion. Ainsi l'empire allemand devient une sorte d'entité symbolique, une firme politique et sociale qui, loin d'exclure le principe des petites patries, le nourrit et l'exalte au profit de la communauté. C'est la force additionnée de toutes ces patries différentes qui compose la puissance de l'empire. Aucun des rouages conscients de l'énorme machine ne faillit à sa tâche ; l'effort individuel, intelligemment canalisé, profite intégralement à tous ; les effets et les causes se relient et s'enchaînent avec une logique impeccable. Telle est la loi fondamentale du grand phalanstère germanique. Il faudra un bouleversement total, une panique indicible pour fausser cet engrenage, pour désagréger ce collectivisme volontaire, et, seuls, le désespoir et la ruine pourront éveiller des velléités séparatistes...

Hambourg est donc un État souverain. Il frappe ses monnaies, il vote ses lois, il se gouverne lui-même. La ville proprement dite, divisée en vingt-quatre quartiers, traversée par l'Alster et la Bille, que relient d'étroits canaux, appelés dans la langue du pays *Fleete*, occupe une superficie de 77 kilomètres carrés. Les territoires domaniaux de *Geestlande*, de *Marschland*, de *Ritzebüttel* et de *Bergedorf* recouvrent 240 kilomètres carrés.

La convention militaire du 15 juin 1867 fixe le contingent que la cité fournit à l'armée d'empire, et donne à la Prusse pleins pouvoirs pour assurer le recrutement [1]. Une autre convention établit l'adhésion de la république au code civil et criminel de l'empire, mais les villes hanséatiques : Hambourg, Lübeck et Brême, ont leurs cours suprêmes centralisées à Hambourg, et les juges qui y siègent sont exclusivement recrutés parmi les citoyens de ces trois villes.

La constitution du 13 octobre 1879 réglemente l'organisation politique de la ville, organisation qui date en partie du moyen âge. Hambourg est gouverné par un sénat et par la *Bürgerschaft* (assemblée des bourgeois). Le sénat comprend dix-huit membres, élus à vie par leurs collègues et par les députés bourgeois. Neuf d'entre eux sont des juristes aux appointements sénatoriaux de 25 000 marks par an. Les neuf autres sont des commerçants (*Kaufleute*) et ne touchent que 12 000 marks. Aucun citoyen ne peut refuser son élection au poste de sénateur, sous peine de perdre non seulement ses droits civils, mais encore toute faculté de prétendre aux emplois officiels, voire aux distinctions honorifiques. En dehors de ses dix-huit membres, le sénat s'adjoint par vote quatre syndics et deux secrétaires. Chaque année, il élit au scrutin secret un premier et un deuxième bourgmestres, qui touchent respectivement, outre leurs émoluments de sénateurs, le supplément modique de 5 000 et 3 000 marks.

La *Bürgerschaft* compte 160 membres. 80 sont élus par tous les citoyens payant l'impôt; 40 par les propriétaires de biens fonciers sur le territoire de la république; 40 enfin par

1. Le contingent de Hambourg forme le 2. *Hanseat. Infanterie-Regiment No 76*, qui appartient au IXe corps d'armée prussien.

les fonctionnaires (juges, employés municipaux, etc.). La durée de leur mandat est de six ans. La législation repose sur les décrets approuvés par le sénat et la *Bürgerschaft*.

Le premier bourgmestre de Hambourg est membre du *Bundesrat*, c'est-à-dire qu'il possède au conseil d'empire les mêmes prérogatives que les rois et les grands-ducs, souverains des autres États confédérés. Les trois villes hanséatiques ont, du reste, un représentant diplomatique collectif auprès de la cour de Berlin [1], et la Prusse entretient une *Gesandschaft* (ambassade) à Hambourg. La ville collabore enfin à la vie politique de l'empire en envoyant trois députés au Reichstag, tous sozialdemokrates, en raison de la population industrielle [2]. En effet, si le trafic commercial et maritime place le port de Hambourg en Allemagne au premier rang, dans le monde entier au troisième, après Londres et New-York, l'industrie locale fait de la cité un centre ouvrier de grosse importance. A eux seuls, les docks de constructions navales emploient plus de 40 000 ouvriers.

Telle est, dans ses lignes principales, la physionomie économique et politique de Hambourg, celle dont on acquiert peu à peu la connaissance en visitant son port fameux, ses greniers, ses fabriques et ses comptoirs, en étudiant les chiffres les plus éloquents de ses statistiques, les détails de son organisation municipale ; mais il faut respirer l'atmosphère de la cité, flâner dans les jardins publics, parcourir les ruelles et les avenues, s'asseoir aux tables des cafés et des restaurants, fréquenter les salles de spectacles, converser avec les habitants pour pénétrer l'âme de la ville.

Comme toutes les oligarchies, Hambourg est possédé de l'esprit de caste. L'orgueil des patriciens égale leur étroitesse d'esprit et leur intransigeance puritaine. Rien n'est plus difficile que d'entrer dans l'intimité des vieilles familles hambourgeoises, qui vivent repliées sur elles-mêmes et ne s'allient guère qu'entre elles. Le caractère des habitants est plein de réticence, de réserve et de froideur ; la brume ambiante enveloppe leur sensibilité comme leurs édifices. Une méfiance

1. Actuellement le Dr Sieveking, autrefois attaché au statthalterat d'Alsace-Lorraine.

2. Bebel était député de Hambourg.

native les incite à s'épier les uns les autres ; elle les rend rebelles à toute influence étrangère. L'art les émeut difficilement. Tandis que Gênes et Venise, imprégnées de lumière, exaltent la couleur et la grâce, Hambourg, cité grise du Nord, étale un faste lourd et terne.

La ville possède plusieurs grands théâtres [1], quelques salles de concert réputées (*Coventgarten*, *Musikverein*, *Hamburger Hof*, *Sagebiel*, etc.[2]), deux ou trois sociétés littéraires ou artistiques [3], mais l'opérette, le music-hall, le cabaret conviennent mieux à ces marchands réalistes qui, le soir venu, éprouvent un grand besoin de détente, et s'accommodent mal de tout effort intellectuel. Les bourgeois prudents et ladres qui les gouvernent se refusent au rôle de mécènes, réservé aux chefs aristocratiques des autres États confédérés. Ils gardent leurs ressources et leur bonne volonté pour les questions d'ordre pratique [4].

Henri Heine écrivait déjà dans son *Wintermärchen* :

> Die Population des Hamburger Staats
> Besteht seit Menschengedenken
> Aus Juden und Christen ; es pflegen auch
> Die letztren nicht viel zu verschenken [5].

La bonne chère reste la plus grande distraction des Hambourgeois. Le climat rude aiguise leur appétit. Vers onze heures, ils quittent la Bourse animée et viennent s'attabler dans les restaurants qui avoisinent l'*Alsterbassin*, au centre de la ville. C'est l'instant du *Frühstück*. Les seaux à glace

1. Le fameux Lessing fut longtemps directeur du théâtre de Hambourg ; c'est là qu'il publia son insipide *Dramaturgie*, effroi de nos jeunes années.

2. Le compositeur Joh. Brahms, mort en 1896, était originaire de Hambourg.

3. La *Lesegesellschaft*, par exemple, compte plus de 6 000 membres et organise chaque saison une série de dix ou quinze soirées pour ses adhérents (concerts, conférences, représentations, danse, etc.).

4. C'est ainsi qu'ils résolurent, avant la guerre, de doter enfin la ville d'une université. Hambourg ne compte que des écoles de commerce ; elle n'abrite pas d'étudiants aux casquettes bigarrées. Les fils de famille allaient étudier à Göttingen, à Marbourg, à Berlin, à Halle ou à Iena.

5. La population de l'État de Hambourg
Se compose de mémoire d'homme
De Juifs et de chrétiens ; ces derniers
N'ont pas non plus l'habitude de beaucoup donner.

laissent dépasser le col des bouteilles de champagne, de vin de la Moselle ou de vin du Rhin. On déguste des huîtres ou du caviar, en attendant des mets plus substantiels. Et les grosses affaires se traitent en mangeant.

Hambourg a la spécialité des belles viandes saignantes. Les moutons de pré-salé, dont les immenses troupeaux paissent aux portes de la ville, dans les landes du Slesvig et du Mecklembourg, ont la chair grasse et succulente. Le *Hamburger Beefsteak* est célèbre dans le nord de l'Allemagne ainsi que le *Hamburger Kücken*, poulet de grain en daube. La ville est réputée pour la qualité de ses bordeaux, ce qui est commun, du reste, à tous les ports de la mer du Nord. Chaque soir, les établissements publics se remplissent de soupeurs, et les locaux les plus élégants — l'*Austernkeller* (la cave-aux-huîtres), le restaurant Ostborn — abritent des ripailles gargantuesques.

Tandis que le peuple se sert d'un dialecte particulier, le *plattdütsch*, sorte de langage intermédiaire entre l'allemand, le flamand et l'anglais [1], les bourgeois parlent le haut allemand, avec une pureté affectée qu'on rencontre également chez les habitants du Hanovre. Ils prononcent le *st* tel qu'il est écrit, en détachant l'*s* et le *t*, sans y ajouter le *ch* germanique usuel. Au lieu de dire *Schtück* ou *Schtein*, ils disent *Stück* et *Stein*. Cette préciosité jure avec leur aspect robuste.

Dans la vie de la rue, on retrouve encore quelques vestiges populaires du XVIIIe siècle. Les marchands de beurre, d'œufs, de légumes, de poissons, ont conservé leurs vieux habits pittoresques, leurs cris et leurs refrains traditionnels. Aux jours de marché, les paysannes de la lande viennent vendre leurs produits dans leur costume national ; leur jupe courte laisse passer des bas de laine de couleur et leur tête est prise dans une coiffe rigide, soutachée d'or et de perles.

Toute l'animation de la cité se concentre sur le *Jungfernstieg*, vaste avenue qui borde un des côtés de l'*Alsterbassin*. C'est là que s'alignent les boutiques élégantes, les

1. Il existe une littérature importante en *plattdeutsch* dont les principaux représentants sont Storm, Hauff, Fritz Reuter. Ce langage imagé et expressif est parlé sur tout le littoral de la mer du Nord et de la Baltique jusqu'à Rostock et Stettin. Il est proche du vieil allemand. Chose curieuse, son usage permet aux marins allemands de comprendre l'anglais, sans étude préparatoire.

grands hôtels (*Hamburger hof*, *Streil's Hotel*, *Vier Jahreszeiten*, etc.), les officines de banque, les magasins luxueux de cigares, les palais des grandes compagnies de navigation, le restaurant Kempinski (succursale de l'établissement de Berlin), l'*Austernkeller*, déjà fameuse au temps de Henri Heine. La nappe d'eau quadrangulaire est encadrée de quais spacieux. La *Reesendambrücke*, pont de pierre large de quarante mètres, relie les deux rives, en face du *Jungfernstieg*, et fait communiquer le petit bassin intérieur avec le grand lac de l'Alster, sur les rives duquel s'élèvent les villas cossues des patriciens, jusqu'à Blankenese, banlieue favorite des Hambourgeois.

L'*Alsterbassin* est régulièrement sillonné de bateaux-mouches. Des cygnes blancs s'y promènent avec nonchalance ; ils gonflent leur plumage duveteux et se laissent pousser par le vent. Des mouettes tourbillonnent au-dessus des promeneurs, comme de gros flocons de neige. Aux approches de l'hiver, elles quittent la mer du Nord pour le cœur hospitalier de la ville ; leurs cris stridents attirent l'attention de la foule. Elles quémandent leur pâture. Leurs corps replets, leurs cous rigides, leurs becs effilés, leurs petits yeux noirs et ronds se rapprochent et s'éloignent avec rapidité, sans cause apparente ; on dirait des baudruches légères, suspendues dans le ciel. Des marchands en plein vent installent sur le parapet du quai des cornets remplis de menu fretin qu'ils vendent pour quelques pfennigs. Il suffit de jeter en l'air chaque poisson, l'un après l'autre; les oiseaux les happent au passage, sans interrompre leur vol, en frôlant les visages de leurs ailes frémissantes.

Au milieu du *Jungfernstieg* s'élève l'*Alsterpavillon*, bâti sur pilotis. C'est le café le plus fréquenté de la ville. Dès l'entrée, on remarque un thermomètre, un baromètre, un hygromètre qui renseignent les clients sur l'état de l'atmosphère ; un tableau maritime qui indique les arrivées et les départs ; un autre, l'heure des marées. Un appareil compliqué, sorte de petit tour à volant de fonte, permet au public de tailler automatiquement ses crayons. Tous ces marchands n'ont-ils pas besoin de consigner leurs opérations?

Les différentes salles de l'établissement prennent jour sur

le bassin. A travers les larges baies vitrées on aperçoit l'eau moirée et clapotante, le manège des bateaux-mouches, la ronde des mouettes, la promenade hiératique des cygnes. Le buffet est surchargé de gâteaux et de tartes, mais la gourmandise hâtive des consommateurs ignore les noms spécifiques de ces pâtisseries. Pour faciliter le choix, chacune d'entre elles porte une fiche de métal blanc numérotée. Il suffit de retenir le chiffre désiré :

— Garçon, une tasse de café et un numéro 72 « *mit Schlagsahne* » (avec de la crème fouettée).

Les journaux locaux passent de main en main. Ils paraissent deux fois par jour ; leurs dimensions rappellent celles des gazettes anglaises. L'influence de l'Angleterre s'avère à chaque instant dans les mœurs de la ville. La division du temps, les heures de repas, l'alimentation, l'organisation des comptoirs, tout est inspiré par Londres. Il n'y a pas longtemps qu'on payait encore en shillings et non en marks [1]. Les *Hamburger Nachrichten* sont conservatrices et bismarckiennes. Le *Hamburger Correspondant* et le *Hamburger Fremdenblatt* représentent le libéralisme très mitigé de la haute bourgeoisie. Le *Hamburger Echo* est l'organe socialiste. La publicité des dernières pages embrasse tout le trafic d'outre-mer ; le mouvement du port y est journellement enregistré.

La façon dont je fis connaissance avec Hambourg, en 1902, ne manque pas d'originalité. Je dirigeais alors à Munich un théâtre dont la réputation croissante avait pénétré jusque dans le nord de l'Allemagne. Désireux d'organiser une tournée, j'étais parvenu par correspondance et par relations à grouper dans chaque grande ville un comité directeur. Grâce à cet appui, je pouvais donner à Nuremberg, à Leipzig, à Dresde, à Breslau, à Berlin, à Hanovre, à Cologne, à Dusseldorf, à Francfort, à Stuttgart, à Karlsruhe une série de représentations dont le succès matériel était assuré. Hambourg se trouvant sur notre route, je désirais joindre cette ville à notre itinéraire, mais je n'y connaissais personne assez bien pour y poser utilement les premiers jalons. A tout hasard je publiai dans deux grands journaux hambourgeois une annonce, où je

1. Le mark et le shilling ont la même valeur monétaire.

réclamais un local approprié à notre but, en taisant toutefois le nom de notre entreprise. Le caractère indépendant et spécial de notre jeune république artistico-littéraire se fût mal accommodé d'un impresario. Nous aimions à tout faire nous-mêmes, sans intermédiaire intéressé. Je reçus une lettre charmante d'un citoyen de Hambourg. Il m'avouait avoir deviné, en lisant l'annonce, le théâtre dont il s'agissait. Il en avait entendu si avantageusement parler qu'il désirait se mettre à notre entière disposition, heureux de nous éviter toute déconvenue, dans une ville méfiante, où les relations personnelles sont indispensables à quiconque veut éveiller le moindre intérêt. Une correspondance régulière s'établit entre nous ; notre correspondant, employé dans une grande maison d'exportation, fit toutes les démarches nécessaires pour préparer notre venue.

Trois semaines avant notre tournée, je partis en estafette afin de me rendre compte sur place de l'état de nos affaires. C'est ainsi qu'un jour je quittai Berlin pour Hambourg, après avoir télégraphié mon signalement à notre manager improvisé, en le priant de venir me prendre à la gare.

La distance qui sépare les deux villes est de 235 kilomètres environ. L'express les couvre en trois heures, sans aucun arrêt. La voie court en droite ligne, à travers une plaine monotone, et passe devant Friedrichsruhe, l'ultime repaire du vieux Bismarck. A cette époque Hambourg n'avait pas encore réalisé la somptueuse transformation de ses gares, qui lui coûta plus de trente millions. Les stations égrenées dans la cité (*Dammthor*, *Hauptbahnhof*, etc.) étaient délabrées ; aucune verrière ne protégeait les quais de bois, pourris par la pluie. Le train ralentissait sa marche en pénétrant dans la ville. Haletante, la locomotive emboîtait docilement le pas à un vieux garde-voie qui agitait une cloche de bronze pour avertir les piétons et les cochers. Les wagons longeaient le port. La silhouette des navires à l'ancre s'inscrivait aux fenêtres des coupés en marines fugitives, sur un fond de pierres grises. A peine descendu, je fus abordé par notre correspondant. Coiffé d'un chapeau haut de forme, sanglé dans une redingote noire, il arborait un visage rose et poupin, orné d'une longue barbe blonde. Nulle surprise n'altéra sa sérénité — les natures

nordiques sont lentes à s'émouvoir — et nous nous mîmes à causer très simplement comme si nous nous fussions toujours connus.

C'est cet homme d'affaires, méthodique et compassé, qui prépara notre succès. Son flegme apparent cachait une profonde sensibilité ; son âme silencieuse s'intéressait à tout ce qui relève de l'art et de la littérature. Pour nous servir, il partageait son temps entre les séances de la Bourse et les démarches multiples nécessitées par notre tournée. Il surveillait la vente des billets, le détail de la réclame, l'aménagement de notre scène. Il écourtait ses repas pour courir chez les personnalités en vue. Sa ténacité triompha de tous les obstacles.

Cicerone bénévole, il guida mon ignorance à travers la cité ; il m'initia aux secrets de la vie locale ; il m'introduisit dans les principaux cénacles. Je connus par son entremise les trois grands poètes hambourgeois : Richard Dehmel, fonctionnaire aux finances municipales, Gustav Falke, professeur de musique, Detlev von Liliencron, lieutenant retraité, subventionné par l'empereur.

Quand je revins avec ma troupe, nos six représentations obtinrent des salles combles. Devant l'accueil du public, nous arrangeâmes dans un *Kunstsalon* du *Neuerwall* une soirée privée d'adieu pour une centaine d'invités, triés sur le volet. Les patriciens perdirent toute morgue ; ils se mêlèrent à nous. La nuit s'acheva familièrement à l'*Alsterpavillon*. Quand nous regagnâmes notre hôtel, le brouillard ouatait la ville endormie, s'étirait en traînées blanches sur le bassin silencieux. Seules, les mouettes matinales lançaient leurs appels criards, en tournoyant dans le ciel blafard...

Par la suite, je revins souvent à Hambourg. J'aimais à me loger en face du grand lac de l'Alster. Chaque matin, je contemplais de ma fenêtre la large étendue d'eau, estompée de brume, le va-et-vient des chalands, le profil lointain de la cité, le balancement régulier des mâtures au bord de l'horizon. Je descendais ensuite vers le centre de la vieille ville ; j'enjambais les canaux étroits, je remontais les ruelles tortueuses. Je longeais la façade orgueilleuse du *Rathaus* ; j'entrais dans le hall de la Bourse, encombré de marchands, je suivais la

foule affairée sur le *Jungfernstieg* et j'allais revoir le port à la physionomie muable et mystérieuse. Quand le temps était propice, je visitais le *Zoologischer Garten* ou le parc d'Hagenbeck. A Hambourg se tient le marché mondial des bêtes exotiques. Les lions, les tigres, les ours polaires, les boas gigantesques, les singes, les casoars, les tapirs, les chameaux, les phoques, les zèbres, les girafes, les lamas, les hippopotames et les rhinocéros débarquent dans de grandes cages à claires-voies, suspendues aux bras des grues brinqueballantes. Hagenbeck est l'entrepositaire de cette arche de Noé; les dompteurs, les directeurs de ménageries foraines et de jardins zoologiques se fournissent chez lui. Il a rénové en Allemagne les méthodes d'acclimatation et d'élevage. Son établissement ignore l'usage des grilles et des geôles. Les animaux s'y meuvent en liberté. Un simple fossé, dont l'œil fait vite abstraction, les sépare du public. Hagenbeck possède, en outre, dans une île parfumée de l'Adriatique, à Brioni, en face de Pola, une station d'acclimatation, où les poumons délicats des races tropicales s'habituent peu à peu aux variations de température. Il arrive ainsi à rendre les singes insensibles au froid.

A cette foire internationale des bêtes sauvages s'ajoute une autre foire originale, celle des artistes de music-halls. Chaque année, au printemps, les managers et les directeurs du monde entier viennent à Hambourg choisir de nouveaux « clous » sensationnels. Les jongleurs, les équilibristes, les gymnastes, les clowns, les prestidigitateurs, les chanteuses, les danseuses, les humoristes (diseurs de couplets satiriques) se produisent gratuitement dans tous les locaux disponibles de la ville : *Hansa-Theater*, *Flora*, *Hammonia* (nom latin de Hambourg), etc. Les murs se couvrent de lithographies bariolées. Les cafés se remplissent de clients aux visages glabres, usés par les fards, et les agents de théâtre — presque toujours des Juifs — vont de l'un à l'autre en gesticulant.

La population flottante du port met une note exotique et violente dans certains faubourgs. Des ruelles entières sont réservées à la basse prostitution. On y retrouve la licence colorée des villes d'Orient. Mais c'est surtout à Sankt Pauli que grouille la horde hétéroclite des équipages lâchés à terre. Les bars, les auberges louches, les maisons interlopes, accueil-

lent chaque soir les marins étrangers. Ils font sonner l'argent sur le marbre des tables et réclament bruyamment dans leur idiome national les distractions brutales dont ils furent sevrés trop longtemps. Les gramophones nasillent ; les orchestres mécaniques glapissent ; le cuivre des alambics, le ventre luisant des bouteilles étincellent aux lumières. Un relent d'alcool et de chair humaine alourdit l'atmosphère des salles basses, et des femmes en cheveux, drapées de soies éclatantes, promènent entre les groupes leurs corps ondoyants, leurs faces peintes et leurs yeux effrontés, où le désir du lucre allume des reflets fauves. Dans leurs sacs de toile bise, dans les plis de leurs vareuses, les fils de la mer dissimulent le butin glané au hasard des lointains voyages. Ils l'étalent avec ostentation dès que la boisson a délié leurs langues. Voici pêle-mêle des coffrets de laque, des bouddhas dorés, des idoles de l'Inde, des pipes d'opium, des armes de Polynésie, des dents de requin, des griffes de lion, des cornes de narval, et tout ce que la fantaisie des races jaunes sculpte dans le jade et l'ivoire. Les objets précieux passent de main en main ; les doigts raides des marins les retournent avec précaution. Des confidences s'échangent, des marchés se concluent, tandis que l'ivresse monte. C'est ainsi qu'à l'heure où les bourgeois méthodiques de Hambourg allongent sous l'édredon moelleux leurs corps satisfaits, toute une humanité vagabonde — celle-là même qui les enrichit — se mélange et se heurte dans les bouges de Sankt Pauli.

Je me revois encore, immobile et silencieux, avide d'observer, sur le banc de chêne d'une de ces auberges à matelots. A côté de moi, un buveur solitaire, les deux coudes sur la table, les deux joues dans ses paumes, fixe un point invisible, les prunelles noyées d'alcool ; il fredonne avec tenacité une vieille complainte qui surnage dans sa mémoire d'ivrogne :

Als ich im Hamburg war, eh du, mon Dieu, mon Dieu,
Als ich im Hambourg war, eh du, mon Dieu[1]...

Cette complainte trahit un enfant du terroir. Les multiples couplets narrent l'aventure d'un homme en quête

1. Lorsque je fus à Hambourg, eh toi, mon Dieu !

d'amour, dépouillé par une courtisane du port, arrêté pour tapage nocturne et condamné à vingt-deux schillings d'amende par l'officier du guet. Chacun d'entre eux se termine par un énergique « Sakra di bleu », que le chanteur ponctue d'un coup de talon, pendant que nos bouteilles tressautent et s'entre-choquent. Une boîte oblongue et mystérieuse nous sépare. Je la considère avec intérêt. Le marin sent-il mon regard posé sur son bien? Le voilà qui se retourne sans interrompre sa litanie. Il tire de sa poche une petite clé, ouvre avec peine le cadenas de la boîte, se penche sur elle, en explore le fond :

Ich stand zwei volle Stund, eh du mon Dieu, mon Dïeu,
Ich stand zwei volle Stund, eh du mon Dieu,
Ich stand zwei volle Stund,
Bis ich nass wie ein Pudelhund,
Sakra di bleu [1] !

Oh ! les merveilleuses poupées aux visages d'ocre, aux yeux obliques, aux lèvres rouges, aux membres grêles ! Elles surgissent de l'ombre, une à une, comme de petits cadavres inertes, et la lumière joue sur leurs pagnes de soie chatoyants. Un réseau de fils ténus relie leur corps et leurs extrémités à un écusson de bois ouvragé. En tirant sur ces fils, mon voisin fait jouer les articulations. Les poupées s'animent ; leurs gestes lents sont harmonieux, leurs têtes oscillent avec nonchalance sur leurs épaules menues. Un univers minuscule s'agite sur ce coin de table banal ; il évoque toute la fantasmagorie de l'Asie. J'aperçois tour à tour une princesse mièvre, couverte de perles, les cheveux laqués sur les tempes, un roi majestueux, le front bombé couronné d'or, un mendiant chauve dont le torse nu laisse saillir les côtes, un prêtre coiffé d'une tiare, une matrone obèse, puis la théorie des animaux sacrés : crocodile à la peau rugueuse, tigre rayé, flamant rose, chien mafflu, serpent annelé.

Je voudrais palper les étoffes soyeuses, caresser les corps fragiles, mouvoir, à ma guise, les attaches subtiles de ces êtres

1. Je me tins debout deux heures pleines — Jusqu'à ce que je fusse trempé comme un caniche !

étranges, mais je n'ose pas ; leur propriétaire ne m'a pas encore adressé la parole ; il s'entête dans sa chanson stupide. Je me risque, à tout hasard :

— Où avez-vous trouvé cela?

Le matelot se tait ; son regard clignote et s'arrête sur moi ; les poupées abandonnées se figent en attitudes bizarres. Il rompt enfin le silence.

— Nous avons fait escale à Rangoun, dans le golfe du Bengale.

Je me rapproche, engageant :

— Voulez-vous me les vendre !

— *Nie und niemals. Lassen Sie mich in Ruhe.* (Jamais de la vie ; laissez-moi tranquille.)

Et comme s'il avait peur de céder à la tentation, il rejette hâtivement les marionnettes au fond de la boîte, claque le couvercle, me tourne le dos et se met à crier plus fort :

Hamburg, du schöne Stadt, eh du mon Dieu, mon Dieu,
Hamburg, du schöne Stadt, Hamburg, ade !
Hätt' ich dich doch nimmehr gesehn,
Wär' heut' mein Säckchen nicht so leer,
Sakra di bleu [1] !

J'ai quitté l'auberge en emportant l'amertume d'un désir inassouvi.

Quatre ans plus tard, à Budapest, je dînai chez un magyar hospitalier. Après le repas, il tint à me montrer ses trésors Une armoire de camphrier, incrustée de nacre, retint mon attention. J'examinai les charnières ciselées, je fis jouer la serrure, j'ouvris le battant. L'haleine me manqua. A l'intérieur du meuble les poupées birmaniennes étaient pendues symétriquement, comme les épouses de Barbe-Bleue... Mon amphitryon les avait achetées mille *gulden* à un antiquaire de Francfort. La terre est petite, et le hasard propice à ceux qui voyagent.

Dans les villas qui bordent le grand lac de l'Alster, les patriciens de Hambourg conservent soigneusement le patrimoine

1. Belle ville d'Hambourg, adieu ! — Si je ne t'avais jamais vue, — Ma bourse ne serait pas si vide aujourd'hui.

familial, transmis de père en fils. Le long des larges escaliers, dans les pièces sévères où filtre un jour parcimonieux, les bahuts de bois sculpté, les crédences de chêne, les armoires massives, les tables lamées de cuivre, les porcelaines naïves, les étains antiques, les portraits d'ancêtres attestent une ascendance glorieuse. Ces commerçants positifs ne furent pas toujours les instruments dociles de l'hégémonie prussienne. Leur instinct républicain orienta souvent leurs sympathies vers la France. J'eus l'occasion de vivre dans l'intimité d'une vieille famille de Hambourg, et j'ai retrouvé dans ses archives des documents savoureux. L'ancêtre, un riche banquier, s'était enthousiasmé dès 1789 pour la Révolution française. Il groupa autour de lui les esprits libéraux de la ville, gagnés aux idées des philosophes du XVIIIe siècle. On commentait avec ardeur dans ce cénacle les événements de Paris. On y fêta solennellement l'anniversaire de la prise de la Bastille. Un chœur de jeunes filles, ornées de la cocarde tricolore et des couleurs nationales de Hambourg, chanta *la Marseillaise* et un poème allemand, où le banquier, poète improvisé, célébrait la destruction de la tyrannie et le triomphe de l'égalité. Gœthe, quand il l'apprit, s'en formalisa. Il était lié avec la famille. J'ai vu sous une vitrine la tasse à ses initiales dans laquelle il avait coutume de boire. Il écrivit une lettre ironique au banquier pour lui reprocher son « snobisme » révolutionnaire. « Vous êtes, lui disait-il, cousu d'or et de mœurs raffinées. Comment pouvez-vous faire chanter chez vous *la Marseillaise* ? C'est un hymne à l'usage des sans-culottes et des meurt-de-faim. » Mais le patricien de Hambourg persista dans son attitude. Lors de la crise des assignats, il fit imprimer à ses frais une brochure française, dédiée à la Constituante. Il y prônait toute une série de mesures financières pour relever le cours du papier-monnaie. La jeune République française possédait alors à Hambourg un ambassadeur, M. Le Hoc. Le sénat, lié par traité avec l'Autriche et avec la Prusse, ne pouvait reconnaître officiellement le représentant d'un gouvernement mis au ban de l'Europe. La France tenait à cette reconnaissance. Pour obtenir satisfaction, elle décréta l'embargo sur les navires marchands de Hambourg. Prudents et timorés, les bourgeois du sénat résolurent de recourir à des

démarches officieuses pour aplanir le conflit. Le banquier se proposa. Il partit en mission secrète à Paris, muni de pleins pouvoirs. J'ai retrouvé des notes curieuses de soupers chez un traiteur fameux. Barras, Tallien, Joséphine figuraient au nombre des convives. Un roman platonique s'ébaucha même avec madame Tallien, qui vint plus tard à Brême et revit notre Hambourgeois, accouru à sa rencontre. Bref, tout finit par s'arranger. L'embargo fut levé, l'ambassadeur officiellement accrédité, et l'*Ehrbare Kaufmann* (assemblée des marchands) s'engagea à racheter un lot d'actions bataves pour aider à l'assainissement des finances françaises. Avec Napoléon notre influence ne fit que croître à Hambourg. Occupée déjà en 1806 par nos troupes, la ville fut rattachée en 1810 à l'Empire, comme chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe. Ce n'est qu'en 1814 que Davout, après avoir soutenu un siège mémorable, remit la cité au représentant de la Restauration, car il se refusait à traiter avec l'ennemi.

Depuis, l'histoire a marché. Au lendemain de Sadowa, Hambourg, la ville libre, abdiqua toute indépendance effective, se soumit à la Prusse et ne garda que l'apparence de ses anciennes prérogatives [1]. Incorporée au nouvel empire, astucieusement exploitée par la formidable machine confédérative, elle n'est plus aujourd'hui que le truchement maritime de l'Allemagne. Ses armes [2] flottent aux mâts d'artimon de ses navires, dernier vestige d'un passé glorieux.

Tous les commerçants vaquent à leurs affaires dans la ville spacieuse, et la chanson de l'or qui afflue dans leurs coffres endort leurs regrets, s'ils en ont. Timidement parfois, ils ont essayé de protester contre l'autocratisme de leur maître. C'est

1. La présence de la Prusse apparaît déjà aux portes de Hambourg, à Altona. C'est une grosse agglomération prussienne où aboutissent toutes les voies ferrées, car l'administration des chemins de fer et le matériel roulant ne relèvent que de Berlin. On passe de Hambourg à Altona sans même s'en apercevoir. Les remparts n'existant plus, les rues se prolongent d'une cité à l'autre sans interruption. Seules, la police et les lois diffèrent : d'un côté le sergent de ville démocratique, de l'autre le *Schutzmann* raide. Quelques intellectuels, poursuivis par les tribunaux prussiens pour délits de presse, crimes de lèse-majesté, etc., se réfugient à Hambourg. Des sbires les guettent. Malheur à eux s'ils s'aventurent inconsidérément sur le territoire d'Altona.

2. Un écu portant trois tours d'argent sur champ écarlate, tenu par deux lions, surmonté d'un casque à visière et d'une plume de paon.

ainsi qu'ils hospitalisèrent la fameuse statue de Henri Heine, dont la mère vécut à Hambourg, statue que Guillaume II avait honteusement bannie de l'Achilleion de Corfou, lorsqu'il acheta cette résidence de feu l'impératrice Élisabeth. Hambourg est donc aujourd'hui la seule ville germanique où l'on puisse trouver un monument commémoratif du plus grand poète lyrique de l'Allemagne, mais elle est dissimulée dans la cour noyée d'ombre d'un comptoir, invisible à tous les regards. Par contre, à l'autre bout de la ville, un colosse de pierre domine l'horizon ; c'est Bismarck, casqué, botté, cuirassé, les deux poings appuyés sur son glaive, symbole de l'Allemagne nouvelle, apothéose de la violence et du cynisme. J'ai vu ce *Denkmal* insolent en 1913, lors de mon dernier séjour à Hambourg. L'esplanade était déserte devant la statue, mais quatre petites filles viraient en cercle sur le pavé, en chantant une vieille ronde populaire, où vibre le souvenir impérissable d'une épopée et la sentimentalité charmante d'une Allemagne morte à jamais :

Silberner Degen
Ein goldner Knopf...
Die Mädchen sind traurig ;
Franzosen sind fort [1]...

***

BRÊME ET LÜBECK

Les Allemands ont une image expressive pour désigner l'ensemble de leurs côtes ; ils l'appellent *die Wasserkante*, la bordure d'eau. Cette métaphore est imprégnée de lyrisme. Elle traduit leurs ambitions maritimes, leur prédilection marquée pour les ports situés entre les frontières hollandaises et

1. Une épée d'argent,
Un bouton doré...
Les jeunes filles sont tristes ;
Les Français sont partis !

russes. Toutes ces villes marchandes, où les navires et les cargos viennent jeter l'ancre, sont les débouchés internationaux ouverts à l'activité de l'empire. Par leur entremise, l'Allemagne achemine vers les confins de la terre l'excédent de sa production industrielle et c'est là qu'elle reçoit à bon compte les matières premières indispensables. La ténacité, la méthode, les facultés d'assimilation et d'adaptation de la race germanique lui ont permis d'accaparer progressivement les marchés mondiaux. Ses greniers maritimes sont ainsi devenus des entrepôts où les marchandises en transit sont emmagasinées et rendues à l'Europe suivant les besoins de l'heure.

Cet amour de l'Allemagne pour la mer est d'autant plus vif que sa situation géographique lui en mesure parcimonieusement l'accès. La nature humaine est ainsi faite. Elle désire ce dont le destin la frustre. Jadis le mirage de l'Italie fascina les Barbares ; leurs yeux éblouis contemplèrent avec avidité les plaines fertiles et les cités florissantes de la péninsule. L'Allemagne moderne, surpeuplée, active et fiévreuse, regarde du côté de l'océan. C'est ce qui explique le succès de la politique navale du Kaiser, l'influence acquise par le *Hansabund* et le *Flotteverein*, le retentissement de la formule impériale : « Notre avenir est sur l'eau. »

Telle qu'elle est, la côte allemande avait pris avant la guerre une place capitale dans les préoccupations nationales. Chaque été, les citadins de la Confédération allaient villégiaturer sur les plages de la *Nordsee* et de l'*Ostsee*, à Zoppot, à Travemünde, à Geestemünde, à Svinemünde, à Warnemünde, à Heringsdorf, le bain de mer préféré des riches juifs berlinois, ou dans les îles du littoral, Rügen, Nordeney, Heligoland, Sylt, Amrun, etc.[1]. Des cartes postales illustrées, des brochures répandues à foison intéressaient la petite bourgeoisie terrienne aux mœurs, aux coutumes des pêcheurs et des marins, aux sites pittoresques de la *Wasserkante*, aux plus belles unités de la flotte marchande et de la flotte de guerre.

Le paysage de ces contrées est d'aspect mélancolique. La

1. L'affluence des petits bourgeois allemands est tellement encombrante et désagréable que dans une petite île de la côte du Slesvig-Holstein, sur la mer du Nord, le propriétaire, un Norvégien, a planté des écriteaux pour interdire l'accès de son île aux Allemands.

bruyère grise recouvre les landes incultes où paissent de grands troupeaux de moutons. Des pins rabougris bordent les dunes. A l'intérieur des terres, les bouleaux et les hêtres roux se groupent autour de lacs solitaires. Une atmosphère délicate enveloppe de lumière pâle la cime des arbres et les toits pointus des maisons accroupies au bord des tourbières brunes.

Mais la propagande intensive des *Verschönerungskommissionen* (commissions d'embellissement) et des *Vereinen für den Fremden-Verkehr* (sociétés de tourisme) exaltait aussi l'essor des villes maritimes, dont la population et le trafic ont quintuplé depuis la fondation de l'unité allemande. Protégés contre les surprises du large par une digue de terre, solidement établis sur la rive de profonds estuaires, reliés au centre du pays par un réseau compliqué de canaux, de fleuves et de voies ferrées, ces ports actifs étendaient leurs tentacules vers les rivages lointains des eldorados, et les navires allemands qui sillonnaient régulièrement les océans attestaient la force et la puissance de l'empire. Voici Danzig, en Prusse-Occidentale, Venise du Nord au profil moyenâgeux, aux greniers de bois bâtis sur pilotis, aux ruelles vétustes encombrées de débits d'alcool (*Steinhäger*, *Goldwasser*, etc.). Voici Stettin, à deux heures de Berlin, centre du petit cabotage entre les pays scandinaves et la Prusse, Rostock, ville universitaire et marchande, sur le littoral du Mecklembourg-Schwerin, Kiel, grouillant d'officiers de marine, dont la rade est bordée de chantiers et d'arsenaux...

Mais, à côté de Hambourg, reine de la mer du Nord, Brême et Lübeck sont restées les prototypes des vieilles républiques marchandes, les cités rigides et traditionalistes où domine l'esprit du négoce.

Brême est situé sur le *Weserstrom*, à 75 kilomètres de la mer. Le fleuve se divise en deux bras qui contournent la ville. Le *Stadtgraben*, fossé des anciens remparts, entouré d'arbres et de verdure, sépare la vieille cité des quartiers modernes. Les différents bassins sont aménagés le long de la Weser, aux portes de la ville ; il y a le *Freihafen*, port libre pour les marchandises en transit, le *Winterhafen*, port hivernal, et le *Holz und Fabrikenhafen*, où se trouvent les docks à voiliers.

Les navires de trop fort tonnage qui ne peuvent remonter l'estuaire à marée haute, entre autres les grands paquebots

du *Norddeutscher Lloyd*, rival de la *Hamburg-Amerika-Linie*, s'arrêtent à Bremerhaven, à l'embouchure même du fleuve. Comme Cuxhaven, Bremerhaven est une sorte de succursale de la cité-mère ; tous les services des industries de transport y sont centralisés, ainsi que le mouvement des émigrants, qui dépassent cent mille passagers d'entrepont par an. Un phare de trente mètres, en forme de pyramide, s'élève sur la *Mellumplatte*, rocher qui émerge des flots à l'endroit où la Weser se jette dans la mer. Entre Bremerhaven et Brême, sur le parcours de l'estuaire, Vegesack retient une partie du trafic maritime, surtout le cabotage avec la Suède et l'Angleterre.

La république de Brême couvre 275 kilomètres carrés, répartis en trois fractions isolées, qui confinent au grand-duché d'Oldenburg et à la province prussienne de Hanovre. La ville elle-même compte près de 220 000 habitants. Elle est régie — à l'instar de Hambourg — par un sénat et une *Bürgerschaft*. Le bourgmestre est élu pour quatre ans. L'assemblée des bourgeois, d'un mécanisme assez compliqué, comprend 150 députés, répartis de la façon suivante : 14 membres élus parmi les professeurs et les savants ; 42 membres du « convent » des marchands ; 22 membres du « convent » des industriels ; 44 bourgeois ; 4 représentants pour Vegesack ; 8 pour Bremerhaven ; 16 mandataires des habitants de la campagne. Une *Finanzdeputation*, comprenant 4 délégués du sénat et 12 délégués de l'assemblée des bourgeois, administre les propriétés de l'État, la dette publique et veille à la perception de l'impôt. Le contingent militaire de la république renforce le 1er régiment d'infanterie hanséatique nº 75.

De 1900 à 1912, le mouvement du port avait augmenté de 50 p. 100. Le gros trafic local est celui du tabac. Plus de cent millions de kilogrammes sont importés chaque année. Les plus importantes manufactures de cigares se trouvent à Brême ; elles fournissent toute l'Allemagne. La laine brute, le riz et les grains sont également importés en Allemagne par l'intermédiaire de Brême.

Je n'ai pas encore oublié la première visite que je fis au port de la vieille cité. Le quai rectiligne qui longe le bras de la Weser était encombré de grues immobiles et silencieuses. C'était un dimanche froid d'hiver. Seuls, trois ou quatre loups

de mer musardaient sur le môle, la pipe aux dents, les mains aux poches. Leurs suroîts et leurs épais habits de toile cirée leur donnaient une allure fantasque. Des marchandises étaient abandonnées devant les greniers cadenassés ; les bateaux à quai ressemblaient à des fantômes ; les cales fermées abritaient le mystère de leurs cargaisons. Çà et là, des cordages pendaient aux flancs noirs des navires. On devinait l'arrêt brusque du travail, la trêve dominicale, l'exode des matelots et des débardeurs vers les estaminets bruyants des faubourgs, où l'on se tasse les uns contre les autres pour avoir plus chaud. Et j'errais, désemparé, dans ce désert...

Cependant, des grappes turbulentes de moineaux étaient suspendues aux crêtes des hangars, aux moulures des plats-bords, sur les drisses et sur les vergues, au sommet des montagnes de ballots. Leurs pépiements autoritaires animaient la solitude. De temps à autre, ils s'abattaient en pluie brune sur le sol, ils picoraient hâtivement les grains de riz, de blé, d'orge, de maïs et d'avoine, amoncelés aux fentes des dalles. Ils se bousculaient à mon approche, s'éparpillaient en vols froufroutants vers leurs perchoirs improvisés, et leur impatience fiévreuse guettait une occasion propice de récidive. Qu'ils étaient gras et dodus, ces pierrots de Brême ! Leurs gésiers bombaient effrontément sous leurs faces amenuisées, piquées de deux jais luisants ; leurs cous trapus gonflaient leur plumage. Ils vivaient dans la perpétuelle extase d'un festin toujours renouvelé. Ils ignoraient les rigueurs de l'hiver qui tarit ailleurs les ressources de la terre, la famine qui chasse les bestioles hors de leurs abris, le froid qui raidit leurs pattes frêles et leurs corps amaigris. Une destinée bénigne les avait fait naître au milieu d'un éden ; les hommes laissaient choir avec indulgence les graines à la pulpe succulente ; un petit peuple insouciant subsistait des miettes de nos richesses. Comme ils seraient accourus à tire d'aile des quatre coins du ciel tous les affamés, tous les déshérités de la gent pierrotte, s'ils avaient su ! Mais il en est, hélas, des oiseaux comme des hommes. L'inégalité les partage, l'égoïsme les dirige. Ceux qui sont heureux gardent jalousement le secret de leur bonheur, et les moineaux de Brême ne s'étonneront jamais d'avoir en abondance ce qui manque à d'autres...

La gare s'élève aux confins de la cité, à un croisement important de voies ferrées. Une ligne conduit à Bremerhaven ; une autre qui vient de Hambourg-Altona aboutit à Hanovre où passe le grand trafic de Berlin vers la Hollande et les bords du Rhin. Un embranchement spécial se dirige vers Osnabrück, Oldenbourg et la Frise. Cette gare est reliée au centre de la ville par une avenue banale, bordée de maisons basses et desservie par un tramway électrique. Brême ne connaît point l'animation de Hambourg. En dépit de sa richesse et de son commerce, malgré quelques faubourgs neufs d'allures modernes, il conserve un caractère rébarbatif d'austérité provinciale. Ses habitants, hérissés de préjugés et de préventions, vivent à l'écart, se tiennent cois chez eux. Leur curiosité s'exerce hypocritement à travers la mousseline des rideaux. Les rues sont désertes ; les places, mornes. Un sommeil léthargique pèse sur les gens et sur les choses. Les édifices compassés ont une physionomie revêche qui déconcerte l'étranger. Cependant, le *Stadtgraben* franchi, on pénètre dans un dédale de ruelles tortueuses et pittoresques, où s'est réfugié l'orgueil antique de la cité. Les masures à pignons pointus, à encorbellements, les hôtels du XVIIe siècle aux porches ronds, surmontés de mascarons, n'abritent plus que des comptoirs et des entrepôts ; quelques bâtisses sont réservées aux corporations marchandes, aux anciennes ghildes maritimes, qu'une tradition médiévale laisse subsister. A la nuit tombante, employés et commerçants regagnent leurs demeures des faubourgs. Le quartier central, délaissé, s'endort jusqu'au lendemain, solitaire et mélancolique. Le veilleur de nuit, la hallebarde d'une main, la lanterne de l'autre, parcourt un paysage de pierre fantômatique, en lançant d'heure en heure son appel grave.

Des églises caduques dépassent le fouillis des toits ou bordent la perspective des petites places. Brême est riche en architecture romane. Voici la *Liebfrauenkirche*, bâtie en 1100 ; l'une des tours inégales renferme les archives de la république. Plus loin, l'église Saint-Ansgarius pointe vers le ciel sa tour de cent huit mètres, érigée en 1243. Elle renferme au-dessus du maître-autel une toile du vieux Tischbein. La cathédrale, commencée au XIIe siècle, achevée au XVIe, marie le style roman au style ogival. Son caveau de plomb (*Bleikeller*) est

célèbre ; il a la propriété de conserver les cadavres ; on y retrouve des momies âgées de quatre cents ans. Le coin le plus curieux de la ville est le *Rathausplatz*, où s'élève un Roland de granit, massif et carré d'épaules, qui date de 1404. Ses deux genoux sont armés de pointes de bronze. Perché sur un court piédestal, appuyé sur son glaive, il contemple de ses yeux vides les paysannes accroupies sur leurs chaufferettes, derrière leurs tréteaux de bois où voisinent les mottes de beurre, les fromages, les légumes, les œufs, les volailles et les poissons irisés, aux ouïes sanguinolentes. Le Rathaus du xve siècle, posé de guingois, ferme la place ; il s'appuie sur une arcade de colonnes frêles. Son fronton porte les armes de la ville : une clé d'argent oblique sur un écu rouge, surmonté d'une couronne d'or et tenu par deux lions. Des bas-reliefs symboliques et licencieux courent autour de sa façade ouvragée. Dans ses fondations se trouve le fameux *Weinkeller* qui inspira le poète Hauff (*Phantasie vom Bremer Rathauskeller*). Un escalier de pierre y conduit. Les murs sont recouverts de fresques éclatantes. Deux foudres gigantesques, en bois verni et sculpté, surnommés « la Rose » et « les douze Apôtres », recèlent en leurs flancs rebondis les vins de la Moselle et du Rhin que, suivant un usage mémorable, la municipalité débite dans de grands *Römer* [1] en verre teinté, remplis à même le tonneau.

Sous la voussure du plafond, d'où pendent des lampes clignotantes, les bourgeois de Brême s'entassent chaque soir devant des tables de chêne massif. Le jus de la vigne n'émeut pas leur flegme. Ils savourent sans éclats la quiétude du lieu, la chère copieuse, la bonne chaleur que dispense l'énorme poêle de faïence ; ils considèrent la panse des grosses futailles qu'estompe peu à peu la fumée bleue des cigares. Et le temps passe lentement à boire, tandis qu'en haut les carillons ressassent leurs mélopées et que la mer lointaine souffle son haleine froide sur la ville endormie.

Le *Essighaus* (maison du vinaigre), ancien édifice communal transformé en *Wirtshaus* (auberge), attire également les Brêmois oisifs. Ses petites salles vitrées, éclairées par des

1. Coupe de forme spéciale dans laquelle on boit en Allemagne les vins de la Moselle et du Rhin.

lustres antiques, sont encombrées de poteries et d'étains. Près du *Stadtgraben*, le Hillmann's Hôtel, bâti en marbre, doté de tout le confort moderne, véritable anachronisme aux portes du vieux Brême, se remplit, à l'arrivée et au départ des grands paquebots du *Norddeutscher Lloyd*, d'une foule cosmopolite où domine l'élément américain. Le restaurant, éclaboussé de lumière et de dorures, abrite de temps à autres les agapes solennelles des patriciens en veine de faste. Mais ils préfèrent à ce luxe criard la simplicité patriarcale de leur *Weinkeller*, où l'on s'attarde, les coudes sur la table, avec la sensation d'être chez soi.

La vie calme que mènent les citoyens de Brême leur donne des loisirs. Ils marquent plus d'intérêt pour l'art que les Hambourgeois. En dehors du *Stadttheater*, subventionné, il existe un théâtre moderne, le *Bremer Schauspielhaus*, dont le répertoire très littéraire attire un grand nombre d'abonnés. Le *Tivolitheater* et le *Residenztheater* se sont spécialisés dans les genres légers, vaudeville et opérette. Bremerhaven lui-même, suivant l'exemple de sa métropole, s'est imposé les plus gros sacrifices pour posséder une scène de valeur. Le nouveau théâtre a été bâti en 1910 sur les plans de l'architecte Kauffmann, qui édifia à Berlin le *Hebbeltheater* [1] et la merveilleuse salle de cinéma du *Nollendorfplatz* [2]. Les grands *kappelmeister* et les virtuoses réputés font volontiers halte à Brême, dans la *Kunsthalle*. Une fabrique locale de café hygiénique (*Koffeinfreier Kaffee*) qui entretient à travers l'Allemagne une réclame « colossale », a même fondé un magazine littéraire auquel collaborent les écrivains et les artistes de la région. Non loin de Brême, à Worpswede, il existe une colonie de peintres et de dessinateurs qui rappelle notre Barbizon. Hans Vogeler, le chef de ce cénacle, illustra les plus belles éditions de l'*Insel-Verlag*. Quant à la *Weser-Zeitung*, le journal le plus important de la ville, il reflète les instincts conservateurs de cette oligarchie marchande, qui sacrifie à ses intérêts immédiats toute idée d'indépendance et d'émancipation.

Aujourd'hui, Brême n'est plus, comme Hambourg, qu'un

1. Devenu depuis le *Theater an der Königgrätzerstrasse*.
2. Ce théâtre de cinéma appartient à la société Cinès.

instrument docile aux mains de la Prusse, et Berlin spécule avec habileté sur la sourde rivalité qui divise les deux républiques.

***

En face de la Baltique, mer sans passions et sans marées, à 67 kilomètres de Hambourg, à 13 kilomètres de l'embouchure de la Trave et de celle de la Wackeritz, les deux rivières qui l'enserrent de leurs rubans moirés, s'élève la plus belle des trois villes libres — et la plus morte — Lübeck, ancienne capitale de la Hanse.

Jamais je n'oublierai la douce émotion qui m'a saisi, le jour où j'ai franchi pour la première fois sa porte gothique en briques rouges, flanquée de deux tours rondes aux toits coniques. Le *Holstor* est posé familièrement sur le sol inégal, à quelques mètres de la petite gare qu'il a vue naître et se transformer, car il date de 1476. Son ogive lézardée arrondit au-dessus du passant une courbe accueillante ainsi qu'une caresse. Quand on est sorti de son ombre, on s'aperçoit que la présentation est faite, que la sympathie s'impose ; il n'y a plus qu'à se laisser aller au charme des heures lentes, comme chez une amie respectable où l'on se sent à l'aise dès le seuil. C'est que Lübeck a su vieillir : cette science subtile manque souvent aux villes comme aux femmes. Aucun oripeau malencontreux, aucun fard moderne ne dépare la grâce caduque de la cité. Elle n'essaye point de donner le change. Ceinturée de landes boisées, de prairies grasses, d'eaux miroitantes, elle profile sur l'horizon la dentelle de ses tuiles brunes ; çà et là les antiques églises dardent vers le ciel pâle leurs clochers pointus, lamés de cuivre vert tendre. Toute la poésie médiévale de l'Allemagne du Nord s'est réfugiée en elle et palpite le long de ses rues, de ses ponts et de ses quais. Reine déchue, qu'un destin bienfaisant exila loin des routes fréquentées et des promiscuités fâcheuses, elle vit dans le passé, sans amertume, sans regrets stériles. Ce n'est qu'une vieille ville délicieuse ; sa richesse est toute en souvenirs.

Longtemps occupé par les Danois, Lübeck conserve encore, à son insu, quelques traits du caractère scandinave; ses habi-

tants hospitaliers n'ont point la morgue des citadins de Brême et de Hambourg. Ville libre dès 1226, elle se mit à la tête de la ligue hanséatique, et sa flotte marchande domina longtemps la mer Baltique. On l'appelait alors la Carthage du Nord. Elle devint au XIVe, au XVe et au XVIe siècle un centre intellectuel important. Des artistes fameux naquirent dans ses murs : Overbeck, Knelleim, les deux frères Isaure, van Ostade, Mosheim, Meibomius, etc. Aujourd'hui, elle continue à fournir à l'Allemagne des écrivains de talent, par exemple les frères Thomas et Heinrich Mann, qui se sont fixés à Munich ; les Lubéquois ont une certaine prédilection pour la Bavière et les pays méridionaux.

Un gouvernement républicain, calqué sur celui de Hambourg, assure à la cité une indépendance fictive et nominale, mais son absorption par la Prusse ne lui a pas apporté les mêmes avantages économiques qu'aux villes de la mer du Nord. Le percement du canal de Kiel a réduit le trafic maritime de Lübeck, au bénéfice de Brême et de Hambourg. Le sénat a bien fait creuser l'estuaire de la Trave jusqu'à une profondeur de neuf mètres pour permettre aux unités importantes de pousser jusqu'à Travemünde, port avancé de la ville, toutefois, la navigation interocéanique ayant pris la première place, Lübeck n'entretient plus de relations qu'avec les pays riverains de la *Ostsee*, surtout avec la Norvège, la Russie et l'Angleterre. Les barques pontées et les petits cargos remontent la Trave et viennent accoster aux quais de la cité. Leurs coques rondes se balancent entre les maisons de bois vétustes et les hauts mâts s'inclinent vers le triangle des pignons.

Lübeck n'a point d'université, mais il possède des écoles importantes d'hydrographie, de commerce, de dessin, et son institut consulaire fournit des agents à tout l'empire. La ville compte 120 000 habitants. La république occupe le territoire de la Trave et couvre 335 kilomètres carrés entre la Baltique et le Mecklembourg, dont quelques enclaves dans le Holstein. Les femmes de la *Lüneburger Haide* (lande du Lunebourg) animent le marché de leurs costumes pittoresques. Elles portent une jupe noire jusqu'aux genoux ; leurs chemises de toile blanche dépassent l'ourlet de leurs robes, en guise de jupons ; leurs jambes sont gainées de bas noirs et leurs tempes

emprisonnées dans une coiffe raide, ornée sur le derrière d'un papillon de tulle tuyauté.

Le sol de la ville est mamelonné, ce qui permet aux rues de monter et de descendre en labyrinthes tourmentés. L'eau circule partout. Elle longe des murailles moussues et des magasins vermoulus ; elle s'étale en nappes glauques sur lesquelles garçons et filles viennent patiner en hiver. Il y a le *Stadtgraben*, commun à toutes les anciennes villes fortifiées, le *Mühlenteich* (étang aux moulins), le *Krähenteich* (étang aux corbeaux). Le port est installé sur le canal de la Trave. C'est là que sont lancés les bâtiments de petit tonnage, destinés au cabotage de la Baltique. Quand ils glissent pour la première fois vers les eaux du fleuve, on laisse monter les enfants sur leurs ponts rasés. Ils frappent joyeusement dans leurs mains, en chantant un distique que j'ai noté :

Lass ihm, lass ihm seinen Willen ;
Er hat den Kopf voll Grillen [1].

Pour goûter le charme de Lübeck, il faut errer sans but précis par les rues et par les places. A chaque pas, on rencontre des maisons du XIVe et du XVIe siècle, des portes féodales, des édifices gothiques, des façades curieuses. Les églises catholiques, que la Réforme épargna comme à Nüremberg, abritent tous les trésors du moyen âge. Le *Dom* (cathédrale), commencé en 1173 par Henri le Lion, achevé au début du XIIe siècle, contient un beau tryptique de Memmling, qui reproduit l'Annonciation et les scènes de la Passion. Une chaire en pierre du XVIe siècle orne l'abside ; les fonts baptismaux sont du XVe. On y trouve également un cartel en bois sculpté, dont les figures de grandeur naturelle sont admirables d'expression. La *Marienkirche* de style gothique ogival date de 1280. La plus haute de ses trois nefs parallèles a 45 mètres de hauteur ; elle possède un chœur circulaire. Derrière le maître-autel se trouve une horloge mécanique, où, sur le coup de midi, les sept princes-électeurs sortent en file indienne et font la révé-

1. Laisse-lui, laisse-lui faire à sa guise ;
Il a la tête pleine de cigales.

rence à l'empereur. Les deux tours de 143 mètres dominent la ville. Il faut encore citer la *Katherinenkirche*, transformée en galerie d'antiquités, et la *Jakobikirche*, qui renferme quelques belles toiles d'Overbeck.

Sur le *Markt* (marché), subsiste la dalle historique où fut décapité l'amiral lubéquois Karl Meyer, qui avait fui devant la flotte danoise. C'est là que le *Rathaus*, édifié en 1250 et achevé entre 1442 et 1517, dresse sa façade en briques noires vernissées. Un escalier de la Renaissance aux lignes harmonieuses et souples mène au portail sculpté.

Que de fois ai-je parcouru le cœur de la ville, en quête de spectacles inédits, de coins inexplorés ! Jamais mon attente ni ma curiosité ne furent déçues. Tout à tour mélancolique ou gaie, suivant les saisons, Lübeck sait parer son accueil d'attraits toujours nouveaux. La magie de ses pierres grises est infinie, sous le ciel brumeux de l'hiver comme sous la tiède caresse du soleil automnal. Mille détails insoupçonnés se précisent et s'avèrent à chacun de mes pèlerinages. Mon regard s'emplit de courtes visions ; ma fantaisie s'exalte. J'oublie le présent brutal, l'Allemagne vaniteuse, instable, énervée, pour ne songer qu'aux temps naïfs et sincères où la foi, l'héroïsme pétrissaient les cités à l'image d'un idéal humain.

Tour à tour, je découvre des cloîtres mystérieux, des couvents ouatés d'ombre, des palais rongés par les intempéries. Le *Minoritenkloster* égrène ses courettes pavées, ombragées d'arbres maigres, devant l'alignement sévère de ses hautes fenêtres. L'hôpital du Saint-Esprit développe sa façade ornementée le long d'une rue silencieuse ; la maison de la ghilde des marchands sertit dans l'ovale de pierre de son porche deux panneaux de chêne sculpté du XVIe siècle. Dans les quartiers plus modernes, je rencontre à chaque pas des vitrines d'antiquaires où s'entassent les cuivres rouges martelés de Hollande, les étains ciselés, les cachemires chatoyants, les bijoux antiques, toute la défroque des vieilles familles éteintes...

A mon dernier voyage, en 1912, je retrouvai Lübeck toujours fidèle à ses vieilles traditions. Aucun souci d'élégance cosmopolite n'altérait la physionomie de ses rues. L'essor de l'empire avait épargné la ville paisible et familière.

J'avais résolu de partir sur un petit vapeur marchand vers la pointe du Jutland à Skagen, en passant par Copenhague. Après avoir repris contact avec mes sites favoris, je me rendis à la *Schiffergesellschaft* (société des marins); je savais y retrouver quelques connaissances. Ce local curieux rassemblait au moyen âge tous les capitaines marchands de passage ; c'est là qu'ils venaient recruter leurs équipages, en buvant de la bière et du vin. Les stalles de chêne où ils avaient coutume de s'asseoir sont encore surmontées de leurs écussons nationaux. On y voit les armoiries de l'Angleterre, celles du Danemark, de la Suède et de la Russie. Les murs, revêtus de boiseries, sont couverts de gravures, de trophées de pêche et de chasse, de pavillons maritimes. Des petits navires gréés, les voiles ouvertes, pendent au plafond. Sur les crédences s'alignent des faïences peintes, des cruches d'étain ou de grès, des verres coloriés. Au-dessus des consommateurs, de grosses lanternes hexagonales en papier huilé projettent une lumière diffuse. La chaleur des bougies qu'elles renferment actionne une hélice de métal qui, tout en tournant, promène sur la face interne des parois un carrousel d'ombres chinoises. Les silhouettes grotesques se poursuivent en ronde fantastique.

Un syndic municipal, un *Oberstaatsanwalt* (procureur d'État), un peintre sont mes compagnons de table. Pour prolonger notre repas, nous croquons des *Marzipan-Kuchen*, massepains fort en honneur à Lübeck, en buvant un *Deidesheimer Riesling*, couleur topaze. C'est un samedi soir ; la salle basse est pleine de monde. J'écoute distraitement les facéties du procureur, les anecdotes du syndic ; mes yeux amusés suivent les ombres tourbillonnantes qui passent sur l'écran des lanternes. Mon esprit est ailleurs. Je songe à l'émoi du départ, demain matin au petit jour, sur le quai désert du port ; je savoure à l'avance le sentiment trouble qui remue l'âme de tous ceux qui s'en vont : soif de l'inconnu, appréhension du mystère, regrets inavoués de quitter brusquement le cadre où s'était adaptée notre vie. J'évoque aussi le souvenir de toutes les villes que j'ai connues, j'essaye de me représenter celles que je vais connaître. Hier j'étais à Berlin, mélangé à la multitude inquiète qui court éperdument à l'avenir, le long des rues droites et laides, parmi le fracas des voitures et des

tramways. Aujourd'hui, je suis à Lübeck, cité somnolente et paisible, où les gens, sans nervosité, sans ambitions, répètent chaque jour les mêmes gestes surannés et foulent, en marchant, la poussière subtile du passé. Ne sont-ce pas là les deux faces du Janus allemand, l'une inquiète et torturée, grimaçante de convoitises, de passions malsaines, l'autre figée dans un rêve intérieur, immuable, confiante, sereine et douce infiniment? L'une repousse, l'autre attire ! Laquelle des deux triomphera?

Je tressaille. A l'autre bout de la salle, s'élève une voix chaude ; un matelot s'accompagne à la guitare. Les conversations se taisent; attentives, les oreilles se tendent, et dans le silence qui règne, j'écoute le vieux lied de la mer qui chante l'amertume des séparations :

Die Reise nach Jütland, ach die fällt mir ja so schwer !
O du, einzigschönes Mädchen, wir sehen uns nicht mehr.

Sehn wir uns nicht wieder, so wünsch ich dir viel Glück.
O du einzig schönes Mädchen, denk oftmals an mich zurück.

Am Sonntag früh morgens kam der Hauptmann und sprach :
« Guten Morgen, Kameraden, heute reisen wir ab. »

— « Ei, warum denn nicht morgen, warum denn grad, heut?
Es ist ja heute Sonntag für alle junge Leut. »

Der Hauptmann sprach leise : « An mir liegt keine Schuld ;
Der Prinz, der uns führet, der hat keine Geduld. »

Das Mädchen stand am Ufer, schaut hin und schaut her.
Sie winkte mit den Händen, aber es half ihr nichts mehr[1].

Un doux soleil luisait sur la ville pendant que le navire descendait lentement la Trave. Accoudé sur le bastingage, je

1. Ce voyage au Jutland, hélas, comme il me pèse ! — O toi, ma belle amie, nous ne nous verrons plus. — Si nous ne nous voyons plus, je te souhaite beaucoup de bonheur — O toi, ma belle amie, pense à moi souvent. — Dimanche, au petit jour, le capitaine vint et dit : — « Camarades, bonjour, nous partons aujourd'hui ! » — « Et pourquoi donc pas demain, pourquoi justement aujourd'hui? — Aujourd'hui, c'est dimanche pour tous ceux qui sont jeunes. » — Le capitaine dit à voix basse : « La faute n'en est pas à moi. — Le prince qui nous conduit n'a pas la patience d'attendre. » La jeune fille se tient sur la rive ; elle regarde de tous côtés. — Elle fait signe avec les mains, mais cela ne lui sert à rien.

voyais peu à peu s'éloigner la perspective ondoyante des toits, le profil altier des vieux clochers. La cheminée du vapeur crachait sur la campagne verte de grosses volutes de fumée noire. La rivière tourna. La lisière des bois sombres courut vers nous, ferma l'horizon. La vision de Lübeck s'évanouit. Une mouette passa, rapide, en secouant ses ailes. Son appel strident éveilla dans ma mémoire l'écho d'une mélodie :

> Ce voyage au Jutland, hélas, comme il me pèse !
> O toi, ma belle amie, nous ne nous verrons plus.

Et jamais plus je n'ai revu Lübeck.

MARC HENRY

HILDA LESSWAYS[1]

VI

VICTOR HUGO ET ISAAC PITMAN

Le lendemain, qui était un samedi, Hilda ne courut aucun danger en allant voir Mr Cannon. Le rhume de sa mère, après une fallacieuse amélioration, avait pris un caractère plus grave, pour prouver sans doute qu'on ne se moque pas impunément de la nature en demeurant au mois d'octobre dans un salon sans feu et Hilda avait été priée de s'en aller seule au marché. Elle était libre. Même en supposant que sa visite fût observée par des gens curieux, personne n'y attacherait d'importance, parce que tout le monde saurait bientôt que Mr Cannon s'était chargé de gérer les maisons de Calder Street.

Dépassant les plaques de cuivre de Mr Q. Karkeek et quittant le bruit de la place du Marché encombrée de paille, elle monta le long escalier qui conduisait aux bureaux du premier étage. D'une main gantée de laine, elle tenait un panier à provisions en osier multicolore qui se balançait légèrement sous

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1917.

le bord à frange de sa jaquette bleue. Bien à l'abri dans la poche de sa jupe brune à volant — car à cette époque et à cet endroit il n'était encore venu à l'esprit d'aucune femme que les poches fussent une superfluité — un demi-souverain, bien à elle, se cachait dans le compartiment le plus secret de son porte-monnaie. Cet argent était destiné à récompenser Mr Cannon. Sa main libre se portait fréquemment vers le lourd chignon qui pendait indécis sous son chapeau. C'était là un geste de coquetterie qu'elle se disait à elle-même mépriser.

— Comment allez-vous, Miss Lessways? — dit Mr Cannon, l'accueillant avec une politesse calme et tournant le dos à Mr Karkeek qui souleva son chapeau. Voulez-vous venir par ici? Un instant, Mr Karkeek.

Par une porte où se lisait l'indication : « Le public n'entre pas ici », Mr Cannon introduisit Hilda dans son propre cabinet, puis la referma sur elle.

Elle s'assit, un peu gênée, sur la chaise — en face de celle de Mr Cannon — qu'elle avait occupée lors de sa première visite et put ainsi promener son regard sur le grand bureau plat, et tous les documents et les chemises dont les inscriptions lui apparurent à l'envers. Il y avait aussi son sous-main, son vaste encrier, ses plumes et son gros agenda. La façon dont tout était arrangé semblait indiquer, nettement et sans réplique, l'existence en lui de cet esprit d'ordre, cet inexorable besoin d'effort utile qu'elle admirait plus que tout dans la conduite extérieure de la vie. Ce spectacle la satisfaisait, l'apaisait et semblait expliquer l'attraction de Mr Cannon.

Juste à sa gauche se trouvait une bibliothèque sans vitre presque remplie de gros volumes. Le dernier, d'une série de *Law Reports*, était absent — se trouvant en ce moment dans le corridor entre les mains de Mr Cannon. Le suivant, qui était mince, se trouvait penché sur les autres et faisait un angle dans l'espace vacant. D'autres volumes d'épaisseur uniforme remplissaient le reste du rayon. Elle regarda les titres avec l'intérêt factice de quelqu'un qui attend une entrevue et, au bout d'un instant, déchiffra les mots « Victor Hugo » sur chacun des dos. Son intérêt devint aussitôt réel. Brusquement et sans réfléchir, à sa manière, elle posa son panier

par terre et, allant au rayon, prit le volume incliné. Son titre était *les Rayons et les Ombres*. Elle l'ouvrit par hasard à la page où se trouvaient les vers suivants qui n'avaient point de titre et formaient comme un petit triptyque imprimé, solitaire sur la seconde moitié d'une grande page blanche :

Dieu, qui sourit et qui donne
Et qui vient vers qui l'attend,
Pourvu que vous soyez bonne
Sera content.

Le monde où tout étincelle,
Mais où rien n'est enflammé,
Pourvu que vous soyez belle
Sera charmé.

Mon cœur, dans l'ombre amoureuse
Où l'enivrent deux beaux yeux,
Pourvu que tu sois heureuse
Sera joyeux.

C'était tout. Mais elle tremblait comme si un miracle venait de se produire. Grâce en partie à la tendresse d'un grand-père sévère pour les autres et en partie à la vanité d'un père sans importance, Hilda avait été dans son enfance envoyée dans une pension que fréquentaient des petites filles généralement un peu au-dessus de son niveau social. Elle s'appelait la pension Chetwynd et était située dans la vallée entre Turnhill et Bursley. (Elle portait toujours le même nom, bien qu'elle eût changé de mains.) Parmi les maîtresses s'en trouvait une appelée Miss Miranda — elle ne paraissait pas avoir de nom de famille. Une des fonctions de Miss Miranda était d'enseigner le français qui était facultatif, et un de ses grands plaisirs consistait à dicter cette même poésie de Victor Hugo à ses élèves pour qu'elles l'apprissent par cœur. C'était la seule poésie française que connût Miss Miranda et elle l'imposait avec un inaltérable plaisir aux générations qu'elle initiait à la langue française. Hilda avait apparemment oublié la plus grande partie de ce qu'elle avait appris, mais en relisant ces vers (pour la première fois en imprimé), ils lui revinrent en mémoire. C'étaient les vers les plus délicieux qu'elle connût

et la récitation qu'on en faisait dans la petite classe de Miss Miranda prit dans ses souvenirs une sorte de beauté tragique. Et puis il y avait ce nom de Victor Hugo que l'insistance enthousiaste de la maîtresse avait rendu sublime et légendaire à une enfant de sensibilité affinée. Hilda voyait maintenant ce nom sacré imprimé en lettres d'or sur toute une série d'élégants volumes. Il était merveilleux qu'elle fût tombée juste sur la page qui contenait cette poésie ! Il l'était tout autant qu'elle eût découvert les œuvres de Victor Hugo dans le prosaïque cabinet de Mr Cannon ! Et cependant y avait-il à s'étonner tant que cela ? Mr Cannon n'était-il pas à demi français et la présence de ces livres ne corroborait-elle pas ce que sa mère lui avait dit? L'origine de Mr Cannon se teintait pour elle de couleurs étrangement romanesques et séduisantes. Il participait à la gloire de Victor Hugo

Puis les voix se turent dans le corridor et d'un mouvement décidé il tourna le loquet. Elle laissa son livre et s'assit avec calme au moment où il entra.

***

— Votre mère vous a mise au courant, bien entendu?

— Oui.

— Je n'ai eu aucune difficulté. Je me suis contenté de lui demander ce qu'elle allait faire au sujet de ses loyers.

Debout devant Hilda, mais de l'autre côté du bureau, Mr Cannon avait le sourire d'un conquérant capable de raconter son triomphe avec orgueil, mais sans vanité. Elle le regardait avec une admiration naïve. Elle trouvait agréable de l'admirer et elle aimait aussi à se sentir peu de chose en sa présence, mais elle luttait sans succès contre l'idée humiliante que son élégance masculine rendait évident le négligé médiocre de sa propre mise. Et elle eût souhaité avoir une toilette magnifique.

— Mrs Lessways est très forte... certainement très forte, — dit Mr Cannon, avec un sourire qui cette fois indiquait avec quelque humour qu'on ne faisait pas ce qu'on voulait d'elle

aussi facilement qu'on aurait pu l'imaginer, et que même les plus malins devaient faire bien attention avec une femme de cette force.

— Oui, c'est bien vrai ! — convint Hilda avec une exagération dans son assentiment qui témoignait d'un manque de conviction. Et le fait est qu'elle n'avait jamais pensé de sa mère qu'elle fût très forte.

Mr Cannon, néanmoins, continua à sourire en silence de la force de Mrs Lessways, indiquant à quel point il l'appréciait par de petits mouvements du diaphragme et pinçant les lèvres et gonflant ses joues en conséquence comme un enfant. Et pendant ce temps son regard disait avec une expression enjouée : « Et pourtant j'ai fait d'elle ce que j'ai voulu. » Et pendant que durait ce silence, plein d'agréable intimité, les bruits du marché dominaient. Hilda les trouvait tout à fait charmants, surtout le dur piétinement, le glissement métallique sur le pavé de briques, sous la fenêtre, d'un attelage de chevaux de charrette qu'on faisait tourner dans un espace trop petit pour leurs mouvements puissants et libres. Il y avait aussi un jovial claquement de fouet. Et de nouveau Hilda fut mystérieusement frappée de l'étrangeté du rapport secret qui existait entre elle et cet homme si magnifique, à l'activité si féconde. Ils étaient là tous deux, bien à l'abri dans ce bureau, presque sur un pied d'amitié familière. L'atmosphère était différente de celle de leur première rencontre. Et personne ne savait ! Et c'était elle toute seule qui avait déclanché tout cela, en vertu d'un simple caprice !

— J'ai été joliment saisie quand je vous ai vu à la porte, Mr Cannon, — dit-elle.

Il aurait pu répondre : « Vraiment? Il n'y paraissait guère. » Elle s'attendait presque à quelque chose de ce genre. Mais il devint pensif et commença :

— Écoutez...

Puis hésita. Elle reprit :

— Vous ne m'aviez pas dit que vous vouliez venir.

— Eh bien, j'étais presque sur le point d'acheter ces immeubles de Calder Street. Et je voulais d'abord avoir un entretien à ce sujet avec votre mère. Il se trouvait que cela m'offrait une bonne entrée en matière, comme vous voyez.

Il s'exprimait avec tout le charme flatteur de quelqu'un qui vous met dans sa confidence.

Hilda rougit. Sous l'influence de ce qu'avait insinué sa mère, elle l'avait mal jugé. Il ne s'était pas rendu coupable d'une simple ruse. Elle en était profondément contente. Elle trouva dans le fait de s'excuser à son égard dans son for intérieur, un plaisir singulier.

— Je voudrais bien qu'elle vendît, — dit Hilda à qui répugnait la possession de logements ouvriers.

— Votre consentement sera bientôt nécessaire pour n'importe quelle vente.

— Vraiment ! — s'écria-t-elle, flattée mais guère surprise par cette information. — J'aurais vite fait de consentir. Il m'est insupportable de passer devant ces maisons.

Il eut un rire condescendant.

— Eh bien, si vous voulez mon avis, je ne crois pas que votre mère ait envie de vendre.

Et il s'assit.

Hilda fronça les sourcils, regrettant sa franchise et froissée de ce rire.

— Combien vous dois-je, Mr Cannon, s'il vous plaît? — demanda-t-elle brusquement et pourtant avec une timidité de jeune fille.

Et en même temps elle montra son porte-monnaie qu'elle avait tenu tout prêt dans sa main.

Une seconde il crut qu'elle faisait allusion à ses honoraires comme agent d'immeubles, mais l'apparition du porte-monnaie expliqua le sens de ses paroles.

— Oh ! vous ne me devez rien, — dit-il à voix basse en saisissant un porte-plume.

— Mais si. Je ne peux pas...

— Non, non !

Leurs regards se heurtèrent par-dessus la table. Elle savait que ce serait là exactement la réponse qu'il lui ferait et elle avait résolu d'insister pour lui remettre un honoraire. Elle y était absolument décidée. Mais à présent, elle ne pouvait pas résister à la force de sa volonté. Elle fut trahie par son propre regard et déconcertée par la démonstration soudaine de son infériorité. Elle se sentit en détresse. Puis une sensation de

faiblesse et la formation d'une sorte de brouillard dans l'air devant elle, lui inspirèrent une vraie frayeur. Mais le brouillard se dissipa. Les yeux de Mr Cannon semblaient dire avec bonté :

« Vous voyez combien je suis plus fort que vous ! Mais vous pouvez avoir confiance en moi. »

L'impression qu'elle se trouvait en plein roman devint de plus en plus vive. Elle s'émerveilla de ce qu'était la vie et cacha son porte-monnaie comme une honte.

— C'est bien aimable à vous, — murmura-t-elle.

— Pas du tout, — dit-il. — Cela m'a rapporté une affaire. Ne l'oubliez pas. Nous ne touchons pas les loyers pour rien, vous savez, surtout les loyers de l'espèce de ceux de Calder Street.

Elle ramassa son panier et se leva. Il l'imita.

— Tiens, vous avez regardé mon Victor Hugo, — observa-t-il, fourrant négligemment sa main droite dans sa poche au lieu de la tendre pour prendre congé d'elle.

***

Elle fut tellement renversée par la surprise que lui causa cette remarque dramatique et faite pour provoquer une réponse, tellement illuminée par la perception soudaine que cette remarque était parfaitement caractéristique de la nature de Mr Cannon, que ses façons changèrent aussitôt et devinrent d'une timidité délicate et frémissante. Toute sa complexe sensibilité s'exprima simultanément par les teintes changeantes de son visage, la confusion de son regard et de ses gestes, et l'imperceptible hésitation de sa voix lorsqu'elle lui parla de la coïncidence qui l'avait fait rencontrer dans ce bureau la poésie de jadis.

Il alla à la bibliothèque et prenant le volume le mania négligemment.

— Je n'ai mis ces livres ici, — dit-il, — que parce que leur reliure est jolie et qu'ils garnissent ce rayon. Ils ne servent pas à grand'chose dans un cabinet d'homme de loi, évidemment.

Elle conta l'histoire des vers et de Miss Miranda.

— Ah ! Miss Miranda ! Oui, parfaitement ! Ce n'est pas si extraordinaire que cela. Mon père lui donnait des leçons de français. Ce Hugo lui appartenait. Il l'admirait beaucoup.

L'attitude de Mr Cannon exprimait de l'orgueil, mais il était évident qu'il ne partageait pas le goût de son père. Le ton de sa voix était protecteur à l'égard de son père et de Hugo aussi. Comme il feuilletait du pouce, il s'arrêta, et, avec un très bon accent, tout à fait différent de celui de Miss Miranda dans la mémoire d'Hilda, murmura d'une voix chantante :

Dieu qui sourit et qui donne...

— C'est justement ces vers-là ! — s'écria Hilda.

— Ah ! parfaitement ! Voyez donc...

Le signet se trouvait à cette page. Hilda n'avait pas remarqué le mince ruban qui se trouvait presque caché à l'endroit où se réunissaient les pages.

— Je ne serais nullement surpris que mon père lui eût prêté justement ce volume-ci ! Curieux, n'est-ce pas?

En effet. Hilda sentit néanmoins que le sentiment qu'avait Mr Cannon du caractère miraculeux de la vie n'était pas aussi fort que le sien et elle fut désappointée.

— Je suppose que vous aimez beaucoup à lire, — dit-il.

— Non, — répondit-elle.

Elle se sentit légèrement soulevée pour l'affronter avec courage et défi, comme un navire dont la proue monte pour rencontrer l'assaut de la vague. Son regard eut un flottement mais ne baissa pas devant le sien.

— Vraiment ! Eh bien, j'aurais cru que vous étiez une grande liseuse. Qu'est-ce que vous faites pour vous occuper?

Maintenant il s'exprimait fraternellement avec pleine confiance dans la sincérité de la réponse.

— Je gaspille mon temps, voilà tout, — répondit-elle froidement.

Elle voyait qu'il était intrigué, intéressé, piqué, et qu'il l'examinait de façon toute nouvelle.

— Mais, — reprit-il au bout d'un instant, après un silence et adoptant le ton bienveillant d'un oncle ou même d'un grand-oncle. — Vous vous marierez un de ces jours.

— Je ne veux pas me marier, — répondit-elle avec obstination et en le regardant avec plus de dureté.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez?

— Je n'en sais rien.

Elle trouvait un grand soulagement, même du plaisir, à se dévoiler ainsi impitoyablement à un étranger.

Il la considéra, se tapotant les dents avec l'ongle d'un pouce, apparemment en train de réfléchir sur son cas particulier. A la fin, il dit :

— Je m'en vais vous dire ce que vous devriez faire. Vous devriez vous mettre à la sténographie.

— La sténographie?

— Oui, la sténographie de Pitman, vous savez bien.

— Oh ! la sténographie... Oui, j'en ai entendu parler. Mais pourquoi?

— Pourquoi? Mais ce sera la grande chose de l'avenir. Il n'y a jamais rien eu de pareil !

Sa voix prenait de la chaleur et son regard étincelait. Et Hilda comprenait à présent ce que sa mère lui avait dit de son pouvoir de persuasion ; elle sentait la vérité de cette étrange observation qu'il savait faire prendre à n'importe qui des vessies pour des lanternes.

— Mais ça mène-t-il à quelque chose? — s'informa-t-elle avec son sens vigoureux de la valeur intrinsèque des choses.

— Je vous crois ! — répondit-il, — ça mène à tout ! Il n'y a rien à quoi vous ne puissiez arriver par là ! C'est la clef de l'avenir. Vous verrez. Regardez Dayson. Il s'y est mis et maintenant il enseigne. Il a une chambre au-dessous de celle de sa tante. Je vous assure qu'il m'a stupéfié. Il écrivait en sténographie aussi vite que je lisais ; puis il s'est mis à lire ce qu'il avait écrit sans manquer un seul mot. Je fais donner des leçons à un de mes employés. C'est moi qui les lui paye. J'ai moi-même eu l'idée d'apprendre, je vous assure. Oh ! c'est une invention qui va révolutionner toutes les affaires et tout le travail des secrétaires et autres, révolutionner ! Et ça se répand. Ce sera le « Sésame, ouvre-toi » universel. Tous ceux qui pourront écrire cent vingt mots à la minute auront toutes les situations qu'ils voudront — quand ils voudront. Il n'y a jamais eu rien de pareil. Voyez. Voilà !

Il attrapa sur le bureau un petit livre vert pâle et l'ouvrit devant elle. Elle aperçut pour la première fois les caractères cryptographiques et les regarda avec des yeux brillants. Dans leurs jambages, leurs courbes et leurs points elle découvrait de romantiques possibilités. Elle y voyait la clef de l'avenir, la pierre philosophale, une religion nouvelle qui avait déjà commencé à agir sur la ville comme un levain. Cette révélation était délicieusement enivrante. Cette conversion fut un coup de foudre. Elle s'abandonna à l'extase des nouveaux disciples. Là — phénomène inexplicable et incompréhensible — se trouvait la réponse à l'énigme de son long désir. Et c'était une réponse originale, étrange, élégante, inattendue, unique ; oui, et divine aussi ! Que de délices, que de béatitude à être le maître de cette clef enchantée !

— Ce doit être bien intéressant ! — dit-elle à voix basse avec la timidité vagabonde et gauche d'un daim rassuré.

— Je ne crains pas de vous le dire — continua Mr Cannon avec un feu prophétique. — J'ai quelque chose en main, qui va se réaliser bientôt, où il y aura à faire pour une jeune fille capable de bien sténographier. Je ne peux pas vous dire ce que c'est, mais ce sera différent de tout ce qu'on a jamais vu dans cette ville — et mieux.

Son regard tenait celui d'Hilda sous son autorité et semblait dire :

« Je suis vague. Mais j'étais vague aussi quand je vous ai dit que je verrais ce qu'il y avait à faire avec votre mère et cependant voyez ce que j'ai fait et comme je l'ai fait vite et facilement ! Lorsque je suis vague, ça promet. »

Et elle comprenait parfaitement que son vague était voulu, il résultait de son orgueil.

Ils parlèrent un peu de Mr Dayson.

— Il faut que je m'en aille à présent, — dit gauchement Hilda.

— Je voudrais que vous emportiez ce Hugo, — dit-il. — Je suis sûr qu'il vous intéressera... Ça vous rappellera le vieux temps.

— Oh non !

— Vous me le rendrez quand vous voudrez.

Les traits d'Hilda exprimèrent sa confusion et son désir

de s'excuser. Elle s'était trop pressée de croire qu'il voulait l'obliger à accepter un cadeau.

— Je vous en prie, — ajouta-t-il.

Cette fois il n'abusait pas de son autorité. Il s'adressait à elle comme un enfant eût pu le faire avec une sorte de supplication émue. C'était irrésistible, absolument irrésistible. Elle sentit à un degré extraordinaire toute la force qui se dégageait de lui.

Il lui enveloppa le livre dans une feuille bleue de papier calque qui se froissa brusquement. Pendant ce temps, une toute petite partie du cerveau d'Hilda explorait, automatiquement pour ainsi dire, une caisse de vieux livres qui se trouvait chez elle au grenier, pour y découvrir un dictionnaire anglo-français de Gasc dont elle s'était servie en pension et dont elle ne s'était plus occupée.

— Mes respects à votre mère, — dit-il au moment où elle partait.

Elle eut un regard interrogateur.

— Oh ! j'oubliais, — se reprit-il avec un sourire avunculaire et ironique. — Vous êtes supposée ne pas m'avoir vu, n'est-ce pas?

Puis elle se trouva dehors au milieu du bruit et descendue d'enivrantes altitudes, il lui fallut appliquer son attention à faire son marché. Elle cacha sous des pommes dans son tablier le paquet plat enveloppé de papier bleu.

VII

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Hilda n'éprouvait plus de malaise sans nom. Elle avait cessé d'avoir des désirs sans objet. Elle savait sans l'ombre d'un doute qu'elle avait trouvé ce qu'il lui fallait. Depuis près d'un an, elle prenait des leçons de sténographie avec le neveu de

Miss Dayson, souvent comme membre d'une classe du soir au nombre variable et quelquefois toute seule, pendant le jour. Elle n'était pas aussi bonne sténographe que Mr Dayson et ne le serait jamais, car Mr Dayson était sténographe dans l'âme mais elle pouvait, résultat d'efforts effrayants et soutenus, sténographier assez bien. Elle avait lutté avec Issac Pitman comme le Pèlerin de Bunyan avec Appolyon, et elle n'avait pas eu le dessous. C'est à peine si elle arrivait à croire qu'elle avait, en classe, écrit à la moyenne de quatre-vingt-dix mots à la minute, les discours politiques de Mr Dayson d'une difficulté voulue et qui contenaient toujours l'expression « condamnation capitale », parce que « condamnation capitale » est représentée par un signe fameux. Il en était ainsi cependant ; la montre de Mr Dayson en fournissait la preuve.

Ayant parcouru la moitié environ de ses études, elle avait appris de Mr Cannon, au cours d'une des rares visites qu'il faisait à sa mère, quelque chose de son projet longuement médité de fonder une nouvelle feuille locale. Elle avait aussi deviné qu'il voulait lui offrir une situation dans son entreprise et elle ne se trompait pas. Elle était remplie de gratitude. Mrs Lessways, qui était une de ces femmes dont l'insouciance et l'absence de préjugés les disposent aux expériences nouvelles, — c'est-à-dire à laisser aller les choses et voir ce qui en résultera —, n'avait guère fait d'objections, sans se montrer pourtant encourageante.

Le journal était devenu aussitôt le principal article de la foi d'Hilda. Elle acceptait l'idée de son existence comme une religieuse accepte l'hostie sainte avec extase. Cependant elle n'était guère renseignée à son sujet. Elle savait que Mr Cannon voulait d'abord le fonder sous une forme hebdomadaire, puis, lorsqu'il aurait pris de l'extension, le transformer en quotidien et faire la guerre au *Staffordshire Signal* ce puissant monopoliste qui, de ses bureaux d'Hambridge, étendait son influence sur toute la région. Le titre primitif avait été *The Turnhill Guardian and Five Towns General Chronicle* et elle l'avait approuvé. Mais lorsque Mr Cannon, pour mieux favoriser cette extension qu'il avait l'intention de donner à son journal avait transformé ce titre en celui de *The Five Towns, Chronicle and Turnhill Guardian*, elle avait applaudi avec

enthousiasme à cette preuve de profonde sagesse. Elle avait également applaudi au projet de déménager plus tard à Hambridge qui est le centre naturel des Cinq Villes. Voilà à peu près, ce qu'elle avait appris. Elle ne savait rien, et ne s'en souciait nullement, de ce qui concernait les ressources, la politique, le programme, les chances de succès du journal. Pour elle tous les journaux étaient pareils. Elle n'étudiait même pas dans des méditations l'extraordinaire psychologie de Mr Cannon, cet homme dont l'énergie toute particulière et le besoin infatigable d'initiative l'avaient amené à fonder un journal sans négliger son étude d'homme de loi, si prospère mais d'un caractère si audacieusement irrégulier. Elle acceptait Mr Cannon sans curiosité et avec une admiration religieuse, comme elle acceptait ce projet de journal. Dans son ignorance totale et bien naturelle de ce qu'est le journalisme, il lui était impossible de critiquer les arrangements pris par Mr Cannon pour l'organisation de sa feuille. Ce n'est point d'ailleurs que ces arrangements eussent paru très extraordinaires à toute personne un peu familiarisée avec la façon dont s'improvisent en province les organes de second ordre. Dans son innocence, Hilda s'était en effet imaginée que la première chose à avoir quand on entreprenait de fonder un journal était une presse d'imprimerie. Mais lorsque Mr Dayson, qui avait appartenu au *Signal* et à plusieurs feuilles rurales du Shropshire, lui eut assuré que la majorité des hebdomadaires étaient imprimés sur des presses de fortune chez des particuliers, elle modifia cette absurde croyance.

Une seule chose l'intéressait — mais elle était d'une importance capitale — c'était sa propre occupation, c'est-à-dire écrire sous la dictée, transcrire, copier, classifier, garder lettres et documents et de temps à autre corriger des épreuves. Tout ce qui était en dehors de cela lui semblait se perdre dans un brouillard et elle n'ajustait jamais sa vue de manière à le percer.

En dehors de son désir de se perfectionner en ses fonctions, elle ne nourrissait aucun désir. Elle était contente. Dans son bureau triste, sale, mal tenu et inapte à l'être bien, où la température était arctique près des fenêtres et tropicale près du poêle, avec de la poussière sur sa robe, de l'encre sur ses doigts, l'odeur du gaz dans ses narines frémissantes, l'esprit tendu

et torturé par un sentiment exagéré de ses responsabilités, elle se trouvait au ciel. Elle, l'adversaire si véhémente de la triste et malpropre médiocrité des travaux domestiques, se plongeait avec délices dans celle de ses nouvelles occupations. Elle, dont le cœur se révoltait parce que Florrie n'en avait jamais fini de travailler, était ravie d'attendre pendant des heures le bon plaisir d'hommes qui semblaient être l'incarnation même de l'arbitraire et du caprice le plus inattendu. Et qu'était-elle ? Rien qu'une employée au salaire de début de quinze shellings par semaine. Oui, mais elle accomplissait des fonctions de prêtresse ! Elle avait une vocation que ne souillait aucune considération utilitaire. Son œuvre était celle d'un pionnier. Aucune jeune femme n'avait jamais fait ce qu'elle était en train de faire. Elle était la seule jeune fille de Turnhill qui sût la sténographie. Et dans une quinzaine, disait-on, le journal allait paraître !

***

Hilda considéra Mr Cannon avec anxiété tandis qu'il déposait sa canne noire dans le coin derrière la porte et se débarrassait de son mouchoir blanc et de son grand pardessus (que Dayson appelait un « immensikoff). Elle trouva qu'il avait l'air fatigué et tracassé. Supposez un instant qu'il allât tomber malade à cette conjoncture suprême ! L'entreprise tout entière se trouverait arrêtée et quarante Daysons ne suffiraient pas à la faire marcher ! Le maître en faisait trop, avec sa procédure pendant le jour et son journalisme pendant la nuit. Tous d'ailleurs en faisaient trop, mais les autres ne comptaient pas. Néanmoins Mr Cannon s'avança jusqu'à la table avec une allure dégagée et un léger sourire, élargissant les épaules, comme pour se prouver orgueilleusement à lui-même et à eux que sa force individuelle était inépuisable. Le redressement de ses épaules paraissait toujours à Hilda un peu attendrissant et presque pathétique tant il exprimait d'enfantine confiance. Il la faisait se sentir maternelle et se dire (mais intérieurement) avec une sorte de tendre supériorité : « Comme il est brave, le pauvre ! » Oui, au fond du

cœur elle disait « le pauvre », en pensant à cette noble et grande créature dont elle reconnaissait la supériorité avec plus de ferveur que n'importe qui. Et ce mouvement des épaules qui respirait le défi, elle finit par l'adopter pour elle-même et au bout de quelque temps, il devint un de ses tics caractéristiques.

— Eh bien ! — dit Mr Cannon comme entrée en matière.

— Eh bien ! — dit Arthur Dayson, le traitant en égal avec une aisance factice, — je suis allé chez Bennion et lui ai fait comprendre que s'il ne peut pas garantir de nous fournir un tirage maximum de deux mille à huit pages par feuille, il nous faudra essayer de Clayhanger à Bursley, même à la dernière minute.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Grogné.

— Je risquerai un tirage de deux mille, de toute façon.

— Le papier a été fourni, patron? — demanda Dayson baissant la voix comme pour indiquer qu'il était un homme à qui on pouvait s'en remettre de penser à tout.

— Il le sera demain, je pense, — répondit Mr Cannon. — Vous avez préparé cette lettre, Miss Lesswaysq?

Hilda devint subitement active.

— Oui, — dit-elle, la tendant sans confiance. — Mais si vous voulez que je la refasse...

— Oh non, — décida Mr Cannon.

Il lut la lettre et la tendit à Dayson.

— Ça va bien, mais vous auriez dû la signer avant de la copier.

— A deux de jeu, — murmura Dayson, regardant Hilda les sourcils levés.

Le fait est que tous les deux avaient oublié cette formalité. Il prit une plume et après avoir décrit quelque paraphes dans l'air, un centimètre au-dessus du papier, signa magnifiquement « Dayson et C° ». Telle était la raison sociale. De même que Karkeek était l'homme de paille de Mr Cannon en ce qui concernait l'étude, de même Dayson était le sien en ce qui concernait le journal. Mais tandis que Karkeek était secrètement honteux de son rôle, Dayson était fier du sien qui lui donnait l'illusion de la puissance et de la gloire.

— Écrivez ceci, voulez-vous? — dit Mr Cannon.

Hilda saisit aussitôt son carnet et un crayon et se prépara à recueillir ses paroles avec toute l'attention possible, baissant les yeux vers la page blanche. Dayson se balançait sur sa chaise la tête en arrière. Il savait que sa présence à lui, le grand expert en graphologie, troublait Hilda quand elle avait à prendre une dictée et cette certitude flattait sa simple vanité. Hilda détestait et condamnait ce trac, mais n'arrivait pas à le dominer.

Mr Cannon, debout contre la table, rejeta son chapeau en arrière et découvrit ainsi son front large et brillant. Puis allongeant d'un air méditatif sa main soignée au-dessus de sa tête, il baissa distraitement le gaz qui chantonnait, pour le relever aussitôt.

— Service de la publicité. Mr Ezra Brunt. Monsieur. Au sujet de la lettre que vous avez bien voulu nous adresser comme réponse à la vôtre et dans laquelle vous demandez quel est le tirage de ce journal, nous désirons vous informer que nous avons l'intention de tirer notre premier numéro à quatre mille...

— Deux mille, — interrompit Hilda avec assurance.

Mr Cannon continua d'un ton poli, sans s'émouvoir :

— A quatre mille exemplaires. Notre représentant sera heureux de se présenter chez vous sur rendez-vous. Veuillez agréer, etc... Vous pouvez signer, Dayson, et envoyer cette lettre ce soir... Est-ce que Sowter est ici?

En réponse, Dayson désigna d'un signe de tête une porte du fond. Sowter était le vieil employé qui avait la première fois reçu Hilda dans les bureaux de Mr Karkeek. Il se faisait un petit supplément en tenant le soir les écritures du service de la publicité du nouvel organe.

Mr Cannon alla à la porte et l'ouvrit. Puis se tournant, il appela :

— Dayson, un moment.

— Très volontiers, — dit Dayson se dressant d'un bond.

Il mit son chapeau crânement en arrière, fourra ses mains dans ses poches et suivit le patron en plastronnant.

La porte se referma sur eux. Hilda les yeux fixés sur son

carnet, rougissante et mordillant son porte-plume resta seule sous le gaz. Elle sentait son cœur battre violemment.

VIII

JANET ORGREAVE

— Notre ami attend cette lettre pour Brunt, — dit Arthur Dayson émergeant de la seconde pièce un peu plus tard.

— Dans un instant, — répondit froidement Hilda, bien qu'elle n'eût pas commencé à l'écrire.

Dayson disparut avec un signe de tête.

Elle était choquée de sa façon d'appeler Mr Cannon « notre ami », mais elle ignorait pourquoi, à moins que ce ne fût en raison d'une vague impression que c'était là de la présomption ou bien, au cas où il aurait voulu se montrer facétieux, parce qu'elle y voyait un manque d'éducation. Elle choisit une feuille de papier et écrivit la lettre en caractères ordinaires, aussi vite que possible mais en apportant une application laborieuse à bien former chaque mot. Toutes ses facultés étaient tendues à l'extrême. Même quand il s'agissait des plus infimes besognes, elle ne savait pas économiser son activité. Elle donnait tout ou rien du tout. Lorsqu'elle arriva au chiffre quatre mille, son ardeur redoubla d'intensité ; elle dépensa une force énorme et tout à fait inutile ; on eût dit un marteau pilon écrasant une noix. Sa conscience s'était tout de suite et sans appel prononcée contre elle. Mais elle ne voulait pas s'occuper de sa conscience. Elle savait et confessait qu'elle avait tort de participer au mensonge de Mr Cannon. Elle y participait néanmoins. Elle l'aurait fait même si elle avait cru qu'une telle action lui attirerait la damnation éternelle, non pas seulement par fidélité pour Mr Cannon, — la fidélité ne jouait dans sa décision qu'un bien petit rôle, — mais surtout et simplement par orgueil instinctif et adhésion obstinée à la décision prise.

La lettre finie, elle la porta dans la seconde chambre où les trois hommes assis formaient un mystérieux conclave. Mr Cannon la relut. Puis Arthur Dayson emprunta la plume grossière du vieil employé et, prenant majestueusement son temps comme il convenait à son importance, apposa sa signature au paraphe compliqué.

En sortant Hilda entendit frapper à la porte de l'appartement.

— Entrez, — ordonna-t-elle sur un ton de défi, car elle était encore dans l'humeur provocante qu'elle avait en tendant sa lettre mensongère à Mr Cannon.

***

Une jeune fille bien habillée, au visage aimable et presque belle, à peu près du même âge qu'Hilda, ouvrit la porte d'un geste timide qui était charmant.

Une seconde, elles se dévisagèrent stupéfaites.

— Mon Dieu, mais c'est Hilda !

— Janet !

C'était une vieille camarade d'Hilda que Janet Orgreave, fille d'Osmond Orgreave, un architecte prospère de Bursley. Janet avait passé une partie de ses années d'écolière à la pension Chetwynd et elle avait aussi, avec son frère Charlie, suivi les cours de danse de Sarah Gailey (célèbre dans tout Turnhill, Bursley et Hambridge), en même temps qu'Hilda. Elle était connue pour être universellement aimée. D'instinct et sans y prendre garde elle plaisait à chacun, grand ou petit. La nature l'avait gâtée en lui donnant quelque beauté, une élégance indéniable, et une bonté à la fois abondante et sincère. Elle n'avait qu'à sourire pour se faire un ami ; il ne lui en coûtait rien. Au moment qui nous occupe, elle souriait et donnait l'illusion, non seulement à Hilda, mais à elle-même aussi que le plaisir que lui procurait cette extraordinaire rencontre était d'une vivacité tout à fait particulière.

Elles se serrèrent la main, comme des femmes du monde.

— Est-ce que vous saviez que j'étais ici? — demanda

Hilda, déjà sur ses gardes, à sa façon habituelle et avec un mouvement nerveux de la jambe qui convenait à sa jeunesse, mais péchait peut-être contre le code de la véritable mondanité.

— Non certes ! — s'écria Janet.

— J'y suis pourtant. J'ai une situation ici.

— Comme c'est bien ! — dit Janet avec enthousiasme sans que rien dans le ton de sa voix suggérât que cette situation fût bizarre ou d'un caractère douteux ou le moins du monde peu enviable.

Mais Hilda la considérait avec une envie secrète et qui pour être fugitive n'en était pas moins réelle. Au cours de la demi-douzaine d'années qui s'étaient écoulées depuis l'époque des leçons de danse, Janet s'était développée. Elle avait maintenant atteint son épanouissement. Elle possédait le charme de son sexe et se fiait pleinement à son pouvoir. Elle avait de la grâce et un cœur qui débordait de bonté. Ses manières étaient pleines de douceur aisée. Elle était distinguée d'allure. Et, avec ses fourrures, la riche voilette qui protégeait ses belles joues couleur de pomme et tous les petits détails si soignés de sa toilette, elle était admirablement et luxueusement habillée. Elle représentait le type, porté à sa perfection, de la femme normale en tant qu'opposé à la femme anormale. Elle ne personnifiait pas de révolte contre les usage établis. Nulle inquiétude, nulle aspiration ne troublait sa sérénité. Elle était contente dans sa sphère, appelée qu'elle était à régner dans un « home ». Et pourtant on ne pouvait l'accuser d'être arriérée. Personne ne se fût permis de la mépriser. Elle était ce qu'Hilda ne pourrait jamais être, ce qu'elle n'avait jamais longtemps désiré être, et ce à quoi elle avait définitivement renoncé. Et maintenant cette même Hilda, si dépourvue de maturité, de grâce, de douceur, d'élégance, de chic, tenait une lettre entre ses doigts tachés d'encre au milieu de ce brutal désordre masculin. Elle en faisait partie. Elle était la subalterne au dévouement aveugle, qui ne doit s'attendre à aucun de ces hommages en quelque sorte rituels que les hommes adressent aux femmes, qui doit au contraire s'asseoir à son travail, se tenir debout, faire de son mieux, répondre « oui » et s'efforcer gauchement de devenir elle-même, au

milieu de ces hommes, une contrefaçon d'homme sûr, utile et à l'épiderme cuirassé. Si elle avait été une valkyrie ou une sainte elle n'eût ressenti aucune jalousie, aucune amertume. Mais elle était femme. Un sentiment de compassion pour elle-même traversa son effroyable orgueil. Et ce fut comme une douleur lancinante qui l'empêcha de prêter attention même à sa curiosité concernant les motifs de la visite de son amie.

***

— Je suis venue voir Mr Cannon, — dit Janet. — La concierge m'a dit qu'il était par ici.

— Il est occupé, — répondit Hilda à voix basse avec ce besoin instinctif de dévotion qui la portait à entourer son chef de mystère.

— Oh ! — murmura Janet interloquée.

Hilda était furieusement intriguée par ce qu'elle pouvait bien vouloir à Mr Cannon.

Janet reprit :

— A vrai dire, il s'agit de Miss Gailey.

— Oui? Qu'y a-t-il donc?

Hilda eut un mouvement de tête impatient et sa voix avait encore baissé pour plus de précaution.

Janet naturellement mit la sienne au diapason :

— Elle est, bien entendu, sœur de Mr Cannon?

— Sa demi-sœur.

— C'est ce que je veux dire. Je viens de la voir. — Elle hésita. — C'est un hasard qui m'a renseignée. Aussi je suis venue avec papa. Il avait une réunion d'administrateurs ici ou quelque chose dans ce genre. Ils sont brouillés tous les deux, n'est-ce pas?

— Qui? Miss Gailey et Mr Cannon? Il faut vous dire qu'elle se dispute avec tout le monde. — Hilda semblait prendre la défense de Mr Cannon.

— Oui, la pauvre, je le crains.

— Elle s'est fâchée avec maman.

— Vraiment. Et quand donc?

— Oh ! il y a des années et des années ! Je ne sais plus. J'ai toujours été étonnée que maman m'ait laissée aller à sa classe.

— C'est très bien de la part de votre mère, — dit Janet avec approbation.

— Est-ce qu'elle a des ennuis? — demanda Hilda carrément.

— Oui, j'en ai peur.

— Qu'est-ce que c'est?

Janet fit brusquement un geste de confidence :

— Je crois qu'elle meurt de faim !

— Elle meurt de faim ! — murmura Hilda abasourdie.

— Oui, je le crois ! Je suis absolument sûre qu'elle n'a pas de quoi manger suffisamment. Elle s'est brouillée à peu près avec tout le monde. Elle souffre terriblement de ses rhumatismes. Elle ne sort jamais ou presque jamais. Vous savez que son cours de danse est tombé à rien. Je crois qu'elle a essayé de prendre des pensionnaires...

— Oui, c'est vrai. J'ai entendu dire qu'elle s'entendait très bien à tenir un ménage.

— Elle n'a pas de pensionnaires en ce moment. La voilà toute seule dans cette maison et...

— Mais il est impossible qu'elle ait faim ! — protesta Hilda. De temps en temps elle jetait un coup d'œil inquiet sur la porte du fond.

— Je vous répète que c'est mon opinion, — insista Janet sur un ton doucement persuasif.

— Mais que faut-il faire?

— Voilà bien la difficulté. Je viens de la voir. J'y suis allée exprès, parce qu'on m'avait dit... Mais j'ai dû trouver des tas de prétextes pour justifier ma visite. Je ne pouvais rien lui offrir, n'est-ce pas? C'est terrible !

Elles se trouvaient toutes tourmentées, ces deux jeunes filles pleines de santé, de vigueur, de foi, d'orgueil et de simplicité devant cette première et saisissante révélation d'une des réalités qui forment le dessous de l'existence. Et elles s'efforçaient sincèrement de se tourmenter plus encore. Elles faisaient de leur mieux pour réprimer cette vitalité bondissante et joyeuse qui était en elles, — et sans y réussir très

bien. Elles étaient nobles, elles étaient touchantes — mais aussi délicieusement amusantes — dans leur préoccupation de concentrer toutes leurs ressources de sérieux et d'expérience du monde sur ce cas tragique d'une femme vaincue par la vie. Hilda se rappela avec une étrange vivacité les vers de Hugo. Elle éprouvait la même désolation absolue — mais moins belle cependant — qui s'était emparée d'elle lorsque pour la première fois elle avait imaginé ce tableau, peint dans *Océano Nox* pour l'éternité, des veuves au front pâle qui, lasses d'attendre ceux dont la barque n'est jamais revenue de la tempête, s'entretiennent encore des disparus, en remuant la cendre de leur foyer et de leur cœur... Et pourtant Sarah Gailey n'était même pas veuve. C'était un professeur de danse sur le retour. Elle avait jadis enseigné à de jeunes corps à rythmer gracieusement leurs mouvements ; et à présent elle était rhumatisante.

— Personne ne peut rien y faire que Mr Cannon — murmura Janet.

— Je suis certaine qu'il n'a pas la moindre idée... pas la moindre ! — dit Hilda sur un ton à demi défensif.

Mais elle se disait dans son for intérieur :

« Cet homme m'a fait écrire un mensonge et maintenant j'apprends que sa sœur meurt de faim, dans la même ville que lui ! »

Et elle songea à tout ce que sa personne avait de lustré et de cossu.

— J'en suis absolument sûre !

— Oh ! moi aussi ! — s'empressa d'affirmer Janet. — C'est pour cela que je suis venue... Il fallait bien que quelqu'un le prévienne... Je n'aurais jamais imaginé vous trouver ici, ma chérie !

— C'est curieux, n'est-ce pas? — dit Hilda, saisie par le merveilleux des choses du monde. Et maintenant qu'elle la considérait de nouveau à travers les yeux de cette charmante et sympathique amie, l'originalité dont Mr Cannon avait fait preuve en la prenant à son service n'était-elle pas absolument stupéfiante?

— Est-ce que vous ne pourriez pas le mettre au courant?

— Oui. Je lui parlerai, — dit Hilda. — Bien entendu.

En dépit d'elle-même elle parlait de Mr Cannon comme s'il lui eût un peu appartenu.

— Comme j'en suis heureuse ! — répondit Janet. — Comme c'est gentil à vous !

— Il me semble que c'est vous qui êtes gentille, Janet, — déclara Hilda farouchement.

Elle pensait :

« Est-ce que moi je serais venue de propos délibéré et par simple bonté d'âme, par charité, dire à un homme que je n'aurais pas connu... que sa sœur mourait de faim? Jamais ! »

— Il ne peut pas manquer de s'en occuper ! — dit Janet avec satisfaction.

— Mais bien entendu, — approuva Hilda, tranchant la question.

Elle s'exprima dans un murmure tout intime et confidentiel.

— Vous lui parlerez ce soir?

Hilda fit un signe d'assentiment.

Elles échangèrent un regard plein de gravité qui disait leur appréciation l'une de l'autre et leur agrément mutuel. Elles étaient chacune sûre de la haute estime de l'autre. Chacune était contente de ce que le hasard les eût fait se rencontrer. Puis elles se débarrassèrent de leurs appréhensions et de leur sollicitude à l'égard de Sarah Gailey et Janet, exprimant son soulagement par un soupir, se mit à parler d'autrefois. Et leurs voix à toutes deux, montèrent et prirent plus de liberté.

— Pouvez-vous me dire l'heure qu'il est? — demanda Janet au bout d'un moment. — J'ai cassé le ressort de ma montre et il faut que je me rencontre avec mon père à la gare à dix heures quinze.

— Je n'en ai aucune idée ! — dit Hilda un peu confuse.

— J'espère qu'il n'est pas dix heures.

— Je peux m'en informer, — dit Hilda avec hésitation.

Il pouvait bien être, pour ce qu'elle en savait, neuf, onze heures ou même minuit. Elle oubliait le temps.

— Je vais me dépêcher, — dit Janet se préparant à partir. — Je dirai à Charlie que je vous ai vue, la prochaine fois que je lui écrirai. Je suis sûre qu'il en sera ravi. Et il faut venir nous voir. Il le faut, absolument ! papa et maman seront enchantés.

Elle ne fit pas de réponse définitive à cette invitation qui la surprit, l'agita et la flatta. Elle voulait l'accepter mais était persuadée qu'elle ne le ferait jamais. Avant de partir, Janet souleva son voile d'un beau geste et lui offrit ses lèvres. Elles s'embrassèrent avec affection. L'instant d'après, Hilda regardait Janet descendre du haut de l'escalier obscur, nu et sonore. C'était une silhouette infiniment élégante et agréable à voir.

IX

DANS LA RUE

Quelques minutes plus tard, comme Hilda venait de cacheter la dernière lettre du courrier, Mr Cannon sortit non sans quelque précipitation de la seconde pièce, boutonnant son pardessus jusqu'en haut.

— Bonsoir, — dit-il.

Et il prit sa canne dans le coin où il l'avait placée.

— Mr Cannon !

— Quoi donc?

— Je voudrais vous parler.

— De quoi s'agit-il? Je suis pressé.

— C'est assez important, — dit-elle timidement mais avec une violence involontaire.

— Eh bien, demain après-midi?

Lui aussi apparemment était nerveux. La situation était peut-être périlleuse. Mais il était impossible à Hilda de laisser influencer sa conduite par les dangers et les difficultés. Ils avaient au contraire presque toujours pour effet de la confirmer dans ses résolutions. S'il y avait quelque chose à faire, il fallait le faire et cela suffisait. Il attendait avec impatience qu'elle acceptât et le laissât partir.

— Non, — répondit-elle, et le ton de sa voix indiquait nettement qu'elle était froissée. — Il faut que je vous parle ce soir. C'est très important.

Il produisit avec sa langue un bruit inarticulé qui exprimait une exaspération contenue.

— Si vous avez fini, mettez vos affaires et venez avec moi, — dit-il.

Elle s'empressa d'obéir et le rattrapa, tandis qu'il descendait lentement. Elle avait boutonné sa jaquette et fixé sa grosse écharpe et maintenant, tenant fortement les lettres sous son bras de peur de les laisser tomber, elle mettait ses gants.

— J'ai rendez-vous au Sarrasin, — dit-il doucement, désignant par là le public-house à l'enseigne de la Tête du Sarrasin, le grand rendez-vous de la ville où conservateurs et libéraux se rencontraient en terrain neutre.

***

Il tourna à gauche vers la grande rue et le large espace découvert dans lequel on avait déjà découpé le sous-sol du nouvel Hôtel de Ville. Il portait ses gros gants dans sa main à la blancheur élégante, comme s'il n'eût pas senti le froid glacial. Elle le suivait. Leurs souffles mettaient une blancheur dans l'air vif. Elle avait extrêmement peur et se considérait comme une abjecte poltronne mais elle avait l'énergie du désespoir. Il fallait qu'il sût la vérité et il fallait qu'il la sût tout de suite. Cela seul importait. Elle réfléchit dans sa terreur.

« Si je ne commence pas tout de suite, il va m'inviter à le faire et ce sera pire. »

Elle était dans la situation de la personne qui, s'étant vantée de plonger dans une eau froide et profonde du haut d'un point élevé, est arrivée à l'endroit voulu, à mesurer l'effroyable distance et, saisie d'angoisse, n'ose pas sauter tout en sachant qu'il le faut.

— Je pense que vous savez que Miss Gailey meurt pour ainsi dire de faim, — dit-elle brusquement et avec dureté, les yeux fixés sur le ruisseau.

Elle avait sauté. Il lui semblait que ses forces l'abandonnaient.

— Quoi donc?

Il tourna vivement la tête et la regarda.

— Miss Gailey, elle meurt de faim, il paraît ! — dit Hilda, timidement cette fois et comme en s'excusant. — J'étais sûre que vous n'étiez pas au courant. J'ai jugé que quelqu'un devait vous avertir.

— Que voulez-vous dire par... mourir de faim? —demanda-t-il rudement.

— Pas de quoi manger, — répondit-elle avec la droite simplicité d'une enfant.

— Et comment cette histoire s'est-elle répandue?

— C'est la vérité, je l'ai appris ce soir.

— Qui vous l'a dit?

— Une de mes amies, qui l'a vue !

— Mais qui?

— Ce ne serait pas bien à moi de vous le dire.

Ils continuèrent à marcher dans un silence impressionnant jusqu'au coin du Square et de High Street.

— Voici la boîte aux lettres, — dit-il en s'arrêtant.

Elle y jeta ses lettres avec une hâte nerveuse. Puis elle l'implora du regard. A la lumière de cette nuit étoilée elle vit que son visage avait un sourire sardonique et méditatif. Il avançait le milieu de sa lèvre inférieure tout en abaissant les coins, ce qui lui donnait une expression de dégoût méprisant. Elle s'écria :

— Bien entendu, je sais fort bien qu'il n'y a pas de votre faute. Je suis sûre que si vous aviez su... Mais à force de ne jamais la voir, et puis avec les gens qui ne tiennent pas à...

— Je vous suis très reconnaissant, — l'interrompit-il d'un ton calme et toujours méditatif.

Il était évidemment sincère. Son attitude était pleine de dignité. Bien des hommes auraient été honteux, humiliés, en dépit du sentiment de leur innocence. Mais il pouvait s'élever au-dessus d'une telle faiblesse. Elle en était heureuse, elle l'admirait. Et elle était heureuse aussi qu'il ne daignât pas insister sur son ignorance du triste sort de sa demi-sœur. Bien sûr qu'il en était ignorant.

***

Elle se sentit brusquement heureuse, toute animée d'une joie instinctive. Elle était heureuse d'être si jeune, si frêle, si inexpérimentée et de ce qu'il fût lui, tellement plus âgé, plus fort, plus capable. Elle était heureuse d'avoir eu une peur extrême et que cette peur fût disparue. Le Square sombre et les longues rues étalaient la nuit leur placidité vide et entouraient leur silence d'un silence plus grand encore. Et cela aussi la rendait heureuse.

La pensée que Mr Cannon et Miss Gailey, séparés pendant de longues années, allaient maintenant se réconcilier de quelque manière, la touchait d'une façon inexprimable et possédait une certaine beauté qu'elle ne pouvait définir.

— L'autre jour encore, — dit Mr Cannon, la traitant en égale pour l'âge et la raison, — je me disais que j'avais trouvé juste ce qu'il fallait à ma demi-sœur, la situation rêvée, une occasion entre mille, si seulement elle...

Il était inutile qu'il finît sa phrase.

— Est-ce qu'il est trop tard maintenant? — demanda Hilda avec empressement.

— Non, — dit-il. — Il n'est pas trop tard. J'irai la voir demain matin, avant de faire quoi que ce soit. Ce ne serait pas convenable que j'y aille ce soir. Vous comprenez, ça pourrait paraître singulier.

— Oui, — murmura Hilda. — Bonne nuit alors.

Ils se séparèrent. Elle savait qu'il était profondément remué. Néanmoins, il n'avait pas demandé d'autres détails sur Miss Gailey. Il était trop fier et, en dépit de ce qu'il y avait en lui d'inflexible, trop sensible pour cela. Il voulait découvrir lui-même la vérité. Il avait cru, — c'était là l'essentiel. Son attitude avait été magnifique. Sa lettre menteuse à Ezra Brunt n'était qu'une peccadille si même elle n'était pas plutôt un acte vertueux.

Elle s'éloigna rapidement, s'efforçant d'imiter sa belle démarche dégagée, calme et pleine de défi.

***

— Florrie est allée se coucher? — demanda-t-elle sur un ton dégagé à sa mère qui s'agitait dans le parloir, feignant d'être tourmentée mais enchantée au fond de voir sa fille revenue et de la recevoir avec un bon feu et un bon souper.

Et Hilda était enchantée aussi de sa réception.

— Florrie se coucher? Je crois bien que Florrie est allée se coucher. Dix heures et demie passées ! Eh là ! Cette façon de s'en aller après le thé. Voilà qui est nouveau pour moi. Chauffez-vous donc les pieds.

— Je serais rentrée plus tôt, mais il y a eu quelque chose, — dit Hilda.

— Oh ! — s'écria Mrs Lessways avec indifférence.

En réalité elle n'éprouvait aucune curiosité à l'égard des affaires de Dayson et Cº.

— Oui, — dit Hilda. — Miss Gailey...

Mrs Lessways devint sur-le-champ une toute autre personne.

— Et est-ce qu'il est au courant? — demanda-t-elle l'air tout décontenancé lorsqu'Hilda l'eut mise au courant de la visite et de la révélation de Janet.

— Oui. Je lui ai dit, bien entendu.

— Vous?

— Il fallait bien que quelqu'un le fasse, — dit Hilda affectant un ton dégagé. — Alors je lui ai parlé moi-même.

— Et comment l'a-t-il pris?

— Mon Dieu, comment vouliez-vous qu'il le prenne? — répondit Hilda avec une magnifique aisance. — Il a bien fallu qu'il m'écoute. Il m'en a été très reconnaissant et me l'a dit.

Mrs Lessways se mit à pleurer.

— Qu'avez-vous donc?

— Je pensais à cette pauvre Sarah ! — répondit Mrs Lessways au reproche qu'impliquait la brusque question d'Hilda. — J'irai la voir demain matin.

— Mais, maman, ne croyez-vous pas que vous feriez mieux d'attendre?

Mrs Lessways, exprima sur un ton résolu :

— J'irai voir Sarah Gailey demain matin et que ça soit compris ! Je n'ai pas besoin que ma fille m'apprenne quand il faut que j'aille voir mes amis et quand il ne le faut pas... Je connaissais Sarah Gailey avant que votre Mr Cannon soit né.

— Oh, très bien ! très bien ! — dit Hilda sans insister et voulant l'apaiser.

— Je dirai à Sarah Gailey qu'elle doit compter avec moi, qu'elle le veuille ou non ! Voilà ce que je dirai à Sarah Gailey !

Et Mrs Lessways s'essuya les yeux.

— Maman, — demanda Hilda lorsqu'elles furent au premier. — Est-ce que vous avez remonté l'horloge?

— Non, je ne crois pas, — répondit la coupable de la porte de la chambre et d'une voix incertaine.

— Que vous êtes ennuyeuse, maman ! — Avant-hier au soir vous n'avez pas voulu que je la touche. Vous avez dit que vous préfériez le faire vous-même. Et maintenant j'aurais attendu qu'elle sonne demain matin pour me lever. Prêtez-moi donc cette bougie.

Elle descendit dans le vestibule, légère et joyeuse, ouvrit la grande porte de l'horloge, introduisit sa main dans la sombre cavité et faisant une grimace souleva le pesant contre-poids. L'étourderie de sa mère ajoutait quelque chose à l'extraordinaire satisfaction que lui procurait la vie en général. Elle remonta l'escalier obscur avec les ailes que lui donnaient sa peur et sa naïve exaltation.

X

LE DÉCLIN DE MISS GAILEY

— Ainsi vous songez à aller à Londres, Miss Gailey? — dit Hilda pendant le thé.

Le repas progressait de façon satisfaisante, bien que Caroline ne pût persuader Sarah de manger suffisamment.

Miss Gailey rougit légèrement, et fit le mouvement de tête nerveux qui lui était particulier. Sa sensitivité était évidemment extrême.

— Qu'est-ce que vous en savez, petite curieuse? — se hâta d'intervenir Mrs Lessaws, encore que ce fût elle qui eût fnformé Hilda de ce vague projet.

Elle se sentait vaguement obligée en présence de son amie de faire la mère autoritaire et absolue.

— Est-ce que Mr Cannon en a parlé? — demanda poliment Miss Gailey.

Elle du moins reconnaissait et de la façon la plus scrupuleuse qu'Hilda, devenue adulte, n'était plus la petite élève aux jambes nues qui fréquentait son cours de danse.

— C'est qu'il semble y tenir tant ! Il est venu m'en parler hier matin, sans me prévenir de sa visite. Et il était plein de son idée ! Je vous ai dit à quel point, n'est-ce pas, Caroline? Vous savez comment il est quand il s'emballe sur quelque chose.

— Ah ! si je le sais ! — murmura cette dernière levant les sourcils.

Elle avait un accent provincial bien plus prononcé que les deux autres.

Miss Gailey continua à s'adresser à Hilda sérieusement :

— C'est un boarding-house dont il a pris la direction. Il s'agit d'une créance, je crois, sur les meubles. Mais peut-être êtes-vous au courant?

— Non, — dit Hilda.

— Oh ! — continua Miss Gailey, soulagée. — Eh bien, il est résolu à me faire diriger ce boarding. Il est persuadé que c'est ce qu'il me faut. Mais... mais je ne sais pas !

Elle s'interrompit mollement.

— Tout le monde sait que vous êtes une admirable ménagère, — dit Mrs Lessways. — Vous l'avez toujours été.

— Je me rappelle les rafraîchissements de vos matinées annuelles, — dit Hilda avec un enthousiasme poli.

— C'est toujours moi qui m'en suis occupée moi-même, — observa posément Miss Gailey.

— Je ne puis parler des rafraîchissements de vos matinées,

— dit Mrs Lessways, — mais je sais ce que vous valez comme ménagère, Sarah !

— C'est bien ce que George dit. — Et Miss Gailey minauda, — il dit qu'il n'a jamais aussi bien mangé, ni n'a été aussi bien soigné que pendant l'année qu'il a passée avec moi.

— Je suis sûre qu'il a dû se repentir plus d'une fois de vous avoir quittée ! — s'écria Caroline. — Plus d'une fois !

— Oh mon Dieu !... les parents, vous savez... — murmura vaguement Sarah. Ce fut la seule allusion à sa brouille. Elle continua avec plus de vivacité. — Et puis Mr Cannon a toujours eu des idées sur les boarding-houses et les chambres meublées et ce genre d'affaires. Il a toujours dit qu'on pouvait gagner énormément d'argent avec cela, si seulement on savait en tirer parti ; seulement on ne le sait jamais... Il est à portée pour le savoir. Il y a assez longtemps qu'il est garçon et il en a assez essayé ! Et puis Mr Cannon dit que ce n'est pas comme si je ne savais pas ce que c'est que Londres... Mais il y a si longtemps ! — Elle regarda Caroline en quête de sympathie.

— Allons, allons, Sarah ! — protesta vigoureusement Caroline, tout en ménageant la sensibilité de celle-ci. — Il n'y a pas si longtemps après tout.

— Cela semble si loin, — dit Sarah pensive. Et elle remua ses lèvres avec embarras. Puis après un silence. — Il y tient tant !

— A quoi? A ce que vous alliez à Londres?

— Oui.

— Et pourquoi pas?

— Mon Dieu, je ne sais pas si je pourrais...

— Bah, bah ! — fit Caroline sur un ton de flatterie légère.

— Vous êtes plus jeune que moi et personne ne me fera croire que je vieillis. Finissez donc ce petit morceau de gâteau.

— Non, merci, Caroline. Vraiment je ne peux pas.

— Ce n'est pas que je ne regrette de vous perdre, — conclut Caroline. — Il n'y a pas comme les vieux amis.

— Ah ! Non ! — murmura vaguement Sarah fixant des yeux délavés sur un point de la nappe damassée.

— Hilda, baissez donc un peu ce gaz, — dit Mrs Lessways

avec une brusquerie qui révélait de la gêne. — Il siffle. — Et elle changea le sujet.

Puis il y eut un coup à la porte d'entrée.

— Est-ce que Florrie a entendu? — demanda Mrs Lessways avec agitation.

Elle voulait dire : « Qui ça peut-il donc être? »

Mais des questions de ce genre ne peuvent se poser en présence d'une vieille amie avec laquelle on vient de se réconcilier. Il fallait faire comme si les coups de la porte formaient l'accompagnement ordinaire du thé.

XI

DÉSILLUSION

L'entrée de George Cannon dans le parloir produisit une grande agitation. Les trois femmes se trouvèrent à la fois toutes surexcitées et gênées. L'émotion de Sarah Gailey se traduisit par de la rougeur, de menus et futiles mouvements de la tête et des mains qui lui étaient particuliers et des monosyllabes qui n'exprimaient qu'une appréhension vague mais intense. Mrs Lessways était troublée et quelque peu craintive aussi, mais flattée et contente. Hilda fut, au premier moment, franchement méfiante. Elle devinait que Mr Cannon, informé de la visite de sa sœur, était venu poursuivre ses desseins. Il la confirma dans cette pensée par sa façon de dire bonjour à sa sœur sans témoigner aucune surprise. Comme cependant, pour obéir à l'insistance de Mrs Lessways, il sortait son grand pardessus avec ses gestes larges et puissants qui produisent de l'effet sur les femmes impressionnables et donnent du plaisir même aux indifférentes, il dit à Sarah Gailey sur un ton détaché :

— Je ne pensais pas vous rencontrer ici, Sarah. Je suis venu parler à Mrs Lessways au sujet de l'expulsion d'un de ses locataires de Calder Street.

Elle eut un rire gêné et déclara qu'elle allait se retirer. Mais Mrs Lessways dit que Sarah n'en ferait rien et qu'elle était toute invitée à entendre ce que Mr Cannon pouvait avoir à dire au sujet de ses maisons de Calder Street.

Au bout d'une minute, Mr Cannon se trouva magnifiquement assis à table avec elles, se frottant les mains d'un geste amical, et reconnaissant qu'il ne refuserait pas une tasse de thé si l'on insistait. Et Hilda reçut de sa mère l'ordre bref de prendre une tasse et une soucoupe dans le buffet et une cuillère dans le tiroir. Elle apporta ces objets comme l'aurait fait une bonne, mais une bonne d'une espèce délicate et supérieure. Mr Cannon était assis à côté de sa mère et Hilda plaça entre eux sur la nappe la tasse et la soucoupe avec un cliquetis de porcelaine. Alors Mr Cannon se tourna et la remercia d'un sourire entendu auquel le sien répondit. En ce moment ils n'étaient plus patron et employée, mais exclusivement dans le monde, néanmoins leurs rapports professionnels créaient entre eux une intimité qu'il était piquant de sentir dans le milieu familial. D'ailleurs Sarah Gailey se trouvait en face d'eux et Hilda ne pouvait empêcher que ses yeux noirs n'exprimassent cette pensée : « Si elle est ici, si vous êtes tous en bons termes, c'est grâce à moi. » Secret délicieux et non point sans péril !... Revenant à sa chaise, elle disposa avec plus de soin le vaste pardessus qu'il avait négligemment jeté sur le fauteuil à bascule de sa mère. Il était extraordinairement lourd et pesait plus qu'une douzaine de ses petits brimborions de jaquettes. Cependant sa surface à la fois rugueuse et douce était agréable à toucher. D'une des poches immenses pendait le bout d'un foulard de soie de couleur, aussi fin que n'importe laquelle de ses propres affaires.

Puis tous se trouvèrent à la fin définitivement installés et Mr Cannon accepta une tasse des mains de Mrs Lessways. La blancheur de son linge, le chic de son complet neuf, l'élégance et la galanterie de ses manières, tout cela piquait ces dames d'émulation, leur faisait un devoir féminin de ne pas rester en arrière. Une certaine malice régnait, surtout dans les propos échangés entre la maîtresse de la maison et le nouvel arrivant. Hilda participait à cette bonne humeur. Et Sarah Gailey, quoique parlant peu et ne finissant jamais une phrase, faisait

de son mieux pour y participer aussi par des signes de tête, des sourires approbatifs et gênés et sa façon de tourner son visage de l'un vers l'autre. Lorsque Mr Cannon et Mrs Lessway eurent, en une demi-douzaine de mots sérieux parsemés dans leurs malices, décidé le destin rigoureux d'une famille entière de Calder Street, rien ne décelait plus guère dans l'aspect général de la compagnie l'impression gênante que, il y avait seulement deux jours, ces membres étaient séparés par une brouille funeste et que l'un d'entre eux avait manqué du nécessaire.

***

— Oh non ! ma chère amie ! Vous êtes trop modeste, voilà ce qui vous nuit, — dit George Cannon avec chaleur.

Sarah Gailey fut flattée, mais n'en perdit point sa timidité. A Hilda cette épithète parut mystérieusement romantique.

Le grand sujet avait fini par s'introduire dans la conversation. Il était au premier rang des préoccupations de chacun et semblait s'être frayé un chemin grâce à sa force intrinsèque contre le gré général. Impossible de savoir qui lui avait le premier donné accès. Mais George Cannon s'en était pour de bon emparé et le gardait. Il le développait avec un enthousiasme presque enfantin. Le sang lutin qu'il y avait en lui animait ses traits et ses paroles. Il parlait en poète du boarding-house qui attendait sa directrice. Il avait sorti de sa poche une annonce découpée dans le *Daily Telegraph* de Londres, un journal qu'on ne voyait jamais à Turnhill. Et ce morceau de papier, décrivant en quatre lignes les avantages du boarding-house avait pour effet de donner une réalité symbolique à cet établissement.

— Le voilà, — s'écria-t-il en l'abattant sur la table.

Et il semblait en effet apparaître. Ce petit morceau de papier était persuasif. Il forçait tout le monde à se rendre compte, pour la première fois, que ce boarding-house existait bien réellement. George Cannon avait une réponse écrasante à toutes les objections timorées. L'affaire était lucrative, il y avait des pensionnaires en ce moment même. Le propriétaire nominal ne l'abandonnait pas parce qu'elle était mauvaise,

mais parce qu'il avait perdu de l'argent dans une autre qui n'avait rien à voir avec celle-ci et avait donné comme gage tout ce que contenait le boarding-house. C'était une occasion entre mille. Lui, George Cannon, par l'intermédiaire d'un client, avait cette affaire à sa disposition et Sarah Gailey était bien évidemment entre toutes les femmes celle qui pouvait le mieux remplir le poste vacant qu'il avait à offrir. La chance passait à sa portée. Elle n'avait absolument qu'à faire son entrée dans la maison comme un régent dans un royaume et en prendre le gouvernement. Seulement il était impossible d'attendre. Tout ce qu'on voudrait, sauf attendre. Elle réussirait immanquablement ; elle ne pouvait pas échouer. Et ce serait une affaire de famille...

Le thé était terminé et oublié.

— C'est pour vous-même ! — termina-t-il en manière de péroraison. — Cela n'a pas une très grande importance pour moi... N'êtes-vous pas de mon avis, Mrs Lessways?

Le regard qu'il lui jeta était un hommage.

— Oh, vous ! — s'écria-t-elle avec un sourire heureux. — Vous n'avez qu'à ouvrir la bouche pour faire prendre à tout le monde des vessies pour des lanternes.

— Mère ! — dit Hilda sur un ton de doux reproche.

Elle était maintenant convaincue que Mr Cannon était venu exprès pour conclure l'affaire.

Il eut un rire appréciateur :

— Vraiment ! Sérieusement ! — insista-t-il.

Et Mrs Lessways, reprenant sa gravité, dit, un peu gênée :

— Oh ! je crois que la chose vaut qu'on y réfléchisse.

— Vous voyez bien ! — s'écria-t-il, s'adressant à Miss Gailey.

— Je serais toute seule là-bas ! — dit celle-ci, faisant aussi bonne contenance que possible.

— Je vous accompagnerai pour vous installer. Il faudra que je m'en revienne le soir même, je suis effroyablement occupé en ce moment, avec mon journal et des tas de choses.

— Oui, mais... j'admets parfaitement tout ce que vous dites, George... mais...

— Encore autre chose, — l'interrompit-il. — Pourquoi ne demandez-vous pas à Mrs Lessways d'aller passer une semaine

ou deux avec vous? Ce serait une excellente distraction pour elle et une compagnie pour vous.

Miss Gailey jeta un coup d'œil rapide à sa vieille amie.

— Oh, Seigneur ! — dit celle-ci. — Je ne suis allée à Londres qu'une fois et seulement pour deux jours avant la naissance d'Hilda. Je ne serais d'aucune utilité à Londres, à mon âge. Je suis une casanière, moi.

Il était évident, néanmoins que cette idée plaisait à son imagination et qu'elle aimerait à la caresser.

— Allons donc, Mrs Lessways ! — dit George Cannon. — Ça vous ferait un bien immense et ça changerait totalement les choses pour Sarah !

— Quant à ça certainement, — reconnut cette dernière, qui continuait à interroger Caroline de ses yeux délavés et suppliants.

Elle voyait en Caroline son salut et se raccrochait à elle. Caroline ne pouvait rien faire de bien ; elle ne triomphait dans aucune spécialité ; tout ce dont Caroline était capable, Sarah s'en tirait mieux qu'elle. Et pourtant Caroline, par la vertu mystérieuse de ce qu'il y avait en elle de pénétration froide mais bienveillante et de l'équilibre à la fois instable et sûr de son caractère était la supérieure de l'habile Sarah. Toutes les deux le savaient et le sentaient. L'altière Hilda l'admettait. Caroline elle-même le reconnaissait négligemment par sa façon de traiter Sarah avec une condescendance particulière empreinte d'une bonne humeur brusque et cordiale.

— Allez-y, maman, — dit Hilda.

En elle-même elle se disait : « Voilà une autre de ses idées merveilleuses ! » La perspective de se trouver seule dans la maison avec Florrie, d'avoir pendant quelque temps la liberté de mener sa propre existence sans entraves et de jeter toute son ardeur dans son ouvrage, avait pour Hilda une inexprimable attraction. Elle lui promettait la plus délicieuse expérience de sa vie.

— Oui, — répondit Mrs Lessways. — Et vous laisser toute seule ! Ce serait du joli !

— Oh ! je m'en tirerai très bien ! — dit Hilda avec une confiance joyeuse.

Elle était sûre que cette excursion à Londres avait flatté

le goût latent de sa mère pour l'inattendu et que la faculté qu'elle possédait d'accepter placidement tout ce que le destin lui offrait l'empêcherait de résister à la pression que Sarah Gailey et Mr Cannon exerceraient indubitablement sur elle.

— Vraiment ! — murmura Mrs Lessways.

— Pourquoi ne pas amener votre fille aussi?... — suggéra Mr Cannon.

— Oh ! — s'écria Hilda, froissée. — Je ne peux pas quitter mon travail en ce moment... Le journal va juste paraître... Vous ne pourriez pas vous passer de moi.

Elle s'exprimait avec fierté, employant des expressions semblables à celles dont il s'était servi en expliquant à Sarah Gailey pourquoi il ne pouvait passer même une soirée à Londres avec elle.

— Oh que si ! — répondit-il avec une négligence aimable, brisant ainsi en mille morceaux, préoccupé qu'il était de son idée unique, toutes les belles prétentions d'Hilda à la fidélité et au dévouement. — Nous nous arrangerions très bien.

La conversation, après un silence revint à l'excuse plausible qu'il avait fournie pour sa visite. Il désira voir un vieux registre qui devait lui montrer comment le locataire condamné de Calder Street avait commencé à se mettre en retard.

— Où est ce vieux registre de Mr Skellorn, Hilda? — demanda sa mère.

Elle ne put parler. Sa gorge était serrée. Si elle avait parlé son sanglot aurait éclaté, et en elle aurait apparu non seulement l'enfant, mais encore l'enfant déshonorée.

— Hilda, — répéta sa mère.

Son silence singulier attira l'attention générale. Sa rougeur prit un ton de sombre écarlate. Non elle ne pouvait parler. Elle se maudissait. « Quelle petite sotte je fais ! Sûrement je peux... » Inutile. Elle ne pouvait pas. Elle prit un parti désespéré, le seul qui s'offrît à elle et s'élança hors du parloir, intriguant ses aînés dont l'étonnement se mêlait de quelque frayeur. La honte était maintenant à découvert.

— Bébé, grand bébé, — répétait-elle en grinçant des dents à la pensée de son inconcevable sottise.

N'avait-elle point de fierté?... Maintenant elle se trouvait dans l'obscurité de l'entrée et pouvait entendre Florrie siffler

doucement dans la cuisine... Elle était là dans le noir, juste comme une petite enfant sotte et passionnée... Elle savait qu'elle pouvait facilement persuader à sa mère de la laisser seule avec Florrie à la maison ; elle avait à sa disposition des leviers pour agir sur sa mère... mais à quoi bon maintenant?

(A suivre.)

ARNOLD BENNETT

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAURICE LANOIRE)

QUESTIONS D'APRÈS-GUERRE

LE BLÉ ET LA VIANDE

La guerre a brutalement posé devant l'opinion publique des problèmes qui préoccupaient déjà certains esprits, mais auxquels les hostilités, en se prolongeant, ont donné une acuité de plus en plus grande et qui ne disparaîtront pas avec elles. Si l'on veut éviter de voir se renouveler au lendemain de la conclusion de la paix les mécomptes qui se sont produits depuis le début du conflit et dont le Gouvernement n'a pu qu'atténuer les effets en recourant à des mesures exceptionnelles, il importe de se placer résolument en face des réalités.

Parmi ces problèmes, il en est un qui intéresse tous les citoyens, bourgeois et commerçants, ouvriers et patrons, citadins et paysans : c'est le problème de la vie chère. Multiple et varié dans ses causes, il ne l'est pas moins dans ses conséquences. Si les unes sont d'ordre exclusivement économique, il n'en est point de même des autres dont la portée et le caractère social ne peuvent être méconnus. Aussi, notre intention n'est point d'examiner ici la question dans son ensemble ; nous voulons seulement rechercher dans quelle mesure elle est liée à celle de la production agricole et quelle répercussion la guerre peut avoir sur celle-ci. Nous négligerons tous les produits que nous appellerons secondaires, pour

ne retenir que le pain et la viande qui constituent le fond de notre nourriture.

I

La France, pays plus agricole qu'industriel, était avant la guerre dans une situation privilégiée, puisqu'elle se suffisait à peu près à elle-même.

Si l'on cherchait à traduire par un graphique les états décennaux dressés et publiés par le ministère de l'Agriculture, le développement de la production et celui de la consommation du blé seraient représentés par deux courbes ascendantes à peu près parallèles : on en peut conclure qu'il y a un siècle, comme aujourd'hui, la France, déjà, se suffisait à peu près à elle-même. Jusqu'en 1860, en effet, l'excédent de ses importations sur les exportations fut à peu près nul. Il a dépassé en moyenne par an 2 millions et demi de quintaux pour la période 1861-1870; mais il faut remarquer que l'année 1861 a été déficitaire de 20 millions de quintaux environ, par rapport aux deux années qui précèdent et qui suivent et que le chiffre de la production pour 1870 n'a pu être évalué qu'approximativement par suite de la guerre. Les années 1871, 1873 et 1879 furent également déficitaires. L'excédent moyen des importations sur les exportations, pour la période de 1871-1880, dépassa 7 millions de quintaux. Au cours des deux périodes décennales qui ont suivi et bien que la moyenne de la production se soit sensiblement élevée, on a dû avoir recours au blé exotique, environ pour 10 millions de quintaux par an. Mais de 1909 à 1910, la production moyenne ayant atteint 89 millions de quintaux, la moyenne de l'excédent des importations n'a point dépassé 2 millions et demi de quintaux.

Les chiffres qui précèdent permettent donc de conclure qu'en temps normal, la France produit environ 89 millions de quintaux de blé et qu'elle en consomme entre 90 et 95 millions. Elle se trouve, par rapport à la plupart des autres grands pays d'Europe, dans une situation privilégiée.

*
* *

Les indications qui précèdent se rapportent à des années normales au cours desquelles les travaux agricoles ont été poursuivis dans des conditions satisfaisantes, où les terres convenablement préparées, ont reçu les quantités d'engrais nécessaires. Le 2 août 1914, au moment où la guerre a éclaté, sur la plus grande partie du territoire la moisson était à peine commencée. Du fait de la mobilisation, il n'est plus resté dans les campagnes, en dehors des ouvriers appartenant aux plus vieilles classes et non encore convoqués, que des hommes trop vieux ou trop jeunes pour porter les armes et incapables de suppléer les mobilisés. La main-d'œuvre fit presque partout défaut pour couper, lever et rentrer la récolte. D'autre part, comme on attendait la livraison prochaine du blé nouveau aurait pu être livré sur le marché, les stocks étaient généralement épuisés. Le transport des troupes utilisant tout le matériel des chemins de fer, il était impossible de les reconstituer ; aussi, un grand nombre de meuniers et de municipalités, pour approvisionner leur clientèle ou leurs administrés, achetèrent, pour l'acheminer aussitôt vers le moulin, du blé battu, dans bien des cas, quelques heures seulement après avoir été coupé. Comme il contenait encore une grande partie d'eau, la farine qu'il fournit fut inférieure en qualité et en rendement.

C'est ainsi que les choses se passèrent dans la plus grande partie du pays. Mais dans les départements si riches et si prospères du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne, de la Somme, de l'Oise, de Seine-et-Oise, les habitants, en fuyant devant les armées allemandes, durent laisser sur pied ou sur le sol la presque totalité de leur récolte.

Malgré ces douloureux et tragiques événements, les statistiques officielles ont enregistré le chiffre de près de 77 millions de quintaux, exactement 76 936 065 ; soit, par rapport à l'année précédente, déjà légèrement déficitaire, un déficit nouveau de 10 millions de quintaux environ.

L'année 1915, devait, malheureusement, accuser un écart plus considérable encore. Le retard de la moisson, le défaut de

main-d'œuvre compromirent la préparation des terres et les ensemencements. La réquisition des chevaux, privant les fermes d'une partie de leurs attelages, augmenta les difficultés avec lesquelles était aux prises le monde agricole, représenté dans bien des localités par de vaillantes fermières qui, en l'absence de leur mari mobilisé, contribuèrent à la défense nationale en assurant l'alimentation du pays.

Mais en dépit de leur effort, dans nombre de départements, la superficie cultivée en blé fut sensiblement inférieure à celle des années précédentes. A cette réduction des surfaces emblavées faute de main-d'œuvre, s'ajoute celle qui provient de l'occupation, par l'ennemi, d'une partie de nos départements les plus prospères et les plus riches. La production n'atteignit en 1915 que 60 630 200 quintaux, soit, par rapport à 1914, une diminution de plus de 16 millions de quintaux et d'un tiers de la récolte comparativement à 1912.

***

Les besoins du pays, cependant, restaient les mêmes. Ils avaient même plutôt augmenté, par la nécessité d'assurer à nos soldats une ration quotidienne de pain, supérieure, pour beaucoup, à ce qu'était leur consommation en temps normal. Il a donc fallu recourir à l'importation pour des quantités considérables. Or, l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés des empires du centre, en fermant les détroits, nous interdisait les achats en Roumanie et en Russie. Force nous fut alors de nous adresser à l'Amérique. Mais là, nous nous trouvions en concurrence avec nos alliés les Italiens et les Anglais dont les besoins, supérieurs aux nôtres en temps ordinaire, avaient depuis le début des hostilités augmenté dans les mêmes proportions. Il en résulta, dès le début de 1915, une très sensible élévation des cours à laquelle ne tarda pas à s'ajouter celle du prix du fret.

Le tarif des douanes de 1881, pour prévenir l'avilissement du cours des blés indigènes par suite de la concurrence étrangère, avait frappé les blés exotiques d'un droit de 3 francs par quintal. Cette mesure de protection parut alors suffisante, le cours moyen du blé s'étant, depuis 1851, maintenu entre

28 et 30 francs, prix alors très largement rémunérateur. Mais, dans les années qui suivirent, les cours eurent tendance à baisser. La moyenne, pour la période 1881-1890 n'est en effet que de 24 fr. 61 contre 30 fr. 03, 28 fr. 29 et 29 fr. 21 pour les trois périodes décennales précédentes. Aussi, lorsqu'en 1891, on établit les tarifs qui furent promulgués en janvier 1892, la protection accordée à l'agriculture par le droit sur les blés fut-elle jugée insuffisante et la taxe portée à 5 francs par quintal. Malgré cette élévation, la baisse s'accentua par suite de la concurrence des blés provenant d'Amérique. L'écart entre le prix de revient des blés américains et celui des blés indigènes était, en effet, très sensiblement supérieur au droit établi. Les frais de toute nature incombant à l'agriculture française et provenant de conditions économiques différentes pour les deux pays, notamment du morcellement de la propriété qui, chez nous, s'oppose à l'industrialisation de la culture, alors qu'elle est au contraire favorisée là-bas par l'étendue des exploitations, étaient beaucoup plus élevés en France qu'en Amérique. Nos agriculteurs, de plus, pour augmenter le rendement d'un sol déjà fatigué, étaient obligés d'acheter fort cher des engrais auxquels n'ont pas besoin d'avoir recours les terres fertiles d'un pays neuf.

Les pouvoirs publics, par la loi du 27 février 1894, portèrent le droit à 7 francs, mesure jugée insuffisante comme tend à le démontrer l'échelle des cours qui, de 27 fr. 12 en 1891, tombèrent à 23 fr. 59 en 1892, à 21 fr. 38 en 1893, à 19 fr. 85 en 1894 et à 18 fr. 62 en 1895. Après être remontés en 1897 et 1898 aux environs de 25 francs, ils redescendirent en 1899 et 1900 au-dessous de 20 francs.

Mais le Gouvernement et les Chambres, partagés entre le désir d'assurer à l'agriculture un prix suffisamment rémunérateur et la crainte de provoquer par l'élévation des droits un renchérissement du prix du pain, qui aurait pesé lourdement sur la classe ouvrière, refusèrent de céder aux suggestions qui leur étaient adressées. En 1910, lors de la révision des tarifs douaniers, le droit de 7 francs fut maintenu. A partir de 1901, d'ailleurs, une augmentation lente, mais régulière, se produisit dans les cours qui, en 1910, dépassaient 25 francs et, en 1912, atteignaient 27 fr. 79 par quintal.

Le 31 juillet 1914, les pouvoirs publics, prévoyant la répercussion que ne manqueraient pas d'avoir sur le prix du blé les événements qui se préparaient, suspendirent les taxes perçues à leur entrée sur les blés exotiques. A quelque temps de là, le Gouvernement, qui avait à faire face à des achats importants pour les besoins de l'armée, décidait de se charger du ravitaillement en blé de la population civile. Une loi lui donna le droit de réquisition sur les blés et celui de taxer la farine au moulin. Par suite de ces mesures, le cours de 30 francs par quintal se trouvait garanti au producteur. En fait, des quantités importantes de blé se sont vendues à un cours légèrement plus élevé. Mais, la récolte de 1915 ayant été déficitaire dans une proportion sensiblement plus forte que celle de 1914, sur l'initiative de M. Méline, le prix d'achat fut porté à 33 francs.

La pénurie de la main-d'œuvre s'étant encore accrue par l'appel de nouvelles classes, les engrais, dont le prix avait plus que doublé, étant de plus en plus difficiles à trouver et à transporter, la récolte de 1916 devait être inférieure encore à la précédente. Les chiffres provisoires publiés par le ministère de l'Agriculture n'accusent, en effet, qu'un rendement de 58 410 700 quintaux.

Si un nouveau fléchissement venait à se produire, nous aurions, en trois années de guerre, perdu tout le bénéfice de l'effort fourni depuis un siècle par notre agriculture. Déjà, les chiffres de la récolte dernière sont inférieurs à la moyenne des années 1841-1850, qui était de 59 672 318 quintaux.

***

Ce fléchissement, malheureusement, est à redouter. Les appels des classes les plus anciennes du service armé et du service auxiliaire, les visites et contre-visites auxquelles ont été ou doivent être soumis les réformés et les ajournés ont privé et priveront encore la campagne d'une part importante de la main-d'œuvre qui lui était restée. Les permissions et les sursis pour la zone de l'intérieur, l'organisation de compagnies agricoles dans la zone des armées, le concours fourni par l'emploi des prisonniers de guerre ne sont que des palliatifs.

Les femmes restées seules à la ferme, après plus de deux ans d'un effort continu, commencent à se sentir lasses. Les réquisitions d'acide sulfurique pour le service des poudres qui ont réduit les disponibilités en superphosphates, la quantité de plus en plus grande de nitrate nécessaire au service des munitions venant en diminution de ce qui est laissé à l'agriculture, les difficultés de transport qui ne permettent pas aux cultivateurs de se procurer les engrais indispensables, tout cela pèsera chaque jour davantage sur notre production.

Ce n'est pas tout. Tandis que les pouvoirs publics, en France, taxaient à 30 francs par quintal le prix du blé, chiffre sensiblement égal au prix de revient, et, dans certains cas même inférieur, les Américains réalisaient, sur le même produit, des bénéfices énormes. Certains de vendre leur blé quand ils le voudraient aux États de l'Entente qui bénéficient de la liberté des mers, ils ont laissé monter les cours qui, avec le prix du fret, suivant lui aussi une marche ascendante, se sont élevés progressivement à 30, 35, 40, 45 et même 48 francs le quintal ! L'État français, importateur de blé pour les besoins de l'armée et ceux même de la population civile, dut subir cette hausse fantastique.

Beaucoup auraient souhaité que le commerce du blé restant libre, l'État, pour éviter la hausse du prix du pain, se fût arrangé pour payer aux meuniers une prime représentant l'écart entre le prix du blé et celui de la farine taxée. Ils estiment que la perspective de bénéfices intéressants les aurait incités à un effort plus grand et que la production française en aurait été accrue, ce qui eût diminué l'importance des sommes d'or que nous sommes forcés d'exporter pour payer nos acquisitions.

On peut objecter que si la prime avait joué sur la totalité de la récolte indigène, la dépense pour l'État eût été beaucoup plus considérable qu'elle n'a été par suite des hauts cours pratiqués à l'étranger, que le système préconisé eût été d'une application singulièrement difficile, qu'il aurait fallu en quelque sorte soumettre à l'exercice producteurs, meuniers et boulangers. Ces arguments qui ont leur valeur, laissent indifférents un grand nombre d'agriculteurs qui, pensant que l'on n'a pas suffisamment tenu compte de leurs intérêts, ne mon-

trent plus, aujourd'hui, pour la culture du blé, le même empressement qu'au début de la guerre.

Les pouvoirs publics ont compris ce qu'avait de dangereux un tel état d'esprit. L'initiative parlementaire et l'initiative gouvernementale s'exerçant en même temps, la Chambre votait, au commencement de décembre, un projet de loi soutenu devant elle par M. Méline, alors encore ministre de l'Agriculture. Le Sénat, à la fin de janvier, lui donnait à son tour son adhésion et le prix du blé pour la récolte prochaine a été porté de 33 à 36 francs, mesure excellente et qui n'a d'autre tort, comme la précédente augmentation de 30 à 33 francs, que d'avoir été décidée peut-être un peu tard [1].

***

Il est à craindre, en effet, qu'au moment de l'année où nous sommes arrivés, cette mesure ne produise pas tout l'effet que l'on en pourrait attendre. Elle montrera, du moins, à nos agriculteurs, que Gouvernement et Parlement sont d'accord pour rétribuer plus équitablement leurs efforts. Mais, du fait du déficit de notre dernière récolte, auquel correspond, pour 1916, un déficit dans la production mondiale du blé, nous allons nous trouver aux prises avec des difficultés qui nous ont été épargnées jusqu'à ce jour. De là, les restrictions sagement apportées, il y a quelque temps déjà, sinon à la consommation générale, du moins à la fabrication de certaines denrées de luxe, tels que pain de fantaisie et pâtisserie.

La faculté d'exportation des grands pays producteurs de blé a considérablement diminué par suite de la production très inférieure en 1916, non seulement comparativement aux années précédentes où la récolte avait été exceptionnelle, mais même à la moyenne. On considère que, rien qu'en Argentine, les disponibilités pour l'exportation seront cette année de 50 p. 100 moins élevées qu'en 1915.

1. Depuis que cet article a été écrit, un nouveau texte a été adopté par le Parlement qui, fixant à 36 francs à la culture, le prix du blé pour lequel le producteur fera une déclaration dans un délai déterminé, prévoit pour la récolte de 1917 un prix plus élevé encore. Le Gouvernement dans son projet avait fixé celui de 40 francs.

On ne saurait, dans ces conditions, escompter une baisse des cours. Il est même certain qu'ils s'élèveront encore. Les Américains ne seront point pressés de se débarrasser de leurs stocks. Ils n'ont nul besoin d'argent et sont plus riches qu'ils ne l'ont jamais été. Ils savent que les besoins des pays de l'Entente ont augmenté. Ils se disent aussi que la guerre finie, le marché des empires du centre s'ouvrira de nouveau pour eux. L'Allemagne, en temps normal, ne faisait face, déjà, à ses besoins qu'au moyen d'importations. Or, sa production aura été diminuée pour les mêmes raisons et dans de plus fortes proportions encore que celle des pays de l'Entente. Quant à l'Autriche-Hongrie, qui se suffisait à elle-même, il est vraisemblable qu'elle aussi, au lendemain de la paix, aura recours aux importations. Les pays producteurs se garderont bien de passer des marchés hâtifs ; au lieu d'offrir leurs produits, ils attendront donc qu'on les leur demande [1].

C'est là, d'ailleurs, une situation qui se prolongera bien au delà de la cessation des hostilités. Le défaut de main-d'œuvre, les difficultés que l'on aura pour se procurer des nitrates par suite de la diminution de la flotte marchande, feront que, pour plusieurs années, les nations d'Europe, à l'exception peut-être de la Russie, n'obtiendront que des récoltes très sensiblement inférieures à leurs besoins.

C'est pourquoi il importe de faire comprendre aux agriculteurs que c'est pour eux un devoir de ne rien négliger pour augmenter notre production. On doit faire appel à leur patriotisme, mais aussi prendre les mesures nécessaires pour sauvegarder leurs intérêts. La culture du blé, pour bien des raisons, coûte aujourd'hui plus cher qu'avant la guerre. Il est malheureusement à craindre qu'il en soit ainsi pendant un assez long temps encore. Si le droit de 7 francs, avant les hostilités, parvenait à peine à rétablir l'équilibre avec le prix des blés exotiques, il sera tout à fait insuffisant dans l'avenir. Il ne peut venir à l'esprit de personne de demander, en temps de paix, à nos agriculteurs, de consentir un sacrifice de même nature que celui qui leur a été imposé par les réquisitions et

1. Cet article a été écrit avant la déclaration de guerre des États-Unis à l'Allemagne. Il y a là un fait nouveau de nature à modifier au profit des pays de l'Entente les dispositions des Américains du Nord.

par la taxe. Tout notre tarif de douane devra être revisé. Les relations commerciales ne seront plus demain ce qu'elles étaient hier ; elles imposeront aux pouvoirs publics un examen de l'état du marché. Telle industrie protégée la veille pourra n'avoir plus besoin de demander à des droits de douane un appui qui lui a été jusqu'ici indispensable ; telle autre, au contraire, pour vivre et se développer, aura besoin de droits protecteurs plus élevés que dans le passé. Ce sera certainement là ce qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, se produira pour la culture du blé. On ne devra pas hésiter à lui accorder alors une protection assez large pour encourager les agriculteurs, par l'espoir de bénéfices plus élevés, à faire tous leurs efforts pour augmenter notre production.

Déjà les pouvoirs publics ont pris un certain nombre de mesures bienfaisantes. L'élévation du taux de la taxe portée successivement de 30 à 33 et à 36 francs, est de nature à donner d'heureux résultats. Il en est de même des dispositions prises pour mettre en sursis les agriculteurs appartenant aux classes les plus anciennes de la réserve de la territoriale. Le défaut de main-d'œuvre va se trouver, de ce fait, considérablement atténué. Enfin, à la suite d'un accord avec le sous-secrétaire d'État des Transports, M. Claveille, M. Clémentel a assuré le transport des engrais, superphosphates et nitrates, nécessaires pour la prochaine campagne.

Une autre mesure, prise également par M. Clémentel, et dont s'était déjà préoccupé M. Méline, consiste à mettre à la disposition des départements, des communes et des syndicats agricoles qui sont constitués ou se constitueront, des tracteurs pour les labourages. L'État participe à la dépense pour une large part et il n'est pas douteux qu'on puisse ainsi suppléer, en partie, à la main-d'œuvre absente. La motoculture, trop peu utilisée encore en France, a pris en Amérique un développement considérable. D'immenses étendues de terrain sont, grâce à elle, mises en valeur dans des conditions telles qu'à l'économie de personnel s'ajoute une économie de temps.

Malheureusement, le nombre d'appareils dont nous pouvons dès maintenant disposer est limité. Nos constructeurs commençaient à peine à tourner de ce côté leur attention

lorsque la guerre a éclaté. Les machines américaines que l'on a fait venir ou qui étaient déjà en France, sont relativement peu nombreuses et ce n'est que plus tard que la motoculture donnera chez nous tous les effets que l'on est en droit d'en attendre. Tous les terrains, non plus, ne se prêtent pas à l'emploi des tracteurs. Les vastes plaines, les pays de grande culture, ceux où les héritages ne sont pas séparés les uns des autres par des clôtures et des haies vives, y sont particulièrement favorables. Au contraire, dans les régions montagneuses et accidentées, dans celles où domine la petite propriété, leur utilisation est difficile, souvent même impossible.

De ces différents obstacles, les uns tiennent à la nature même du sol et à sa configuration. On ne peut songer à les faire disparaître. Aux autres, résultant d'habitudes anciennes, il sera nécessaire et possible, avec le temps, de remédier. Là où la propriété est morcelée, des associations syndicales pourront être constituées pour l'achat en commun d'appareils; des échanges pourront être effectués, portant sur des parcelles séparées, appartenant à différents propriétaires. Dans bien des cas, il faudra procéder à un remembrement des terres pour corriger les effets d'un morcellement excessif, nuisible à la culture.

La loi prévoit et permet déjà ces opérations de remembrement. Mais alors qu'à l'étranger et notamment en Allemagne elles ont porté sur des communes entières, et y ont donné les meilleurs résultats, ce n'est qu'exceptionnellement qu'en France, on y a eu recours. Peut-être la procédure est-elle trop compliquée et les formalités un peu excessives. Les habitudes et surtout l'état d'esprit de nos petits propriétaires ruraux, si fortement attachés au lopin de terre qui leur a été transmis par héritage ou qu'ils ont acquis du fruit de leurs économies, se sont aussi opposés à des modifications dont ils ne voyaient pas toujours l'utilité. Mais ils seront les premiers, sous l'empire de la nécessité, à vouloir lotir plus pratiquement leurs terres, surtout si la loi en vertu de laquelle les nouvelles attributions seront faites est simplifiée, rendue d'une application plus facile et moins coûteuse. Il suffirait pour cela de généraliser les dispositions présentées par le Gouvernement pour permettre dans les départements envahis un nouveau lotisse-

ment des terres. Elles s'inspirent tout à la fois des intérêts particuliers et des nécessités économiques et, par une innovation heureuse, ne reconnaissent plus à un seul individu le droit de s'opposer au remembrement que demandent les autres propriétaires intéressés. Lorsque ces transformations seront accomplies, partout où la nature du sol le permettra, on aura recours à la motoculture qui réduit au minimum la main-d'œuvre.

Les superficies consacrées aux céréales et plus spécialement au blé, pourront être aussi considérables dans l'avenir que dans le passé, peut-être même pourront-elles être augmentées. Grâce aux engrais chimiques dont l'emploi sera de plus en plus nécessaire, le rendement lui-même sera accru. Il a été pour la moyenne des dix dernières années précédant la guerre, de 13 quintaux et demi. Il peut, avec une culture intensive et scientifique être beaucoup plus élevé. Il a, en 1913, atteint 26 quintaux en Angleterre et en Belgique, 24 quintaux en Hollande, 22 en Suisse, 32 en Danemark. Les terres de France sont aussi fertiles que celles de ces différents pays. Le jour où la transformation radicale de nos procédés de culture permettra d'obtenir un rendement de 20 quintaux seulement à l'hectare, avec une superficie de 6 à 7 millions d'hectares cultivés en blé — c'est celle que donnent les statistiques — la France, non seulement sera assurée de pouvoir faire face à tous ses besoins, mais il lui sera même possible alors de songer à exporter.

Il reste aux pouvoirs publics à persévérer dans leur sollicitude à l'égard de l'agriculture. Ils devront, notamment, développer l'enseignement agricole et procurer aux grandes exploitations et aux syndicats qui ne manqueront pas de se former de bons chefs de culture. Pour cela, la réorganisation des stations agronomiques et des laboratoires spéciaux est indispensable. M. Tisserand, dans un récent rapport à l'Académie des Sciences sur les établissements agricoles de recherches scientifiques, a expliqué comment elle doit s'opérer. Aux agriculteurs de comprendre qu'en faisant l'effort qu'on leur demande ils travailleront tout à la fois pour le pays et pour eux-mêmes.

II

« Labourage et pâturage, a-t-on répété bien souvent depuis Sully, sont les deux mamelles de la France. » Cet aphorisme demeure vrai. L'industrie a pris dans notre pays, depuis le début du XIXe siècle, un grand développement ; mais le labourage, comme nous avons vu, n'est pas demeuré en arrière. Il en est de même du pâturage. Notre troupeau de bovins n'a cessé de croître en nombre et de s'améliorer en qualité. C'est de ce troupeau surtout que nous nous occuperons ici. Pour les ovins et les porcins nous nous contenterons de quelques indications. Les ovins sont en décroissance sensible, — 33 281 590 têtes en 1850, 14 038 360 en 1914 —. C'est un fait regrettable, mais qui n'affecte pas autant qu'on le pourrait penser la fortune économique du pays. En effet, une des causes de cette diminution, c'est que de vastes étendues de landes sur lesquelles on menait paître les moutons, produisent aujourd'hui des céréales et compensent, par leur plus-value, la perte subie par la richesse nationale du fait de la diminution du troupeau d'ovins.

Quant aux porcins, le nombre en était très considérable au temps où ils étaient à peu près l'unique richesse de nos paysans, et par bandes s'en allaient à la glandée dans les bois. Les vieux titres se rapportant à l'exercice du droit d'usage dans les forêts seigneuriales nous fournissent, à cet égard, des renseignements pleins d'intérêt. Mais, dès la fin du XVIIIe siècle, l'importance de ce troupeau a diminué. Les paysans, dès qu'ils ont pu augmenter le nombre de leurs vaches, ont réduit celui de leurs porcs. L'effectif, en 1840, était légèrement inférieur à 5 millions de têtes. Avant la guerre, il atteignait le chiffre de 7 millions. La dernière statistique publiée par le *Journal officiel* en juillet 1916, ne donne que 4 448 366. Cette diminution résulte à la fois des réquisitions pour l'armée et de la réduction de l'élevage, des quantités plus importantes de pommes de terre ayant dû

être réservées pour la consommation humaine. Mais vienne, après la paix, une année où les pommes de terre seront en abondance, dans toutes les fermes où naguère on se livrait à cet élevage, il prospérera de nouveau. On peut même penser que la viande de porc contribuera à empêcher une nouvelle hausse du prix de la viande de bœuf.

Notre troupeau de bovins a, en effet, subi depuis le commencement de la guerre des prélèvements tels qu'à certain moment on a pu concevoir à son sujet les craintes les plus sérieuses. Il a fallu prendre pour le conserver des mesures qui ont soulevé de vives protestations, mais dont les heureux effets n'ont pas tardé à se manifester.

De 11 761 538 têtes, en 1840, notre cheptel de bovidés s'était élevé à 14 787 710 en 1913. Notre troupeau suffisait alors et au delà à tous les besoins du pays, puisque en 1913, l'excédent des exportations sur les importations a été de plus de 40 000 têtes.

L'effort considérable fait par nos éleveurs depuis un siècle ne peut être exactement apprécié par la seule comparaison de ces chiffres. Il faut tenir compte d'éléments que ne révèlent point les statistiques, mais qui n'en sont pas moins importants. Tout d'abord, depuis le début du XIXe siècle, nos races, par une sélection rationnelle et scientifique, ont été considérablement améliorées. Le rendement des animaux, c'est-à-dire leur poids net comparé à leur poids vif, s'est élevé dans de fortes proportions. Par les procédés nouveaux adoptés pour la nourriture et l'engraissement du bétail, la viande a acquis une qualité supérieure. Des races dont l'aptitude au travail était jadis le principal mérite, — les salers et les aubracs, par exemple, — fournissent aujourd'hui des animaux recherchés par la boucherie. L'aire géographique des races sélectionnées s'étend chaque jour. Enfin, l'âge moyen auquel les animaux sont sacrifiés, a été considérablement abaissé ; de dix ans autrefois, il est passé à six. Le troupeau se renouvelant plus rapidement, un plus grand nombre de bêtes peuvent être abattues dans un même laps de temps.

La guerre malheureusement a eu, sur notre élevage comme sur la production du blé, sa répercussion. Les réquisitions

militaires exercées dans les premiers mois pour assurer aux troupes une ration de viande en rapport avec l'effort qui leur était demandé, s'ajoutant aux besoins de la population civile, se trouvèrent hors de proportion avec les disponibilités. D'autre part, les agriculteurs de nos départements envahis furent, dans bien des cas, contraints, en fuyant devant les armées ennemies, d'abandonner leur bétail, de même qu'ils avaient dû laisser leurs récoltes sur pied ou à peine coupées.

Lorsque après six mois de guerre M. Fernand David, alors ministre de l'Agriculture, fit procéder au recensement des animaux de ferme, le nombre de nos bovins n'était plus que de 12 668 243, soit, par rapport à la statistique de mars 1914, une diminution de 2 119 467 unités.

Le Gouvernement, dès le mois de septembre 1914, s'était rendu compte que l'on ne pouvait continuer à prélever, dans une aussi large mesure, sur le troupeau sans compromettre son avenir ; aussi se préoccupa-t-il d'acheter à l'étranger des viandes frigorifiées et des conserves. Dès le mois de janvier 1915, à la suite d'un accord avec le Gouvernement britannique, la France s'était assuré le cinquième des importations de viandes frigorifiées effectuées sous pavillon anglais. La situation du troupeau ne tarda pas à s'améliorer. La statistique publiée au mois de juillet 1915 faisait encore ressortir une diminution, mais elle n'était plus que de 381 404 unités, contre 2 119 467 dans le semestre précédent.

Le prix de la viande, cependant, avait subi une hausse relativement considérable. Nous n'avons pas à rechercher ici dans quelle mesure elle incombe aux intermédiaires. Nous l'avons d'ailleurs fait dans notre livre : *Le Troupeau français et la guerre*, paru au mois de novembre 1915. Il nous suffit de constater l'existence de cette hausse qui fut le point de départ des études consacrées dans les journaux et les revues à la question de la vie chère.

Dès le mois de décembre 1914, dans un rapport adressé au ministre du Commerce, à la suite d'une mission qu'il nous avait confiée pour étudier la situation du cheptel national, nous réclamions l'interdiction d'abattre les veaux, si ce n'est dans la mesure nécessaire à l'alimentation des blessés et des malades. Au mois de mars suivant, l'Académie d'Agriculture

émit un vœu dans le même sens. Ce n'est que dix mois plus tard, par le décret du 14 octobre 1915, que le ministre de l'Agriculture réglementa cet abatage en interdisant celui des génisses qui n'auraient pas quatre dents de remplacement.

Dans les régions d'élevage, les agriculteurs avaient pris les devants. Comprenant que les hauts cours atteints par la viande n'étaient pas à la veille de diminuer, ils ont gardé, pour remplacer les adultes disparus par suite des réquisitions, le plus grand nombre possible d'élèves. Le décret du 14 octobre a été par eux d'autant plus rigoureusement observé qu'il répondait à leurs intérêts. Il n'en a pas été de même partout ; dans certaines régions où on se livre plus particulièrement à la vente du lait, à la fabrication du beurre et des fromages, on a cherché à tourner la loi en proposant de trop nombreuses dérogations.

Pendant le temps qu'il est resté au ministère de l'Agriculture, de novembre 1915 à décembre 1916, M. Méline a veillé lui-même à la stricte observation du décret du 14 octobre. Les missions dont il a chargé l'inspecteur général Leclainche et nous-même, les circulaires adressées par lui aux préfets et aux directeurs des services agricoles, témoignent de l'intérêt qu'il portait à cette question.

Ses efforts, d'ailleurs, comme ceux de son prédécesseur, n'ont pas tardé à porter leurs fruits. La statistique établie au 1er janvier 1916 accuse, par rapport à celle du mois de juillet précédent, une augmentation des bovins dont le nombre était passé de 12 286 849 à 12 514 414, soit 227 765 unités récupérées en un semestre seulement. D'après un nouveau recensement à la date du 30 juin 1916, nos effectifs bovins s'élevaient à 12 723 946 têtes, soit une nouvelle augmentation de 201 557 unités depuis le 1er janvier et une augmentation totale de 429 122 pour l'année entière. Il est malheureusement à craindre que ces heureux résultats ne se continuent pas. Les statistiques font en effet ressortir, au moins pour les grandes villes et les cités industrielles, une augmentation de la consommation de la viande qui ne peut que retarder la reconstitution du troupeau.

La conclusion à tirer de ces différentes statistiques, c'est que nous devons ménager soigneusement notre troupeau et

que nos éleveurs doivent faire tous leurs efforts pour combler les vides de notre cheptel auquel, d'ici la fin de la guerre, on peut être amené à demander une contribution plus élevée.

***

Même s'il n'en était pas ainsi, on aurait tort d'escompter pour la fin des hostilités une baisse du prix de la viande. Dans tous les pays d'Europe, mêlés au conflit, du fait de la guerre le cheptel national a diminué. Sa reconstitution sera pour les uns beaucoup plus difficile que pour les autres. Les empires du centre, réduits à leurs seules ressources et à celles qu'ils ont tirées des neutres, ont fait dans leur troupeau de véritables coupes sombres ; leurs populations, soumises à de dures privations, voudront, la guerre terminée, se dédommager du long jeûne qui leur aura été imposé ; les soldats allemands et autrichiens, enfin, auront, comme les nôtres, contracté des habitudes auxquelles ils ne renonceront pas aisément. De retour dans leurs foyers, ils consommeront plus de viande qu'ils ne le faisaient autrefois.

Les besoins de la population auront augmenté au moment même où la prudence voudrait que le rationnement puisse être continué. Pour les satisfaire, il faudra s'adresser à l'étranger. Mais aucun des belligérants actuels ne sera en état de fournir aux empires du centre la viande dont ils auront besoin. Les neutres d'Europe le pourront-ils davantage? Avant de songer à alimenter les autres, ces différents États devront pourvoir à leurs propres besoins. Leurs effectifs seraient-ils demeurés ce qu'ils étaient avant la guerre, leurs disponibilités seront insuffisantes pour ravitailler complètement les empires du centre. Les achats déjà effectués par l'Allemagne ont d'ailleurs réduit ces disponibilités ; l'établissement de la carte de viande dans certains pays neutres en est la preuve manifeste. Force sera aux empires centraux de se tourner du côté de l'Amérique et de suppléer par la viande frigorifiée au déficit de leur production nationale.

L'Angleterre continuera, comme par le passé, à consommer le croît de son troupeau et les produits frigorifiés que lui fournissent largement ses colonies.

La situation de l'Italie, comparable, avant la guerre, à celle de la France, permet d'espérer que son troupeau se relèvera rapidement. Des mesures de protection efficaces ont, d'ailleurs, été récemment prises pour limiter les abatages.

Quant à la Belgique, dont le cheptel, avant la guerre était une des richesses dont elle était justement fière, elle devra, pendant longtemps, être ravitaillée par les Alliés, les Allemands s'étant approprié tout le bétail demeuré dans le pays qu'ils occupent.

***

Sans doute, il faudra à la France un certain temps pour retrouver ses effectifs d'avant la guerre. Du moins pourra-t-elle, en attendant, se suffire à peu près à elle-même. Au lendemain de la démobilisation, la consommation diminuera dans de très notables proportions. Elle restera cependant supérieure à ce qu'elle était avant le conflit. Les hommes auront, pendant leur passage à l'armée, contracté des habitudes nouvelles et il leur faudra pour leur alimentation des quantités de viande plus importantes qu'autrefois. Les avis sont très partagés sur ce qu'était, en France, avant la guerre, la consommation moyenne. D'après l'*Office des Renseignements agricoles*, elle serait passée de 25 kgs 900 par habitant en 1862 à 41 kgs 360 en 1892 et 57 kgs 010 en 1910. C'est le chiffre le plus élevé qui ait été donné jusqu'ici et il est généralement considéré comme au-dessus de la réalité. M. J.-E. Lucas, ingénieur agronome, correspondant de l'Académie d'Agriculture, l'a évaluée en 1911 à 51 kilogrammes. M. Martel, chef du service vétérinaire sanitaire du département de la Seine, donne 41 kgs 750 ; d'autres 36 kgs 240 seulement. Nous-même, dans notre ouvrage : *Le Troupeau français et la guerre*, nous avons proposé 41 kgs 040.

Pendant toute la durée des hostilités, si nous admettons une ration quotidienne de 0 kg 400 — et celle-ci est certainement un minimum —, les hommes mobilisés auront consommé chacun 146 kilogrammes de viande par an. Ils ne se contenteront certainement pas — même en prenant le chiffre le plus élevé — des 57 kilogrammes que leur attribuaient avant la guerre les statistiques officielles.

En supposant qu'ils ne consommeront que la moitié de ce qu'ils recevaient étant sous les drapeaux, alors que le reste de la population se contenterait de 41 kilogrammes, c'est 1 650 000 tonnes que représentera la consommation d'une année. D'après les statistiques, la viande de bovidés entre pour 50 p. 100 environ dans l'alimentation carnée, ce qui ramène à 825 000 tonnes la contribution que devra fournir annuellement notre troupeau de bovins. On compte qu'il faut entre trois et quatre animaux adultes de poids moyen pour fournir une tonne de viande. C'est à peu près trois millions de bêtes qui devront être sacrifiées chaque année pour subvenir aux besoins du pays.

Le cheptel national est-il à même de supporter des prélèvements aussi élevés?

A l'heure actuelle, il ne le pourrait pas[1]. Mais nous avons dit que les dernières statistiques semestrielles adressées par le ministère de l'Agriculture constataient que le troupeau avait cessé de diminuer, que déjà même ses effectifs commençaient à se relever. En un an, il avait, au 1er juillet 1916, récupéré un peu moins de 500 000 têtes. On peut espérer qu'en quatre ou cinq ans, peut-être même plus vite, il se trouvera au point où il était avant la guerre.

Il est permis d'espérer mieux encore. En 1913, la Belgique et la Hollande avaient une tête de gros bétail pour 1 h. 50 ; le Danemark, pour 1 h. 60; l'Angleterre, pour 2 h. 60 ; l'Allemagne, pour 2 h. 70 ; l'Autriche, pour 3 h. 25 ; la Hongrie, pour 3 h. 60 ; l'Italie, pour 4 h. 60. La France se place entre l'Autriche et la Hongrie, avec un bovin pour 3 h. 50. Or, le pâturage de France ne le cède en richesse à celui d'aucun autre pays ; il n'y a, dès lors, aucune raison pour que nous n'obtenions pas chez nous les plus beaux des résultats obtenus ailleurs. Il suffira que nos éleveurs rompent de plus en plus avec les habitudes anciennes et la routine, que dans les régions et aux époques de l'année où le fourrage est rare, ils aient davantage recours aux aliments de substitution, qu'ils fassent, en un mot, ce qui se fait en d'autres pays.

1. C'est à cause de cela, pour ménager le troupeau et aider à sa reconstitution que le ministre des Approvisionnements vient, par un décret, d'instituer les jours sans viande et de prendre des mesures tendant à limiter les abatages.

Il est vrai qu'il faut se préoccuper de la répercussion qu'aura la guerre sur la main-d'œuvre. Les domestiques de ferme, jusqu'ici, étaient indistinctement employés à la culture des terres et aux soins à donner au bétail. M. Marcel Vacher, dans une récente communication à l'Académie d'Agriculture, établissait, d'après des livres de famille, qu'autrefois un bon domestique de ferme, habile à tous les travaux, se payait de 10 à 15 francs par mois. Avant la guerre ses gages étaient de 600 à 800 francs par an. Que demandera le même domestique après la paix? D'autre part, la motoculture, en supprimant les bœufs de travail, ne fermera-t-elle pas un débouché important pour les produits de notre élevage?

Ce sont là des problèmes qui préoccupent les agriculteurs. Ils ne doivent pas, toutefois, s'en exagérer l'importance. Là où la main-d'œuvre, par suite de l'emploi de la motoculture, se trouvera réduite, il sera aisé d'affecter au bétail la plus grande partie de celle dont on disposera. Quant à la disparition des bœufs de travail, elle ne sera jamais complète. Dans nombre de régions, les tracteurs ne pourront être utilisés et l'on aura toujours recours pour les labours aux attelages, soit de chevaux, soit de bœufs. Il est des travaux qui ne peuvent être faits que par des bœufs. Ce n'est pas avec des chevaux que l'on pourra jamais, dans les montagnes du Morvan, par exemple, charger et conduire les pièces de bois provenant des exploitations forestières. Nous aurons toujours besoin de bœufs de travail. Mais ceux-ci devraient-ils complètement disparaître que nos éleveurs n'en subiraient pas le contre-coup. Dans un récent article publié par le *Bulletin de la Société d'Encouragement à l'Agriculture*, M. Marcel Vacher l'a clairement démontré.

Les animaux que l'on fait travailler ne sont guère vendus actuellement pour la boucherie avant l'âge de cinq à six ans. Lorsqu'ils ont terminé les labours d'automne, il faut pour les engraisser leur donner pendant le temps de la stabulation des aliments concentrés en plus grande quantité qu'à ceux qui n'ont pas travaillé. Si nos agriculteurs n'avaient pas escompté les services qu'ils en pouvaient attendre pour les labours et les charrois, ils les auraient engraissés plus facilement et vendus à trois ans. Leur rendement eût été aussi

élevé et la qualité de leur viande bien supérieure. Ainsi, pendant le temps que l'on nourrit et engraisse une paire de bœufs de travail on peut mener à point pour la boucherie quatre chatrons. Nos agriculteurs, en admettant qu'ils n'y gagnent pas, ce dont nous ne sommes pas convaincu, n'y perdront rien et la population qui verra augmenter de ce chef la quantité et la qualité de la viande y aura tout avantage.

Mais, dira-t-on, ce qui manque sur le marché, ce n'est pas la viande de première qualité ; c'est celle que peuvent acheter les ouvriers, les petits employés et petits commerçants, en un mot, la classe moyenne et le peuple. Il est infiniment probable que le plus grand nombre de bêtes de choix se présentant sur le marché amènera une baisse sur la viande de première catégorie. Cette baisse, d'ailleurs, ne sera pas assez forte pour toucher gravement les producteurs, s'ils savent s'entendre pour créer dans tous les centres d'élevage des abattoirs régionaux. Le parti que l'on tirera de tous les sous-produits actuellement négligés et la diminution du nombre des intermédiaires, permettront de donner la viande aux consommateurs à un prix moindre, tout en laissant à l'éleveur un bénéfice aussi grand, sinon plus.

Enfin, si l'écart entre le prix de la viande de première qualité et les ressources du plus grand nombre des consommateurs reste trop considérable, nous avons la ressource de faire venir d'Amérique, ou mieux encore de nos colonies, sous forme de viande frigorifiée ou de conserves, des produits parfaitement sains et d'un prix de revient modéré. Déjà des usines ont été construites à Madagascar et au Sénégal, Elles peuvent être développées. Le troupeau de la grande île et celui de l'Afrique occidentale, lorsqu'ils auront été améliorés suivant les méthodes appliquées en Argentine, leur fourniront tout le bétail qui leur sera nécessaire. Quant à la viande provenant des animaux de choix, l'Angleterre nous la payera un bon prix.

***

Nous avons dû depuis deux ans et demi faire à l'étranger des achats considérables qui ont fait sortir des caisses de notre Banque des sommes d'or importantes dont l'exportation pèse

lourdement sur notre change. Pour traverser la période critique qui suivra la guerre, nous devons réduire au strict minimum nos importations et chercher à développer toutes les branches de notre industrie nationale afin que la vente de nos produits nous fasse, à notre tour, créanciers de l'étranger.

C'est l'œuvre à laquelle s'emploieront demain commerçants et industriels. Nos agriculteurs et nos éleveurs ne voudront pas demeurer en arrière. La terre qu'ils cultivent représente une partie importante du capital national. Ils auront à cœur d'augmenter par un effort plus grand le rendement de ce capital et de contribuer, eux aussi, au développement de la richesse nationale.

ALFRED MASSÉ

LE SLESVIG[1]

Le Slesvig, pour les Français, pour presque tous du moins, ce n'est qu'un nom. Qu'en sait-on, en effet? Qu'il a été enlevé par la Prusse au Danemark. Encore ne parle-t-on pas du Slesvig, en général, mais du Sleswig-Holstein, des *duchés*, comme de frères siamois indissolublement soudés l'un à l'autre, tant par la nature et la nationalité que par un égal regret d'avoir été arrachés à la mère-patrie. On ne se doute pas que le Slesvig et le Holstein, c'est à peu près le feu et l'eau : le Slesvig est danois, le Holstein est allemand. Le fleuve qui les sépare, l'Eider, a été reconnu officiellement par les empereurs de jadis comme frontière entre le Danemark et l'Allemagne. Avant 1864, les deux duchés étaient bien réunis, avec le Lauenburg, sous le gouvernement du roi de Danemark, mais le Slesvig appartenait à la monarchie danoise comme « terre de la couronne », tandis que le Holstein, ancien fief du Saint-Empire, faisait partie de la Confédération germanique. On peut même dire que le Holstein n'a cessé d'être l'avant-garde acharnée de l'Allemagne dans la conquête progressive du Danemark par la ruse ou par la force, par infiltration sournoise ou par agression brutale.

Cette histoire, très simple dans les grandes lignes, est embrouillée dans le détail.

1. Conférence faite en 1913 à l'École des Hautes Études sociales. Nous la reproduisons, à part d'assez nombreuses coupures, telle qu'elle a été rédigée, — pour paraître en brochure — dès le commencement de l'année 1914. On n'y trouvera donc rien qui ait été inspiré par la guerre actuelle.

Au lieu de nous y engager tout de suite, mieux vaut jeter d'abord un coup d'œil sur la géographie physique et humaine du Slesvig : il importe de connaître la figure et le caractère des personnes dont on veut étudier les tenants et aboutissants.

Prenons une carte : le Jutland, péninsule qui avec d'innombrables îles forme le Danemark, s'érige au nord de l'Allemagne comme « la pierre levée » des tumulus où reposent les anciens « rois de mer ». Cette stèle, aux contours bruts, s'appuie sur le Holstein allemand, base informe, écrasée. Elle a pour fût, mince et court, le Jutland méridional, appelé d'ordinaire Slesvig, du nom de sa vieille capitale. Un chapiteau massif la couronne, — le Jutland septentrional, — que coiffe gaillardement un heaume terminé par la pointe de Skagen, prenant ainsi pour les imaginations pangermanistes l'aspect fatidique d'un casque prussien.

En Slesvig, pour emprunter des noms à notre Poitou, le bas plateau de la « gâtine » (*geest*) s'allonge du sud au nord entre le « marais » et le « bocage » sur la mer du Nord et au niveau de ses vagues tumultueuses, mais derrière un brise-lames d'îles et d'îlots, s'étend le « marais » : longue plaine, étroite et rase, de prairies humides et riches, dont la mélancolie est égayée dans la bonne saison par un nombreux bétail au pelage rouge et blanc, — les couleurs danoises. Au milieu du pays, c'est la lande sans fin, rousse en automne, tout empourprée en été de bruyère en fleur. Mais à l'est, au delà des campagnes verdoyantes et coupées de haies vives, les *sunds* et les *fjords* de la Baltique, sinueux ou largement évasés, déroulent paisiblement leurs eaux bleues au pied de gracieux coteaux où s'étalent de beaux hêtres. Comme elle est danoise, là surtout, cette province annexée par la Prusse! Comme elle chante, dans la muette symphonie de ses formes et de ses couleurs, l'hymne caressant de la patrie danoise!

Il est un doux pays, avec de larges hêtres,
Au bord des flots d'azur.
Il ondule en contours si purs!
Dans ses abris champêtres
L'amour vit calme et sûr.

Les Vikings sur leurs nefs y rentraient — courte pause! —
Fêter leurs durs combats.
Puis sus à l'ennemi, là-bas!
Leurs ossements reposent
Sous les grands tertres ras.

Pays toujours si beau! Ta mer si bleue embrasse
Des champs, des bois si verts!
Tes filles, beautés au cœur fier,
Tes fils, de forte race,
Ont l'œil si franc, si clair!

« Oui, danoise est notre terre, vous diront les habitants, danoise pour toujours. Et toujours, nous aussi, nous resterons Danois. » Maraîchins, gâtinais, bocageons, tout le monde ici est Danois : Danois de race, à part quelques milliers de Frisons et d'Allemands immigrés ; Danois de langue et de sentiments dans la partie septentrionale, au nord d'une frontière marécageuse qui va de Flensbourg à Tönder (Tondern).

Ce gamin que vous rencontrez au long d'un chemin creux, en train de cueillir des noisettes dans les haies, regardez-le : le rouge et le blanc du drapeau danois, du Dannebrog, éclatent sur ses joues avec cette vigueur de contraste que seul arbore le teint des petits Danois. Un maître d'école teuton, agacé de cette protestation silencieuse, empoigna un jour un de ses élèves et lui barra le visage d'une tache d'encre : « Noir, blanc, rouge, ricanait-il, voilà ton Dannebrog transformé, comme il sied, en tricolore allemand. » Écoutez-le, ce gamin : tout bas, il fredonne quelque chanson danoise, l'hymne national peut-être. Il est heureux pour lui qu'il n'y ait pas dans le voisinage des oreilles tudesques. Pour avoir chanté ces airs défendus, tel de ses grands frères, de ses grandes sœurs, a dû payer une lourde amende ou passer de longues journées en prison. Tel autre, entendu de loin par des gendarmes, a vu braquer sur lui un canon de fusil, pour appuyer l'ordre de se taire et de s'arrêter.

Ils ont fort à faire, les gendarmes prussiens, contre les protestations, volontaires ou non, des hommes et des choses.

La route qui arrive du sud à Aabenraa (Apenrade), petite ville slesvigoise, est bordée de magnifiques sorbiers. En

automne, ces arbres sont tout couverts de larges grappes de baies rouges, entrecroisées de feuilles blanchissantes. Les autorités ont songé à les faire abattre : ils se dressent, en effet, comme autant de Dannebrog, l'étendard rouge-sang à croix blanche.

Une pauvre vieille, sans penser à mal, avait tressé pour la tombe de sa fille une couronne de sorbes nouée d'un ruban blanc : cette couronne séditieuse lui valut une forte amende, que, faute d'argent, elle paya en journées de prison.

Les maisons du pays étaient souvent en briques rouges jointoyées de mortier blanc. Après l'annexion, défense en bien des endroits, à Sönderborg (Sonderburg) par exemple, de réparer les anciennes dans le même style et d'en construire de nouvelles, toujours sous peine d'amende ou de prison.

Peu de temps après l'annexion, Guillaume Ier faisait dans la province conquise la tournée du propriétaire. Il vint aussi à Sönderborg, ville ouverte, que son artillerie avait incendiée en 1864. Il avait refusé de recevoir une députation qui voulait lui rappeler ses promesses, « l'Article V ». Les Slesvigois, accourus en grand nombre, s'alignèrent en rangs épais des deux côtés de la rue qu'il devait traverser, tous le chapeau sur la tête et la pipe à la bouche. Quand il passa, une voix cria : « Demi-tour ! » et tout le monde tourna le dos au souverain, sans dire un mot, sans faire un geste. Les soldats qui l'escortaient, fusil au poing, dispersèrent la foule et cherchèrent à l'ameuter, mais en vain. Le roi de Prusse ne s'arrêta dans aucune autre ville du Slesvig.

En face de Sönderborg se dressent les hauteurs de Dybböl (Düppel). C'est là que, pendant dix semaines, une armée prussienne, bien pourvue de fusils et de canons perfectionnés, assiégea un petit corps danois à peine protégé par des retranchements en terre, mal armé de vieux fusils et bientôt à court de munitions. La victoire finale n'eut rien de bien glorieux en elle-même, encore moins par son but, l'oppression du Slesvig danois. La Prusse n'en a pas moins voulu l'exalter à tous les yeux par un étrange monument qui domine le pays : un clocheton de cathédrale surmonté d'une croix. A quiconque en ignore l'histoire, cette croix ne peut rappeler que les maximes du Galiléen qui mourut crucifié, il y a dix-neuf

siècles, pour avoir prêché aux hommes la fraternité : « Aimez votre prochain comme vous-même ; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. » Approchons : nous apercevrons au milieu de la croix l'effigie de « Guillaume le Grand », le grand hypocrite et le grand sabreur, — *der grosse Heuchler und Meuchler*, — impitoyable oppresseur des Slesvigois, des Polonais et des Alsaciens-Lorrains.

Mais tout aussi haut que ce grotesque monument de la victoire allemande, symbole de meurtre et de mensonge, plus haut encore, se dresse à côté un simple moulin à vent, où se sont battus jusqu'au bout les défenseurs du Slesvig, le « moulin danois », symbole de vie et de loyauté, symbole de fidèle résistance nationale. Et la langue qu'on parle tout autour, dans les villas et les fermes cossues du voisinage, c'est le danois. Et ceux qui le parlent sont de robustes gaillards : « Fort et tenace, comme dit la chanson, est le Jutlandais. »

Fort et tenace, calme par suite et digne devant la tyrannie et ses provocations, tel est surtout le Jutlandais du sud, le Slesvigois.

***

Slesvig, ce que ce nom évoque à l'esprit de tous, comme le nom d'Alsace-Lorraine, de Pologne, de Bohême, de Moravie, de Croatie, de Bosnie-Herzégovine, de Trentin et d'Istrie, de Transylvanie et de Bukovine, comme le nom de tout pays immédiatement à portée de l'insatiable et implacable rapacité allemande, c'est une guerre de nationalités.

Petite province que le Slesvig, sans doute, mais grande par l'exemple qu'elle donne : l'Allemagne, forte de ses millions d'hommes et de ses milliards de marks, s'acharne contre 150 000 Danois annexés, pour leur ravir la langue, la civilisation et jusqu'au sol de leurs ancêtres ; cette poignée de « braves gens » résiste. Cette lutte dure depuis des siècles. Elle a commencé dès que les deux races, par l'arrivée ou le retour des Germains occidentaux sur les bords de l'Eider, se sont trouvées riveraines. Depuis lors elle se poursuit, tantôt « par le

fer et par le sang », suivant la formule de Bismarck, tantôt par la ruse et l'oppression, suivant une pratique non moins bismarckienne.

Pays danois depuis les temps les plus reculés, — aussi loin que l'histoire, l'étude des noms de lieux et l'archéologie nous permettent de remonter, — le Slesvig appartenait au roi de Danemark, comme partie et de son royaume et de son domaine. Mais les comtes saxons de Holstein cherchèrent de bonne heure à s'en emparer. Ils l'obtinrent comme gage de prêts faits au roi de Danemark et au duc de Slesvig, puis comme fief héréditaire. En 1459, le dernier d'entre eux mourait sans enfants. Son neveu, Christian Ier de Danemark, menaça de rattacher directement le Slesvig à la couronne, comme fief tombé en déshérence, s'il n'en était élu duc, en même temps que comte de Holstein, par les États des deux provinces. Comme ces assemblées se composaient de nobles qui avaient des terres des deux côtés, elles consentirent avec empressement (1460). Mais le duché et le comté, qui fut plus tard érigé aussi en duché, devaient rester à jamais unis et indivis (*ewich tosamende ungedelt*). Ce qui n'empêcha pas de les partager peu à peu et presque à l'infini au cours des siècles, à partir de 1490, entre les diverses branches de la famille royale.

En 1720, le Slesvig tout entier revenait à la couronne danoise. *La Prusse*, l'Angleterre, la France et plus tard la Russie approuvèrent cet arrangement et s'en portèrent garantes. Le représentant d'une des branches cadettes auxquelles nous venons de faire allusion, le duc d'Augustenbourg, reconnut solennellement le droit qu'avait le roi de Danemark « d'incorporer à sa couronne les parties du Slesvig qui en avaient été séparées *injuria temporum* » ; il lui jurait en même temps fidélité, à lui « et à ses successeurs royaux *secundum tenorem legis regiæ* ». En 1852, le duc Christian d'Augustenbourg renouvelait cet engagement, « sur sa parole et son honneur de prince, en son nom et au nom de sa famille ». Son propre fils, cependant, — quand le roi Frédéric VII mourut sans héritier direct, en 1863, — réclama les deux duchés. Il ne fut pas seulement soutenu par le Holstein allemand, que le Danemark abandonna tout de suite, et par le

sud germanisé du Slesvig, mais encore par la Prusse, au mépris de ses engagements, et par l'Autriche. Christian IX, le nouveau roi de Danemark, se vit bientôt contraint de livrer aussi le Slesvig à ces deux puissances (traité de Vienne, 1864).

Deux ans plus tard, la Prusse déclarait la guerre à sa complice, l'Autriche, afin de garder toute seule le butin, c'est-à-dire, en plus du Lauenburg, déjà acheté par elle, le Slesvig et le Holstein, qui lui échurent en effet, après Sadowa, par le traité de Prague (1866). Quant au duc d'Augustenbourg, elle le débouta de ses revendications, en lui faisant répondre par ses juristes, le « Syndicat de la Couronne », que le roi de Danemark Christian IX était seul héritier légitime des duchés et qu'il les lui avait cédés, à elle et à l'Autriche, par le traité de Vienne. Ce qu'on invoquait donc ainsi, c'était le droit du plus fort. Le point de départ de cette annexion n'est autre que la volonté cyniquement exprimée par Bismarck : *Dat möt wi hebben* (il nous faut ça) ! Tout le reste n'est qu'une comédie, sinistre, il est vrai, et sanglante, qui d'ailleurs a continué.

Si Napoléon III n'avait pas consenti à intervenir en 1864, c'est en partie, sans doute, qu'il s'était laissé tromper sur les aspirations nationales du Slesvig, du Slesvig septentrional. Il en reçut bientôt une députation, qui l'éclaira. En 1866, quand la Prusse et l'Autriche conclurent le traité de Prague, il réussit à leur faire insérer dans l'Article V, ou paragraphe 5, la clause suivante : « *Les populations des districts du nord du Slesvig seront de nouveau réunies au Danemark si elles en expriment le désir par un vote librement émis.* »

Il y avait là de la part de la Prusse, comme signataire du traité, un engagement formel. Bismarck, qui tenait avant tout au port de Kiel, ne trouvait pas qu'il y eût avantage à y manquer :

> J'ai toujours été d'avis, dit-il, qu'une population qui manifeste avec persistance la volonté bien arrêtée de ne pas être prussienne ni allemande, qui manifeste la volonté bien arrêtée d'appartenir à un État immédiatement voisin et de sa nationalité, n'apporte aucune force à la puissance dont elle tend à se séparer [1].

1. Discours au Landtag, 20 décembre 1866.

Mais son « royal maître » s'y opposait « pour des raisons de sentiment ». Les Danois du Slesvig septentrional avaient dans « l'Article V » un bon billet.

Dès la première élection législative où ils prirent part, celle de 1867, ils « exprimèrent leur désir par un vote librement émis », en envoyant à Berlin deux députés qui déclarèrent : « Nous sommes Danois et nous voulons rester Danois. » Que fit le roi de Prusse? Il obligea aussitôt les fonctionnaires du Slesvig, sous peine de révocation, à lui prêter serment de fidélité. Il l'exigea aussi des recrues, — sous la menace des fusils chargés, comme à Nordborg : on les emprisonna, jusqu'à résipiscence, on les condamna aux travaux forcés pour de longues années ; il y en eut qui perdirent la raison. Voilà comment le roi de Prusse tenait sa parole.

Dans l'espoir de revenir au pays quand il serait rendu au Danemark, les jeunes gens émigrèrent en masse, surtout en 1870, pour échapper au service militaire prussien. De plus âgés s'en allèrent aussi. Jeunes ou vieux, il est parti du Slesvig près de 60 000 personnes, le quart de la population de langue danoise, emportant environ 120 millions de marks. En hommes comme en argent, c'était une perte désastreuse, une perte irréparable, provoquée à bon escient par la duplicité de la Prusse.

Parmi ceux qui restaient, beaucoup optèrent pour la nationalité danoise : c'était permis, par l'Article XIX du traité de Vienne, jusqu'au 16 novembre 1870. Conformément au même article, ils n'en croyaient pas moins conserver sous le régime prussien, en attendant l'exécution de « l'Article V », tous les droits de « l'indigénat ». Mais qu'elle eût été donnée à Vienne ou à Prague, le roi de Prusse ne se piquait pas de faire honneur à sa signature. Les optants se virent traités en étrangers, expulsables à merci. Quant à leurs enfants, par suite du désaccord entre la législation allemande et la législation danoise, ils se trouvaient « sans patrie », — comme on les appelle fort improprement, — c'est-à-dire sans droit de cité dans aucun État. Il n'est qu'un droit civique qu'on leur ait parfois reconnu en Prusse, et en le leur imposant : celui de servir dans l'armée prussienne.

Exode d'hommes et de capitaux, déchéance de plusieurs

milliers d'habitants au rang de métèques, quand elle eut obtenu ces beaux résultats en laissant miroiter aux yeux « l'Article V » pendant douze ans, la Prusse le biffa tout simplement en 1878, avec le consentement de sa cosignataire, l'Autriche, qui payait ainsi l'appui de Bismarck à la conférence de Berlin, dans la question de Bosnie-Herzégovine : la casse et le séné, dans la circonstance, c'était d'un côté l'achèvement et de l'autre la préparation d'un crime de lèse-nationalité. Admirable exemple, en tout cas, de *deutsche Treue*, de *fides prussica* !

*
* *

Sur les 400 000 habitants que comptait le Slesvig au moment de l'annexion, 190 000 parlaient danois et 170 000 allemand (ou frison) ; le reste était bilingue. Pour décider de la nationalité, il ne faut pas s'en rapporter uniquement à ces chiffres : par la langue Tönder (Tondern) était danois, Flensbourg allemand ; mais au point de vue des sentiments c'était l'inverse. Dans la province entière, il y avait probablement à peu près autant de « Danois » que « d'Allemands, » et même — indépendamment de minorités peu importantes — avec une ligne de démarcation bien nette, qui allait de Flensbourg à Tönder, en faisant un crochet vers le sud.

C'est ce que montrèrent dès 1867, malgré les circonstances contraires aux « Danois », les élections à l'Assemblée Constituante et à la Diète de la Confédération de l'Allemagne du Nord : aux premières, en janvier, il y eut deux élus de chaque côté ; aux secondes, en avril, les « Danois » eurent même un faible avantage dans le nombre des voix — 25 598 contre 24 664 — mais ils ne conservaient plus qu'un seul député sur quatre. C'est qu'entre temps, par une adroite « géométrie électorale », on avait remanié les deux premières circonscriptions, de manière à assurer dans la seconde, bien qu'à grand'peine, la majorité au candidat « allemand ». Une fois seulement depuis lors, en 1881, c'est-à-dire quatorze ans plus tard, les « Danois » y reprirent le dessus : l'actif et sympathique Gustav Johannsen réussit à s'y faire élire. Mais il était battu

aux élections suivantes : un candidat socialiste, le premier depuis 1877, contribuait à son échec en lui enlevant nombre de voix. La première circonscription, au contraire, envoie depuis l'annexion un représentant « danois » au Reichstag.

Les élections au Landtag prussien, avec leur scrutin public, leurs deux degrés et leurs trois classes d'électeurs primaires, sont naturellement loin de favoriser les « Danois » ; elles donnent lieu, en outre, à toutes sortes d'interventions qui en modifient le jeu. Par le scrutin public on tient les fonctionnaires, qui pullulent, et tous ceux qui dépendent d'un propriétaire ou patron « allemand ». A quel point cette influence peut aller, même parmi des personnes ayant une certaine situation, voici qui en donne la preuve. Il y a quelque temps, le préfet d'Aabenraa (Apenrade) demandait au Conseil général de lui payer une automobile. Vote secret : *onze* « non », *sept* « oui ». Immédiatement, on réclame le scrutin public : *six* « non », *douze* « oui ». Le tout en cinq minutes. Le résultat est beau.

Quant aux trois classes, les autorités truquent et fraudent sans pudeur. On a même recours parfois à des procédés plus énergiques encore. Afin d'enlever le droit de vote à tel « Danois » qui figure dans la première classe, on le déclare optant. S'il est optant, on l'expulse comme indésirable, et l'on tâche de faire acheter sa terre par un « Allemand ». Il va sans dire qu'à chaque instant la « géométrie électorale » entre en jeu. Cependant, sur les sept députés du Slesvig au Landtag, les « Danois » en nomment deux depuis l'annexion.

Bismarck déclarait que le système électoral du Landtag prussien était le plus « misérable » du monde. Il se trompait : il y en a un pire, celui des Conseils généraux (*Kreistage*) dans le nord du Slesvig. Le cens électoral varie d'un département à l'autre, d'une élection à l'autre, — dans l'intérêt des « Allemands », bien entendu. Géométrie électorale, maquillage des listes, « fabrication » ou expulsion d'optants, tous les moyens sont employés.

Il en est de même, d'ailleurs, pour les conseils municipaux. Les fonctionnaires, par exemple, fournissent une bonne partie des électeurs, la moitié environ à Haderslev (Hadersleben).

Aussi n'est-il pas étonnant que par leur administration les villes semblent tout à fait allemandes.

Pour parer à toutes ces difficultés, les « Danois » ont créé en 1888 une *Ligue des Électeurs*. Elle a pour but de proposer et de soutenir les candidats, de vérifier les listes à temps et d'exiger les rectifications nécessaires, de s'opposer aux radiations injustifiées, d'instruire les électeurs de leurs droits et de leurs devoirs, d'empêcher les abstentions, d'encourager et de protéger les hésitants. Elle rend de grands services. L'*Oberpräsident* von Köller, dans la honteuse période qui porte son nom (1898-1903), a cherché à la dissoudre en frappant son président et son bureau d'amendes formidables. Elle a résisté à l'orage.

Dans les élections au Reichstag et au Landtag, le nombre des voix « danoises », après avoir baissé peu à peu, tomba brusquement entre 1878 et 1888 : les vides causés par le départ des jeunes ne s'étaient pas comblés, et les vieux disparaissaient. Depuis cette néfaste période, il n'a cessé de monter — à part un léger fléchissement, il y a une dizaine d'années — avec une accélération lente, mais pourtant sensible. Aux derniers scrutins, entre autres, il y a eu un progrès notable.

Les députés « danois » au Reichstag et au Landtag prussien n'ont cessé de mener contre l'oppression une guerre presque sans trêve : langue maternelle à l'école, à l'église et dans la vie de tous les jours, deniers publics et argent des caisses d'épargne gaspillés au profit de la germanisation, intérêts des industriels ou commerçants boycottés par ordre, droits des optants et des « sans-patrie », droits des parents eux-mêmes, conscience des enfants, sol paternel enfin, voilà ce que dans le nord du Slesvig il faut constamment défendre.

***

La Prusse s'était engagée à respecter en Slesvig « les particularités compatibles avec l'intégrité et la sécurité du royaume ». La formule s'applique, semble-t-il, à la langue maternelle. Le gouvernement l'a reconnu : à plusieurs reprises il a déclaré qu'il n'avait aucunement l'intention de rien entre-

prendre contre l'usage du danois. Comment s'expliquer alors que depuis la conquête il s'acharne à l'extirper? C'est qu'il faut traduire : nous n'entreprendrons rien contre la langue danoise, — pourvu qu'elle ne se parle pas, pourvu surtout qu'elle ne s'enseigne pas.

Il faut pourtant reconnaître qu'au début on ne l'a nullement traquée. Dans les districts mixtes, il est vrai, on l'a bannie dès 1864, en pleine guerre, de l'église et de l'école, aussi bien que de l'administration et des tribunaux. Mais dans le nord du Slesvig on l'avait conservée comme langue de la religion et de l'enseignement primaire, on en permettait même l'emploi dans les rapports écrits avec les autorités locales. Cette tolérance, qui semblait justifier l'espoir des Slesvigois en l'Article V, ne devait pas durer. Peu à peu, par une série de mesures, en 1871, en 1878, en 1888 et en 1908, par exemple, on l'a expulsée de presque partout ; on la poursuit comme subversive. Pourquoi? « Si nous l'avons d'abord traitée avec tant d'indulgence et même de prévenance, allègue-t-on, c'était dans la conviction qu'on nous en saurait gré, qu'on nous en tiendrait compte. Puisqu'il n'en est rien, il ne nous reste qu'à sévir. » Traduisez : nous ne demandons pas mieux que de laisser aux Slesvigois leur langue maternelle, — mais à condition qu'ils y renoncent.

Parmi les six à huit cents fonctionnaires révoqués en 1864, il y avait relativement peu d'instituteurs. En 1867, cinquante environ, la plupart dans l'Ouest, refusèrent de prêter serment au roi de Prusse et furent congédiés sans pension. Les autres, bien que presque tous Danois de sentiments, préférèrent se soumettre : ils tenaient à rester, les uns par intérêt, le plus grand nombre par amour du sol natal et par devoir patriotique envers leurs élèves. L'école normale primaire de Tönder (Tondern) comprit encore assez longtemps une section allemande et une section danoise. L'enseignement primaire officiel continua donc sans trop de peine à se donner dans la langue maternelle, à la campagne du moins : dans les villes elle était supplantée par l'allemand. Quant à l'enseignement secondaire, il fut tout de suite germanisé. Mais l'État laissa créer quatre écoles « réales » et quatre écoles populaires supérieures, toutes danoises, toutes rapidement florissantes.

De tout cela, aujourd'hui, il ne reste rien : l'État seul, en pratique, a le droit de donner l'enseignement à tous les degrés, et dans les écoles primaires le danois est complètement banni partout, — à part quatre heures d'instruction religieuse, où il reste facultatif.

Forcés de parler allemand à des enfants qui ne savent pas cette langue, les maîtres sont parfois bien embarrassés. Telle cette institutrice qui traduisait en danois, pour des commençants, quelques mots de leur syllabaire. Tout à coup, elle voit entrer, furieux, un inspecteur qui écoutait à la porte : « Pas de danois ici ! — Mais s'ils ne comprennent rien à ce que j'enseigne? — Il faut les traiter comme des sourds-muets. » En récréation, l'allemand est obligatoire : tout mot danois entraîne une réprimande, sinon une punition ou même des coups, et quelques petits mouchards tudesques se chargent d'espionner leurs camarades.

Un jour, dans un compartiment de chemin de fer, j'entre en propos avec un paysan et son fils, tout jeune encore : « Malgré tout, dit avec fierté le brave homme, il sait lire et écrire le danois, comme ses frères et sœurs ». Je tire de ma poche une petite histoire illustrée du Danemark. L'enfant explique avec joie les images et se met à lire. Mais à chaque mot il jetait un regard furtif et inquiet vers un voyageur qui, seul dans son coin, ne se mêlait pas à la conversation. Le pauvre bambin avait peur de l'inconnu. En effet, quand je lui donnai ensuite un journal allemand, il lut sans lever les yeux. Il m'est arrivé une autre fois, sur une route déserte, de demander mon chemin à un petit campagnard. Il me regarde en souriant, la figure épanouie, mais sans souffler mot. Je répète ma question : même silence. Surpris, je continue en allemand : « Est-ce que tu ne comprendrais pas le danois? — Oh ! si, répond-il en cette langue, mais — et il éclate en sanglots — ne le dites pas à l'instituteur. »

Ces enfants, dont le père ou le grand-père a risqué sa vie et peut-être versé son sang pour défendre le Slesvig danois contre l'invasion allemande, on les oblige sous la menace des châtiments, sous les coups, à réciter des mensonges outrageants pour leur véritable patrie, à chanter les insultantes chansons patriotiques du vainqueur : « *Je suis Prussien* »,

« *Schleswig-Holstein enlacé par la mer* », « *L'Allemagne au-dessus de tout au monde* », etc.

Ce n'était pas assez que de les tenir sous la férule jusqu'à la confirmation, c'est-à-dire jusqu'à leur quatorzième année ; on a commencé à instituer pour eux des cours du soir, obligatoires jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On cherche, en outre, à les attirer dans des écoles populaires supérieures ou d'autres officines de germanisation.

Seule, depuis 1888, l'instruction religieuse se donne encore en danois : quatre heures par semaine. Mais il n'en faut pas moins assister en outre à deux heures d'instruction religieuse en allemand. Depuis 1899, l'élève peut s'en tirer, en renonçant au danois, avec quatre heures par semaine, quatre heures d'allemand. Cette amorce, beaucoup de parents y mordent : deux heures de moins par semaine à l'école, et deux heures de travail ingrat, — car les instituteurs, ennemis officiels du danois, ne le savent pas très bien —, la tentation est forte. Par tous les moyens, les autorités exercent une odieuse pression pour décider les récalcitrants.

Il serait trop long de raconter l'histoire lamentable des nombreuses pétitions que les Slesvigois ont envoyées à l'*Oberpräsident*, au Landtag, au ministre, pour obtenir qu'on rétablisse dans les écoles l'enseignement du danois. Les réponses de l'autorité, quand elle daigne en donner, méritent d'être citées. Tantôt, « le patois du Slesvig n'a rien à voir avec le danois littéraire ». Tantôt, « le danois de l'Église, de la Bible, le seul qui importe, ne ressemble pas du tout au danois littéraire ». Tantôt, « les enfants savent si bien le danois que pour le comprendre sous sa forme écrite ils n'ont aucun besoin de l'étudier ».

Pour l'étude et la culture de cette langue maternelle, les « Danois » du Slesvig sont donc réduits à leurs propres moyens. Ils ont fondé à cette fin nombre d'associations. Les deux plus importantes sont la *Ligue pour le maintien de la langue maternelle* et la *Ligue scolaire*.

La première existe depuis le 10 octobre 1880. Elle possède environ 170 bibliothèques indépendantes, sans compter leurs succursales. En 1911, elle avait réparti entre elles plus de cent mille volumes. En outre, elle distribue aux particuliers une

moyenne de 8 800 volumes ou brochures par an, — aux enfants, par exemple, des livres de classe, tels qu'histoires saintes, histoires universelles, histoires du Danemark, géographies, histoires naturelles, exercices de rédaction, recueils de chansons, etc., mais surtout des syllabaires et des livres de lecture, sans parler des livres d'images avec texte, des journaux illustrés pour l'enfance, en particulier à l'occasion de Noël et de la confirmation. Elle corrige des devoirs de danois et récompense les meilleurs par des prix, qui consistent aussi en livres danois [1].

Elle publie tous les ans un *Almanach* illustré, qui se tire à plusieurs milliers d'exemplaires. Elle a répandu à profusion, pour un prix modique, un recueil de chants denois ou scandinaves, le *Livre Bleu*, véritable trésor de poésie. Nombre de ces chansons, même des cantiques, ne peuvent se chanter sans entraîner une amende. Plusieurs ont dû être supprimées dans le *Livre Bleu*, où leur place reste en blanc. L'expert du gouvernement, un professeur de Haderslev (Hadersleben), M. Schröder, aurait même voulu en faire disparaître davantage : toutes celles où figure un des mots : « Danemark », « danois », « patrie », « pays natal », etc., où il est question du beau temps après la pluie, de l'aspiration des âmes chrétiennes vers le ciel, du papillon échappé de sa chrysalide, d'autres encore !

Les deux bibliothèques centrales de la Ligue, celle d'Aabenraa (Apenrade) et de Flensbourg, sont relativement très riches. Les registres des prêts montrent qu'on en profite largement dans toutes les classes de la société. Elles rendent donc de grands services, non seulement au point de vue de la nationalité danoise, mais plus encore au point de vue de la culture intellectuelle. Les Slesvigois du Nord sont bien supérieurs en intelligence et en instruction à leurs compatriotes germanisés du pays d'Angel. Cela se comprend : l'adaptation d'une race à une civilisation étrangère retarde pour plusieurs générations le développement de son esprit ; ce n'est point sans troubles, plus ou moins graves, qu'il s'accommode à ses

1. En 1913, elle a réparti 7 635 volumes entre les 170 bibliothèques, distribué 22 376 livres et donné 3 449 prix.

nouveaux cadres. Au contraire, l'amour de la langue maternelle et de la patrie perdue pousse à les étudier avec une ardeur infatigable ; puisant leur sève dans le sol natal, les facultés poursuivent leur progrès normal et s'épanouissent.

J'ai trouvé chez les paysans du Slesvig septentrional une largeur de vue, une délicatesse de sentiments et surtout des connaissances qu'on chercherait en vain dans les campagnes des autres pays. Ils lisent de gros ouvrages d'histoire, d'archéologie, d'éthique. Ils appliquent à l'agriculture et à l'élevage les méthodes les plus récentes. Comme je disais à l'un d'entre eux que les soirées de juillet et d'août m'avaient semblé plus chaudes à Copenhague qu'à Paris : « C'est vrai, observa-t-il, nous avons un climat tout à fait maritime, tandis que celui de Paris est déjà continental. » — « Mais alors, s'écriait un autre en apprenant que je suis Normand, mais alors nous sommes cousins par les Vikings ! »

Cette instruction et cette éducation, ils les doivent en grande partie aux écoles populaires supérieures, aux écoles d'agriculture et autres écoles du Danemark. C'est pour permettre aux jeunes gens sans ressources d'en profiter, en leur distribuant des bourses, que s'est fondée le 30 novembre 1892 la *Ligue scolaire* du Slesvig septentrional. En vingt et un ans, elle a recueilli à cette fin 375 000 marks et aidé de ses deniers 5 673 personnes des deux sexes. Elle avait aussi à l'origine des instituteurs ambulants, qui allaient de maison en maison enseigner le danois aux enfants : le gouvernement s'y est bientôt opposé.

Il va sans dire que sous le régime Köller ces deux associations ont été frappées d'amendes : environ 20 000 marks chacune. Les tribunaux, il est vrai, les ont presque toutes levées. A coups d'amendes, également, les autorités ont cherché à dissoudre les sociétés d'agriculture, simplement parce qu'elles se composent de « Danois » et ont pour langue le danois. Résultat : toutes ces associations sont plus fortes que jamais, plus florissantes. On a cependant jugé nécessaire, pour parer à toute éventualité, de créer un « Fonds de fer ». Institué en 1902, sur la proposition de M. Julius Nielsen, il se monte aujourd'hui à environ 70 000 marks.

La presse « danoise » du pays contribue aussi, et très large-

ment, à entretenir l'usage de la langue maternelle. Par le décret de 1888, sur la suppression du danois dans les écoles, on comptait bien lui enlever peu à peu son public. Tous ses rédacteurs, malgré leur modération et leur véracité, ont subi amendes et prison. Ces persécutions ont produit leur effet : le tirage quotidien de ces journaux, qui n'était que de 7 000 exemplaires en 1888 et de 14 000 en 1902, s'élève maintenant à plus de 21 000.

Enfin, les « Danois » ont fondé un cours de sciences politiques et sociales (Aabenraa, 1909), des cours d'agriculture, des sociétés de conférences, des associations de jeunes gens, un secrétariat du travail, etc., etc.

Le gouvernement s'efforce de toute manière, même en violant ou en tournant les lois, d'arrêter ou d'entraver l'activité des groupements « danois ». Souvent on dissout les réunions : tantôt, par exemple, on a allégué que la salle était éclairée au pétrole, — bien que ce fût en plein jour ; tantôt, que les assistants étaient « venus en armes », contrairement aux lois, parce qu'ils avaient apporté leurs cannes. Même si les tribunaux déclarent ensuite la mesure illégale, le tour n'en est pas moins joué et il ne s'en répète pas moins coup sur coup. On a brutalement appréhendé et jeté en prison des jeunes filles qui enseignaient la gymnastique — en danois. On a expulsé des gymnastes danois, des conférenciers et des acteurs danois ou norvégiens, de simples touristes danois.

On en veut à mort aux sujets prussiens de langue et de sentiments danois, surtout aux « chefs », de ne pas se laisser prendre aux pièges qu'on leur tend, de glisser à travers les mailles pourtant serrées de la législation, et on les frappe indirectement. M. Julius Nielsen, ancien député au Landtag, a vu arrêter devant sa porte un de ses gendres, l'historien danois H.-V. Clausen, à qui on a donné quelques heures seulement pour évacuer à jamais le territoire allemand.

Une des plus grandes difficultés pour les Slesvigois était de trouver des lieux de réunion. Les hôteliers et les aubergistes, dans la crainte justifiée de se voir retirer leur licence, refusaient de les recevoir. Les tentes — on y a eu recours — ne donnent qu'un abri incommode et mainte fois insuffisant. Il ne restait qu'une ressource : bâtir des « Maisons de réunion ».

C'est ce qu'on a fait. Mais ce n'est pas sans peine qu'on a obtenu de s'en servir. La police vint apposer les scellés sur les portes de la Maison de réunion Frej, près de Kristiansfelt, le jour même de l'inauguration, comme le banquet allait commencer : les tables restèrent servies, pour 300 personnes, pendant une année entière, jusqu'à ce que la Cour suprême déclarât la fermeture illégale. Deux ans après, nouvelle apposition de scellés; deux ans s'écoulent aussi avant que la Cour suprême se prononçât contre cette récidive, — sans compter que l'administration mit deux mois à exécuter le jugement. Une autre Maison de réunion fut aussi fermée deux fois dès le début, et pendant de longs mois, sous prétexte que par suite d'une fissure dans le plâtre du plafond, ou ailleurs, elle menaçait ruine : pendant ce temps-là, le Gouvernement cherchait à l'acheter pour en faire une gare ! La persévérance des Slesvigois a triomphé de ces tracasseries : ils possèdent aujourd'hui une cinquantaine de Maisons de réunion. Plusieurs comprennent tout un groupe de bâtiments au milieu de cours et de jardins. Celle d'Aabenraa contient la bibilothèque principale de la Ligue pour le maintien de la langue maternelle, des salles de lecture, un restaurant, une salle des fêtes — où eut lieu, entre autres, une exposition d'art danois — et une église.

***

Ceci nous ramène au clergé. Lui aussi, puisqu'il se compose de fonctionnaires prussiens, constitue un instrument de germanisation.

En 1864, un grand nombre de pasteurs danois avaient dû quitter le pays. En 1867, on força le reste à jurer fidélité au roi de Prusse. Si la révocation ne les effrayait pas, ils pouvaient hésiter à abandonner leurs ouailles, et à qui? Aussi n'y en eut-il que 27 à refuser le serment. Pendant la guerre de 1870, 10 autres furent cassés : ils n'avaient pas voulu prier Dieu pour le succès des armes allemandes.

Les pasteurs qu'on importa d'Allemagne, à la hâte et au hasard, n'appartenaient pas à l'élite de leur corporation :

pour consentir à se faire garde-chiourme d'innocents, il faut qu'un ministre du « Dieu de charité » ruse avec sa conscience. Leur moindre défaut, peut-être, c'était la connaissance du danois. Par confusion avec l'allemand, voici comment il leur arrivait de prier : « Et le Verbe s'est fait lard. » « Notre Père, qui êtes aux cieux... permettez-nous nos péchés. » « Empoisonnons nos ennemis. » La *Gazette de Cologne* cita ces exemples en criant au sacrilège. Mais c'était un bien plus grand sacrilège, quoiqu'elle ne l'ait pas relevé, celui-là, que de se servir de la religion pour arracher aux fidèles leur nationalité danoise, c'est-à-dire la plus grande partie de leur personnalité, et la meilleure, pour en faire des renégats, à leur patrie, c'est-à-dire à eux-mêmes.

Avant tout on se propose d'évincer peu à peu la langue maternelle au profit de l'allemand. Unique langue de l'Église dans 162 paroisses en 1864, dans 120 entre 1864 et 1876, le danois ne l'est plus aujourd'hui que dans moins de 30. On prêche et on officie de plus en plus en allemand, maintes fois devant des bancs vides ou à peu près. Qu'importe ! Un pasteur de Flensbourg vient de tenir ce langage : « Rien que l'allemand, et partout ! S'ils ne veulent pas l'apprendre, tant pis pour eux ! Ce sont de mauvais chrétiens, qui mettent leur langue maternelle au-dessus de la religion. » Il est édifiant de voir ces prêtres, bourreaux des consciences par chauvinisme, rejeter leur crime odieux sur leurs victimes.

« Le zèle les dévore », non « le zèle de la maison de Dieu », mais le zèle de la maison de Hohenzollern. Il y a quelques mois, un enfant se voyait refuser une dispense par son pasteur, pour la seule raison qu'il était en service chez un « Danois ». C'est là un cas entre mille. Lors d'une élection récente, un autre pasteur, qui avait en vain essayé de gagner un de ses paroissiens au candidat allemand, lui proposa en fin de compte ce marché : « Eh bien ! ne votons ni l'un ni l'autre. Une voix de moins de chaque côté : il n'y aura rien de changé. » — « Soit ! » acquiesça le « Danois », pour en finir. Et il tint parole. L'homme de Dieu s'en garda bien.

La fleur du clergé slesvigois, c'est le pasteur Jacobsen, de Skærbæk (Scherrebek). Vice-président de la *Ligue allemande*, il en incarnait l'esprit. Avec l'appui moral et pécu-

niaire du gouvernement, il a lancé de plus ou moins « colossales » entreprises de germanisation : une banque, une école de tissage, une tuilerie à vapeur, des viviers à carpes, les bains de mer de Lakolk, un service de bateaux entre cette ville nouvelle et le continent, etc. Il ne s'agissait pas seulement pour lui de mettre la région dans la dépendance économique des Allemands, mais encore d'attirer, comme ouvriers ou fonctionnaires, des colons germanisateurs. Il leur a bâti des habitations à bon marché, chacune avec son mât à drapeau. Quand il vit le gouvernement « adopter enfin une politique à poigne, comme un bon père qui aime bien et châtie bien », il l'en félicita bruyamment. Bref, si j'ose dire, cet apôtre se démenait comme un diable. Tant d'ardeur méritait récompense. M. von Köller, l'*Oberpräsident* fameux, voulut le faire nommer évêque, mais le clergé, par pudeur, s'y opposa. Aux élections de 1902 au Reichstag, les Allemands le choisirent comme candidat : c'était, disaient-ils, « l'homme le mieux qualifié et le plus populaire » parmi eux. Un an après, il s'effondrait tout à coup dans une banqueroute ignominieuse, où s'engloutissaient toutes ses entreprises. Il n'en reste plus guère que des ruines.

Les Slesvigois sont pieux. Malgré l'indignité de ces pasteurs qui font du temple une caverne de germanisation, il leur en coûtait de rompre avec leur clergé. Beaucoup ont fini par s'y résoudre, en créant des « paroisses libres ». Ils possèdent à présent six églises desservies par des prêtres ordonnés en Danemark [1] et acquis aux idées du Danois Grundtvig, qui veut le développement complet de l'homme, — au point de vue religieux, avant tout, mais aussi au point de vue national, où se résume tout le reste, — qui veut inspirer aux âmes « un héroïsme chrétien ».

Là encore, pour ces paroisses libres, que de difficultés ! Scrupules de conscience, d'abord : il faut que leurs membres se retirent officiellement, non seulement de l'Église prussienne, mais encore de « l'Église évangélique luthérienne ». Et les vexations ! En voici un exemple : le 30 mars 1897, on inaugu-

1. Plus exactement : le premier, M. Appel, a été ordonné en Danemark ; il en a lui-même ordonné un autre, et ainsi de suite.

rait l'église libre de Bovlund (Baulund) ; après le chant d'un cantique, le prêtre récitait le *Credo*, quand le gendarme, — il y en a toujours un aux réunions « danoises » — l'interrompit brutalement en mettant de par la loi tout le monde à la porte. Et l'église resta fermée. Le 11 mai 1900 seulement, c'est-à-dire trois ans après, la Cour suprême leva l'interdiction.

Mais il est une mesure qui atteint les fidèles de toutes les paroisses libres : il est défendu de sonner les cloches pour leurs funérailles, défendu de prononcer sur leurs tombes prières ou oraisons funèbres.

***

L'oppression sévit en Slesvig à l'état chronique. De temps à autre elle s'exaspère en crise aiguë.

La plus violente de ces crises a éclaté environ un an après l'arrivée de M. von Köller comme *Oberpräsident* (août 1897) et n'a cessé que deux à trois ans avant le départ de son successeur, M. von Wilmowski (juillet 1906). Les Allemands, comme le proclamaient les journaux officiels, tenaient à montrer enfin qu'ils étaient « les maîtres chez eux ». Tartufe aussi disait :

La maison m'appartient, je le ferai connaître.

On expulsait par centaines et les « optants danois », en violation flagrante du traité de Vienne, et leurs enfants ou petits-enfants, et les Scandinaves immigrés. Vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans, qui jamais n'avaient quitté le pays, femme en couches, fillette en proie à la fièvre cérébrale et condamnée à mourir sur le chemin de l'exil, on frappait n'importe qui. Vingt-quatre heures seulement, en général, étaient accordées pour passer la frontière. Quant au crime si durement expié, néant. On expulsait d'ordinaire pour priver de domestiques, de commis ou d'ouvriers les « patrons fanatiques », c'est-à-dire ouvertement danois de cœur, mais « sujets prus-

siens » et par suite inexpulsables. On expulsait aussi pour punir d'avoir assisté à quelque réunion d'une société « danoise » ou manqué à se faire raser chez le coiffeur « allemand » de l'endroit, — c'est M. von Köller qui l'a déclaré —, on expulsait pour faire de la place aux colons allemands, pour rien, pour le plaisir.

Beaucoup de Slesvigois envoient leurs enfants, au sortir de l'école prussienne, dans les écoles du Danemark. On prévint officiellement chacun d'eux que s'il n'en retirait pas le sien ou les siens avant la fin de l'année, on expulserait tous les expulsables de sa commune. La menace ne produisit aucun effet. On n'osa pas non plus la mettre à exécution : il aurait fallu chasser du pays plusieurs milliers de personnes. On n'eut pas l'audace d'aller si loin.

Les expulsions atteignirent pourtant, de 1898 à 1900, un chiffre tout à fait respectable : entre 800 et 1 000, — c'est-à-dire un Slesvigois sur 150. Encore ne trouvait-on pas qu'il y eût assez de gens expulsables : on se mit à « fabriquer » des optants. On déclara optant, par exemple, tel vétéran de 1870 qui avait risqué sa vie pour la Prusse dans trois grandes batailles, et dont le fils avait fait ses trois ans de service en Prusse — par suite d'une erreur, disait-on. Et ce n'est point là un cas isolé. En 1902 et 1903 on fabriqua 1 200 optants. Ce n'était pas difficile. Pour qu'il y eût option réelle et valable, conformément au traité de Vienne, il fallait, après en avoir fait la déclaration aux autorités compétentes, s'être retiré et fixé en Danemark avant le 16 novembre 1870. Préfets, *Oberpräsident* et tribunaux — oui, les tribunaux, ô meunier de Sans-Souci ! — s'avisèrent soudain que cette condition se trouvait remplie par un séjour occasionnel et passager, même de quelques jours, au delà de la nouvelle frontière.

Il s'est trouvé des « juges », entre autres et surtout le fameux Hahn, pour enlever aux parents leurs enfants, tous leurs enfants, sous prétexte de les soustraire à des influences danoises.

Outre pareilles tortures, il n'est pas de tracasserie imaginable que n'aient subie alors les « Danois » du Slesvig, toutes ces persécutions, barbares ou ridicules, n'ont pas fait avancer d'un pas la germanisation, — tant s'en faut ! « On ne

nous aime pas, proclamait fièrement M. Hahn, déjà nommé, dans une récente réunion de cette Ligue allemande qu'il préside avec si peu d'honneur, on ne nous aime pas, parce qu'on nous jalouse et nous *craint*. » Est-ce donc que les Allemands, égarés par un sauvage orgueil, chercheraient avec joie la preuve de leur force dans les souffrances qu'ils infligent? Ou bien se figurent-ils vraiment qu'ils peuvent assimiler par ces procédés odieux des gens de cœur tels que les Slesvigois?

Dans le gouvernement, en tout cas, on semble s'être aperçu dès 1903 que c'était là faire fausse route : non seulement on a mis un frein au zèle intempestif de la police et des autorités locales, rendu aux parents leurs enfants, laissé rentrer et même reconnu pour « sujets prussiens » des « optants » expulsés; on a en outre conclu à Berlin un arrangement avec le Danemark, quatre ans plus tard, il est vrai, le 11 janvier 1907, pour régler d'une manière équitable le sort des « sans-patrie », de certains sans-patrie.

Pour avoir droit de cité en Allemagne, il faut être issu de père allemand ou bien, si l'on est enfant naturel, de mère allemande : c'est là le *jus sanguinis*, « le droit du sang ». Pour avoir droit de cité en Danemark, il faut avoir vu le jour sur le territoire danois ; une loi du 19 mars 1898 admet bien aussi le droit du sang, mais seulemeat à partir du 17 avril 1898, c'est-à-dire sans s'appliquer à ceux qui sont venus au monde avant cette dernière date. Ainsi, tout fils ou petits-fil d'optant qui est né en Slesvig entre 1864 et 1898 n'avait droit de cité ni en Allemagne ni en Danemark : c'était un « sans-patrie ». Le nombre en était considérable. Le gouvernement de Copenhague était prêt à les naturaliser Danois. Mais ils ne le demandaient guère, puisqu'ils n'en seraient pas moins restés expulsables de leur pays, le Slesvig. Leur situation était intolérable.

Par la convention dano-allemande du 11 janvier 1907, le gouvernement prussien s'engageait à naturaliser, sur leur demande, ceux d'entre eux qui sont nés entre l'option de leur père ou grand-père et le 17 avril 1898, et qui sont domiciliés sur le territoire prussien. Il a promis en outre, mais verbalement, d'étendre la naturalisation à leurs frères ou sœurs nés avant l'option ou depuis 1898, à condition qu'ils habitent avec eux. Il a tenu parole, du moins à cet égard, car dans

le préambule de la convention de 1907, il prenait des engagements plus généraux, qu'il ne cesse de violer depuis 1909.

L'*Oberpräsident* actuel, M. von Bülow, envie-t-il les lauriers de M. von Köller? Veut-il qu'on parle aussi d'un « régime Bülow »? On en parle.

***

Dans le préambule de la convention dano-allemande de 1907, l'empereur d'Allemagne et le roi de Danemark se déclaraient « animés du désir de voir disparaître l'inquiétude qui régnait dans certains milieux, en particulier concernant le *droit de cité* », et ils « s'engageaient à prendre à cette fin toutes les mesures compatibles avec les lois de leur pays respectif ».

Les articles, notamment le premier et le troisième, réglaient en effet la situation des sans-patries lesvigois, mais d'une partie seulement, la plus nombreuse, il est vrai : les fils et petits-fils d'optants.

Il en existe une autre classe, qu'on a oubliée dans cet accord : oubli volontaire, peut-être, de la part des Allemands, qui ne demandaient sans doute qu'à garder une poire pour la soif. Nous savons qu'entre 1864 et 1878 il est parti du Slesvig environ 60 000 personnes. Partout, spécialement à la campagne, on manquait de bras. On se pourvut, naturellement, en Danemark. De là, pendant de longues années, une affluence considérable de garçons de ferme, d'ouvriers, de commis, de domestiques danois. Beaucoup s'établirent à demeure dans le pays et s'y marièrent. Leurs enfants, ceux du moins qui sont nés avant 1898, ne sont ni sujets allemands ni sujets danois, mais « sans-patrie ».

Tout ce monde, comme bien vous pensez, est expulsable à merci. Et l'on ne manqua pas d'en expulser bon nombre sous le régime Köller-Wilmowski (1898-1903) : non pour les punir eux-mêmes, car on n'avait rien à leur reprocher, mais pour punir leurs patrons, sujets prussiens et par suite inexpulsables, d'appartenir aux associations « danoises » du Slesvig ou d'avoir pris part à des réunions tenues en danois. La tourmente passée, il restait en Slesvig deux à trois mille

sans-patrie de cette espèce, les seuls aujourd'hui, ou à peu près.

Longtemps, à moins qu'ils ne se mêlassent de « politique » ou assistassent à quelque « réunion danoise », on les a laissés tranquilles. Mais deux ans à peine après la convention dano-allemande de Berlin, c'est-à-dire en 1909, les préfets de Haderslev (Hadersleben) et d'Aabenraa (Apenrade), MM. Dryander et von Uslar, leur déclaraient à brûle-pourpoint une guerre aussi odieuse que ridicule : défense de se marier, sous peine d'expulsion. On peut se demander si M. Dryander, qui venait justement d'être nommé à son poste, n'a pas eu l'idée et pris l'intiative de cette glorieuse campagne. La question ne manque pas d'intérêt : il est fils du chapelain de l'empereur ; il a même obtenu le concours de son père, par exemple, pour inaugurer tout récemment, le 9 avril 1912, une école de germanisation à deux pas de la frontière actuelle. Mais gardons-nous des jugements téméraires [1].

En avril et en juillet 1909, deux « sans-patrie » recevaient l'ordre de quitter leur femme ou le pays. Depuis, dès qu'un « sans-patrie » se fiance, on le prévient qu'on ne lui accordera, une fois marié, ni droit de domicile, ni permis de résidence, et s'il se marie tout de même, on l'expulse. Ou plutôt on cherche à l'expulser : car si on le conduit de force à la frontière, les autorités danoises refusent ou peuvent refuser de la lui laisser franchir. D'autre part, on n'a pas le droit, bien qu'on ait essayé, de le contraindre à passer dans le sud germanisé du Slesvig ou dans une autre partie de l'Allemagne. Que faire? Le préfet ne peut que l'inviter à s'en aller, sous peine d'une amende de 150 marks. Notre homme ne bouge pas : descente de police et saisie. Comme c'est d'ordinaire un pauvre diable, on ne trouve rien à prendre, et l'amende se transforme en quinze jours de prison dans la geôle de la préfecture, prison d'ailleurs assez douce, avec nourriture d'hôtel, livres, etc. On le relâche, puis on recommence la même procédure, et ainsi de suite, indéfiniment : il n'y a aucune raison pour qu'on s'arrête. On peut même aller plus loin. Pour mater ses sans-

1. M. Dryander, le chapelain de l'empereur, a depuis lors révélé son étrange mentalité : on se rappelle son inqualifiable réponse à la lettre d'un pasteur français sur la guerre actuelle.

patrie, M. Dryander, le fils du chapelain de Guillaume II, a parfois recours au *Regierungspräsident*, qui a le droit d'infliger en pareil cas, et plusieurs fois coup sur coup, 300 marks d'amende ou quatre semaines de réclusion dans la maison de force de Slesvig.

Il ne faut pas perdre de vue qu'on n'a rien à reprocher à ces malheureux. Ce sont de braves gens, calmes, honnêtes et laborieux, qui ne s'occupent point de « politique » et ne se montrent point dans les Maisons de réunion « danoises ». Il en est qui ont obtenu de leurs voisins allemands des certificats à cet effet. Il en est même dont la demande de naturalisation a été apostillée par des fonctionnaires allemands et des journaux allemands du pays, si chauvins pourtant et si méfiants. Leur seul crime, c'est d'être mariés. Afin d'échapper aux poursuites, plusieurs ont renoncé à convoler en justes noces et vivent en concubinage. Ceux-là, on ne leur dit rien. Le mariage, voilà donc bien le crime. C'est édifiant n'est-ce pas? Mais c'est peut-être encore plus stupide: tandis que les enfants légitimes des « sans-patrie » sont également des « sans patrie » expulsables à merci, leurs enfants illégitimes sont souvent par hérédité maternelle des « sujets prussiens » inexpulsables, destinés à grossir le nombre des Slesvigois danicisants. Pourquoi, alors, bannir de préférence les sans-patrie mariés? Incompréhensible monstruosité !

La *Ligue allemande* et la presse allemande du pays accueillent ces mesures injustifiables par des cris de triomphe et des éloges dithyrambiques. Elles se croient déjà revenues au bon temps des *Oberpräsidenten* von Köller et von Wilmowski. Elles poussent à la roue, et de toutes leurs forces. Mais le reste des Slesvigois proteste, même des Allemands de la province, ceux, par exemple, de la *Ligue de la Paix*. Le Reichstag a reçu du Slesvig pétition sur pétition, l'une portant 33 125 signatures de majeurs. Au Reichstag, d'ailleurs, et au Landtag prussien, les députés « danois » ont porté la question à la tribune, et nombre d'orateurs ont soutenu leurs réclamations, le Centre en particulier, qui a vigoureusement flétri ces criminelles brutalités.

Voici comment leur répondait, le 1er février 1913, au Landtag, le sous-secrétaire d'État M. Holz : « En ce qui concerne

les sans-patrie, notre politique ne peut se placer qu'au point de vue national allemand. S'il y a des sévices, le gouvernement le regrette..... Je tiens à faire remarquer, d'ailleurs, que les sans-patrie ne sont pas punis parce qu'ils se marient, mais parce qu'ils se créent une situation économique indépendante. » Comment la situation économique d'un homme peut-elle bien être indépendante ou non suivant qu'il habite ou non avec sa femme légitime, suivant qu'il est « marié » légalement ou non? Le germanisation a de ces mystères. Le plus triste, c'est de voir le gouvernement prussien endosser ou plutôt revendiquer la responsabilité d'une si inqualifiable et si aveugle persécution.

L'a-t-il enfin compris? Il s'est décidé à promettre qu'au bout d'un an de service militaire, s'ils ne donnaient lieu à aucune plainte, les « sans-patrie » obtiendraient leur naturalisation. Ce sont là de belles paroles : la persécution a recommencé contre ceux qui osent se marier. « Attaque brusquée », tout simplement, qui ouvre une nouvelle campagne de germanisation brutale [1].

***

D'autres nouvelles arrivent en même temps, qui remplissent d'inquiétude. Nous avons descendu un à un, bien que d'un pas trop rapide pour les voir comme il faut, les cercles de cet enfer qu'est la politique prussienne en Slesvig. Nous ne sommes pas au bout : la spirale continue à s'enfoncer dans plus d'horreur encore. Les lois ne donnaient aucune prise sur les « Danois » sujets de la Prusse qui n'outrepassent point la légalité. Mais on s'est fait donner par le Reichstag une loi pour les chasser, — s'ils ne veulent pas se soumettre, — en leur enlevant la terre de leurs ancêtres. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on y tend. Avant d'avoir recours à l'expropriation arbitraire, on a essayé de tous les moyens.

L'exode de nombreux Slesvigois après 1864 laissait beau-

1. En 1915, la Prusse a forcé les sans-patrie, comme les optants, à entrer dans son armée et à faire campagne.

coup de places vides. En trente ans, des « Allemands » ou des suspects entrèrent ainsi en possession de 106 propriétés. On érigea bientôt cet achat des terres en système. En 1891, les fonctionnaires du nord-ouest créaient à Rödding un *Ansiedlungsverein* (Société de colonisation), qui a duré dix ans : bien que dirigé en partie par des gens véreux, avec les fonds de la banque Jacobsen et l'argent que le sous-préfet Winter von Adlersflügel extorquait aux optants par ses menaces, il n'en casa pas moins tout près de la frontière environ 200 colons. M. Dryander a aussi organisé, pour la petite colonisation, une *Kleinsiedlungsgenossenschaft*. Le 28 mai 1909, le comte Rantzau fondait une *Siedlungsgenossenschaft*, appuyée sur une banque au capital de 500 000 marks et soutenue par le gouvernement, « pour élever un rempart de colons allemands en travers du Slesvig ». Elle a acheté quelques propriétés et les a transformées en *Rentengüter*.

Ces *Rentengüter* sont une institution d'État autorisée par une loi de 1890. L'acheteur emprunte à peu près tout le prix de la propriété à un intérêt de 3 1/2 p. 100, plus 1/2 p. 100 d'amortissement. Mais il ne peut revendre son bien sans le consentement de l'État ; il ne peut le léguer qu'à de proches parents, et, en cas de partage entre héritiers, presque en totalité au plus direct ; il va sans dire qu'il doit voter pour les candidats allemands, célébrer la fête de l'empereur et la fête de Sedan, éviter tout rapport avec les associations « danoises », etc. Ce n'est plus un homme libre. En 1911, il y avait pourtant déjà dans le nord du Slesvig 368 *Renteugüter*.

A partir de 1864, mais surtout entre 1900 et 1910, l'État a aussi acheté des terres pour le Domaine. Il paye la propriété bien au-dessus de sa valeur réelle et la loue ensuite à raison de 2 ou 3 p. 100 du prix d'achat. Plusieurs propriétaires endettés y ont cherché le salut, — souvent au détriment de leurs créanciers, — vendant leur terre et la reprenant d'ordinaire à ferme. Quelques « Danois » n'ont point eu de haut-le-cœur devant cet appât de la trahison : ils ont troqué leur patrimoine et leur conscience contre la livrée dorée du conquérant. Plus d'une fois des marchands de biens douteux, sûrs de gros bénéfices, s'entremettent sournoisement entre le gouvernement et les imprudents, les aveugles, les timorés.

Par suite de ces achats « royaux », le prix de la terre n'a cessé de monter en Slesvig dans des proportions désastreuses. Les « Danois », simples cultivateurs presque tous, ne pouvaient lutter. Afin de les aider, afin de permettre aux jeunes de s'établir, il s'est fondé en 1909 une *Société de Crédit du Slesvig septentrional*, au capital de 830 000 marks. Tout dernièrement, pour citer un exemple, elle a pu enlever aux « Allemands » le « Palais » de Graasten (Gravenstein) pour une somme de 300 000 marks.

Dans cette conquête du sol, le gouvernement vient de substituer aux escarmouches la grande guerre, la guerre en règle, officielle et déclarée. Il s'est fait accorder par le Landtag, en 1912, 100 millions de marks pour acheter des terres, par l'expropriation au besoin, dans les provinces polonaises et en Slesvig. Le but est « d'assurer » les propriétés, plus exactement de les « mettre en sûreté », d'empêcher qu'elles ne tombent ou ne restent entre les mains de Polonais ou de « Danois ». A cette fin, il a créé des *Hofbanken*, qui lui servent d'intermédiaire auprès des propriétaires, — une à Kiel, pour le Slesvig-Holstein, au mois de septembre 1913. La valeur de la terre « mise en sûreté », est déterminée par des taxateurs officiels. A ce prix, le propriétaire doit transférer son titre à l'État, qui le lui retransfère (ces deux opérations se font légalement sans droit de timbre ni redevance). La Hofbank prête ensuite, sur hypothèque amortissable, jusqu'à 75 p. 100 de l'évaluation, qui est presque toujours majorée, pour mieux séduire, dans des proportions véritablement fantastiques. Mais l'État se réserve un droit permanent de rachat, ou de préemption, à un prix inférieur de 10 p. 100 à cette évaluation frauduleuse. « L'assuré » est sûr avant tout de se voir déposséder s'il ne soutient pas de toutes ses forces la politique allemande. Il doit, en outre, léguer sa terre à son fils aîné, à moins que les autorités ne s'y opposent. Il ne peut la vendre qu'en entier et à un acheteur approuvé par le gouvernement. Les germanisateurs, on le voit, se la sont bien « assurée ».

Dès le mois d'octobre 1913, sous la présidence de M. H.-P. Hanssen, député au Reichstag, les « Danois » du Slesvig fondaient une *Ligue pour la défense du sol*. Elle a institué dans chaque commune un groupe où peut entrer tout habitant de

l'endroit, homme ou femme, âgé de dix-huit ans. Voici la déclaration que souscrit tout adhérent : « Nous soussignés, par ces présentes, nous nous promettons mutuellement de ne jamais vendre nos propriétés au titre de Domaine, tenure ou « mise en sûreté », ni de les céder quand il y a des raisons de craindre qu'elles ne cessent d'être des propriétés franches... Nous faisons cette promesse, conscients du devoir qui nous incombe de maintenir notre sol natal comme propriété franche, ainsi que nous le tenons de nos aïeux. »

Impitoyable dans sa rapacité, l'État prussien a riposté du tac au tac. Il prépare en ce moment une nouvelle loi d'exception contre les pays annexés à la Prusse : on ne pourra faire de parcellements sans l'autorisation du préfet, qui aura le droit de la refuser s'il ne la trouve pas compatible avec l'intérêt social ; toute vente de propriété rurale ou forestière de plus de dix hectares sera contrôlée par le gouvernement de la province, avec droit de préemption pour l'État.

On sait que par la loi du 19 avril 1908, l'usage du danois n'est plus toléré dans les réunions publiques que jusqu'en 1928, et seulement dans les départements où il est parlé par plus de 60 p. 100 des habitants. Après la langue maternelle, c'est maintenant le sol paternel qu'on veut arracher définitivement aux populations conquises.

* * *

Dans cette persécution acharnée, il ne faut pas voir une simple tyrannie de l'État. Le Landtag de Berlin et parfois même le Reichstag, représentants respectifs du peuple prussien et du peuple allemand tout entier, s'y prêtent de gaieté de cœur en votant les « lois scélérates » qui la permettent sous ses formes les plus odieuses. Les Allemands du Slesvig, immigrés et même indigènes, la réclament à cor et à cri, sous menace de désaffection. Il leur faut une germanisation à outrance, une « guerre au couteau ». Tel est le programme de la *Ligue allemande du Slesvig septentrional*, fondée en 1890. Elle se montre insatiable de mesures vexatoires, oppressives.

Au mois de novembre 1913, l'*Oberpräsident* a dû lever, sur l'intervention de l'empereur, la défense qu'il avait faite à Roald Amundsen, le découvreur du pôle Sud, de faire à Flensbourg une conférence en norvégien sur son expédition. Aussitôt, grand émoi dans la *Ligue allemande*. De toutes parts on a rassemblé pangermanistes et autres chauvins allemands, à Flensbourg, pour protester contre cette inexcusable indulgence.

A cette réunion, sans parler des mauvais traitements infligés aux journalistes « danois » qui avaient obtenu d'y assister, on a osé parler de « reconquérir » tout le Jutland. Là, en effet, comme en bien d'autres circonstances, des professeurs n'ont pas craint de proclamer que le Slesvig, tout le Jutland même, est par sa population et par son histoire un pays allemand. « Ils mentent et ils savent qu'ils mentent », comme disait autrefois des Schleswig-Holsteinistes la *Gazette de Cologne*.

Ces mensonges, la *Ligue allemande* les répand à travers toute la presse de l'empire et des pays voisins. A cette fin, elle entretient dans les villes du Slesvig des « comités de défense ». Car, cela va sans dire, conformément à cette observation d'Henri Heine que les Allemands se plaignent de vous, et avec énergie, quand ils vous marchent sur le pied, ce sont eux qui en Slesvig se trouvent en état de légitime défense.

Ils n'appartiennent pas tous à la Ligue, sans doute. Mais ils n'en choisissent pas moins comme candidat au Reichstag, depuis 1903, le président de cette association danophobe, le juge Hahn, opprobre de la magistrature, qui n'a pas reculé devant le forfait d'enlever des enfants à leur mère, — ils n'en votent pas moins pour lui, à part les socialistes, presque tous.

Il y a pourtant des Allemands qui réprouvent les sévices des germanisateurs officiels ou privés. Ce sont d'abord quelques « Allemands indigènes » du Slesvig, qui ont d'ordinaire le danois pour langue maternelle, mais qui se sentent Allemands, écrivent en allemand. Citons M. Johannes Tiedje. Précepteur de princes allemands, rédacteur à *Die christliche Welt*, pasteur libre et ambulant, a dénoncé avec indignation la politique oppressive et tracassière de la Prusse en Slesvig. Au nom de l'humanité? Non, hélas !

A quel point l'éducation allemande déforme le cœur et le cerveau, il nous en donne la preuve. Écoutez-le :

Je parle ici de Germains et en Germain. Ne mettez pas les Danois sur la même ligne que les Polonais ! La Pologne impose à la nation allemande une tâche effrayamment ardue. Un peuple d'esclaves, avec sa demi-civilisation, empruntée ou née dans les contradictions, avec sa race bâtarde, souillée de sang mongol, avec sa religion ennemie de l'État, — le catholicisme a tant d'aspects ! — avec sa langue étrangère, qui, sans aucune parenté avec l'allemand, repose sur des habitudes d'articulation et, autant que je sache, sur des manières de penser toutes différentes, avec sa population nombreuse et sa fécondité naturelle... ce peuple de valets n'aurait jamais dû être soustrait au régime de la canne paternelle à la Frédéric II... Les Germains sont saisis de dégoût à voir leur servilité de chiens (*wie sie hündeln*) !

Il en est autrement de la Lorraine. Là aussi notre tâche est ardue. Mais nos yeux étincellent quand nous en parlons : car nous avons pour adversaire un égal, — confessions religieuses, races et civilisations de même valeur se dressent l'une contre l'autre dans une lutte formidable.

Écraser comme des animaux immondes ou abattre dans une guerre sans merci, voilà pour M. Tiedje la politique de l'Allemagne envers Polonais et Français. Quant à leur rendre la liberté, il n'y songe même pas un instant.

Aux Slesvigois non plus. Sa raison? Il lui suffit que l'autorité militaire compétente affirme la nécessité de conserver leur province pour la sécurité de l'empire allemand. C'est la théorie bismarckienne du glacis. Elle mène loin : une fois cette marche germanisée, il faudra en conquérir de nouvelles pour la protéger, et ainsi de suite, jusqu'à l'annexion du monde entier.

Pas un Allemand, semble-t-il, à part quelques socialistes, ne demande le retour du Slesvig danois au Danemark. Pas même ceux qui protestent contre l'oppression des Slesvigois au nom de la charité chrétienne, de l'humanité, de l'idéal. Pour eux aussi, l'annexion reste irrévocable. Pour eux aussi, en général, la germanisation demeure le but suprême ; mais ils voudraient qu'on y procède avec douceur, insensiblement, — ce qui leur paraît, d'ailleurs, plus sûr, beaucoup plus sûr !

Non ragioniam di lor, ma guarda e passa[1].

1. « Ne parlons pas d'eux, mais regarde et passe » (Dante, *Enfer*, III).

Quant aux persécuteurs, officiels ou privés, grands ou petits, nous ne cesserons de flétrir leur politique perfide et brutale. Ils peuvent en rire, ces « politiques réalistes », dans l'arrogance de leur force, comme riaient les défenseurs de Jéricho derrière leurs murs inexpugnables !

Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée :

la citadelle de l'oppression finira bien par s'écrouler.

PAUL VERRIER

LE PORTRAIT

— Madame Lebeschard reçoit-elle? — interrogea le peintre Marlis.

Il avait des yeux très vifs, câlins, comme habitués à boire amoureusement les paysages, et ses cheveux drus grisonnaient plus que sa barbe, qu'il portait courte, taillée en pointe, à la manière de quelques artistes et de certains Anglais intellectuels.

Le ménage Lebeschard ne possédait qu'une servante. Elle répondit :

— Madame Lebeschard sera bien contente de voir Monsieur.

C'était aussi l'opinion de Marlis. Il avait beaucoup d'affection pour madame Lebeschard, et ne demandait même qu'à en montrer davantage. Mais il en attendait le moment sans impatience, étant de ces hommes qui aiment vraiment les femmes : ayant d'elles le goût sinon profond, du moins naturel et enraciné, ils sont à leur égard capables de désintéressement. Ils éprouvent un plaisir sincère à se trouver à leurs côtés, à les faire parler, à jouir par les yeux de tout ce qu'elles peuvent donner d'honnête plaisir, par l'esprit de tout ce qui, dans leur esprit est différent de la logique virile. Enfin ils les aiment comme d'autres — et ceux-là irréprochables — aiment les enfants : pour une impression de rajeunissement, de rafraîchissement, d'allégresse : ne leur donneraient-elles que cela,

ils continuent de cultiver fidèlement leur amitié. Il se peut toutefois qu'il arrive ensuite autre chose. Alors ils ont à leurs yeux l'excuse — si par hasard leur conscience assez large se soucie d'une excuse, ce qui est rare — de n'y avoir été pour rien, ou presque rien. On peut croire que ce sont ceux-là qui remportent dans leur existence les succès les plus difficiles : aux coquettes il suffit de faire sentir qu'elles sont désirables ; parfaitement droites ou plus modestes, les femmes ont besoin de croire qu'il s'agit d'une confiante estime.

Mais de plus, et surtout, peut-être, il y avait une autre chose encore que Marlis savait bien, qu'il savait avec un peu de vanité, et qui s'était traduite dans la façon même dont la servante l'avait accueilli. Pour ce ménage de petits fonctionnaires il était le grand homme, il était l'artiste, celui qui d'ordinaire habite un autre monde et en apporte les nouvelles. Il se sentait supérieur ; cela lui donnait de l'assurance en le disposant à des trahisons éventuelles. M. Lebeschard, rencontré quelques années auparavant, ne l'intéressait pas, n'avait rien pour l'intéresser, et Marlis, s'il n'eût été qu'un homme du monde, n'eût point persisté à fréquenter sa maison. Mais il n'était pas un snob, il était un collectionneur. Ayant découvert un bijou, il revenait assidûment contempler le bijou. Et peu importe que dans un magasin on ne puisse tout acheter, ou même on ne puisse pour l'instant rien acheter : il arrive qu'un jour l'objet désiré soit offert, ou bien qu'on soit plus riche. En tout cas le bijou est là : c'est déjà une joie d'entrer dans la boutique, et de l'avoir sous les yeux.

... Le bijou vint à lui, les mains tendues. Cela le fit sourire, de penser que son bijou avait des mains, et des pieds pour courir à sa rencontre, et des yeux clairs, des yeux humides et clairs pour le regarder tandis qu'il l'admirait. Il trouva des mots pour le dire : c'était un homme qui avait l'habitude. Et puis il croyait ce qu'il disait. Marlis ne s'imaginait point être amoureux, au fait il ne l'était point : mais il songeait : « Je le deviendrai quand on voudra. »

Toutefois quelque chose dans ces regards-là lui annonçait : « Non ce n'est pas pour aujourd'hui. » Il se résigna fort aisément. Une paresse toute spéciale, une appréhension que ce qui pourrait être fût moins doux ou plus fatigant à porter que ce

qu'il possédait — la seule forme de vertu chez ceux qui n'en ont pas — l'empêchaient de s'affliger.

— Et pourtant elle ne peut pas être heureuse, — lui soufflait la tentation.

Pour s'affirmer dans cette conviction, à défaut du mari absent, que d'ailleurs il connaissait bien, il considérait les entours de Thérèse Lebeschard. Beaucoup, hélas, beaucoup de jolies femmes peuvent vivre dans la laideur et la vulgarité : il suffit que leur sensibilité à l'égard des choses extérieures s'arrête à leur propre apparence, c'est-à-dire à leur toilette. Ce n'était pas le cas pour Thérèse, trop d'indices l'en faisaient certain.

Il était de ces hommes que ne choque point une chaise de paille ou même le bouquet de fleurs d'oranger gardé sous verre qu'on trouve sur la cheminée dans quelques logis des humbles : ces choses sont à leur place, elles parlent un langage éloquent, elles impliquent de la beauté, c'est matière à peinture. Il supportait que les murailles fussent nues, il ne pouvait souffrir qu'elles fussent déshonorées par la contrefaçon industrielle de ce qu'il respectait : et M. Lebeschard avait des tableaux ! Il y avait même, sur un guéridon en faux Boule, une statuette polychrome ! Marlis arrêta sa vue sur le seul objet qu'il aimât, le portrait de l'ancêtre.

C'était une dame décolletée, arrière-grand'mère de madame Lebeschard : le corps de sa robe, très long à la mode du temps, était tissé d'un satin gris perle, un de ces satins immortels, d'une teinture si consciencieuse, d'une matière si solide qu'on les retrouve parfois encore, au fond de quelques armoires de province, aussi somptueux qu'il y a deux siècles. Des papillons nacrés de blanc translucide, d'émeraude et d'amarante y planaient comme dans un ciel gris, les ailes tendues ; un liseré de dentelle voilait un peu la gorge assez franchement découverte, davantage encore que de nos jours. L'ancêtre n'était plus tout à fait jeune alors qu'elle avait posé pour son portrait : cela se pouvait voir aux coins un peu durs de sa bouche, à l'imperceptible empâtement du cou, que cachait un nœud léger, aérien, en forme de libellule ; et l'on distinguait dans toute sa personne quelque chose de tranquille, de sûr et d'aimable qui faisait penser à madame Lebeschard elle-même :

une bourgeoise, non pas une grande dame, une bourgeoise des temps où Chardin, qui ne se croyait qu'un artisan, ne peignait que des bourgeoises : des femmes qui, dans leurs demeures modestes, portaient leurs vertus comme les arbres leurs fruits dans un humble verger ; qui pourtant n'étaient entourées que de choses dignes d'elles, et dont elles avaient hérité, pour les transmettre, enrichies de quelques autres à leur postérité ; jeunes filles allaient à la messe les yeux baissés ; jeunes femmes regardaient toutes choses honnêtement, mais sans rougir et sans fausse pudeur, élevaient des enfants, faisaient leurs confitures ; et vers le moment qu'elles allaient devenir des aïeules, faisaient commémorer leur maturité dans leur dernière grande toilette, avant le noir et le blanc éternels que la coutume de leur classe imposerait à leur vieillesse : non par fierté d'elles-mêmes, mais pour l'honneur de leur race.

— Elle vous ressemble, — fit Marlis à demi-voix, — elle vous ressemble.

— Vous me l'avez déjà dit, — répliqua Thérèse.

Et elle ajouta ingénument :

— Est-ce que c'est de la bonne peinture? Je ne m'y connais pas.

— Pourquoi vous en inquiétez-vous? Pourquoi vous inquiétez-vous d'une chose dont vous ne pouvez juger par vous-même? Vous aimez ce portrait comme je l'aime, parce qu'il vous ressemble. Cela doit vous suffire... Non, non, ce n'est pas un Chardin, ce n'est même pas d'un bon artiste : tant mieux pour vous, on n'aura jamais ici l'envie de s'en défaire. Seulement... seulement on ne saurait le regarder sans une espèce d'intérêt sentimental, parce qu'il a été fait honnêtement. Honnêtement, comprenez-vous, avec le souci de montrer le modèle comme il était, et pourtant dans ses grands jours, dans sa petite mais réelle majesté ; avec la volonté aussi de faire agréable et de faire clair, mais de ne point pécher contre les lois du dessin et de la vérité. Ailleurs il serait un tableau quelconque, chez un marchand d'antiquités quelconque ; je m'en soucierais à peine. Ici, il est bien à sa place, parce qu'il est à vous, parce qu'il rappelle que la petite femme nette et douce qui en hérita descend d'une famille où, depuis quatre générations, on a su vivre avec décence.

— J'ai souvent pensé, — fit Thérèse avec lenteur, — j'ai souvent pensé de la même manière. Mais ce n'était pas pour avoir de l'orgueil, au contraire... Monsieur Lebeschard n'aime pas que j'aime ce portrait, il lui fait des plaisanteries...

— Des plaisanteries?

— Oh ! rien, — dit-elle en rougissant.

Un secret instinct suggérait à Marlis qu'il avait trouvé la fissure. Il insista :

— Pourquoi ne me dites-vous pas... ne me dites-vous pas tout ce qui vous intéresse vraiment? Pourquoi ne me traitez-vous pas comme un ami, comme l'ami?

— Mais je vous dis tout ! — répliqua-t-elle sans baisser les cils. — Tout ce qui en vaut la peine.

Tout ce qui, au contraire, n'en valait pas la peine. C'est ainsi qu'en jugea Marlis. Non, décidément, ce n'était pas encore pour aujourd'hui...

***

A quelque temps de là, au moment de quitter son bureau, M. Alfred Lebeschard, passant devant la table d'un collègue, aperçut dans une sébile administrative des pains à cacheter. Il y en avait de blancs, il y en avait de rouges, il y en avait de verts, de roses, de violets ; et tout mêlés ensemble, si divers et gais de couleur, si pareils de taille dans leur exiguïté bien ronde, ils semblaient de minuscules fleurs coupées touffant dans une corbeille. M. Lebeschard, avec la mine sournoise d'un enfant qui prépare un tour, en choisit un seul, un rose, puis à l'aide d'une paire de ciseaux le sépara en deux moitiés demi-circulaires qu'il enferma soigneusement dans son porte-monnaie.

« Voilà bien longtemps, songeait-il en rentrant chez lui, que je n'ai complété la toilette de l'ancêtre. »

Ce portrait l'ennuyait, l'avait toujours ennuyé depuis les premiers jours de leur mariage. Il ne venait pas de lui, il n'était pas « de son côté ». Dans son cadre d'or terni M. Lebeschard croyait discerner non pas seulement les traits de l'aïeule, mais tous les aïeux de Thérèse Lebeschard née Dumesnil, tout ce

qui la faisait différente de lui, tout ce qui l'agaçait dans sa tenue, dans sa manière de concevoir les choses ; il y voyait tous les Dumesnil du passé, et madame Dumesnil sa belle-mère.

Mais voilà justement pourquoi Thérèse Lebeschard tenait à ce portrait ; c'était elle comme elle aurait voulu être, et comme elle ne serait jamais, n'étant qu'une petite bourgeoise dans un siècle où la petite bourgeoise non seulement commence à n'avoir plus sa place, mais ne sait plus bien tenir celle qu'elle garde encore. Car il y fallait de l'abnégation et l'espèce de générosité, d'élan, d'allégresse, qui naissent des familles nombreuses comme chez les bateliers de la Volga leurs chants sublimes de l'effort en commun : l'esprit d'abnégation s'est dégradé en esprit de médiocrité ; la générosité, l'élan, l'allégresse ne sont plus. On eût bien étonné M. Lebeschard si on lui eût dit que c'était un malheur, un grand malheur, même pour lui, de n'avoir point d'enfants ; il était bien sûr du contraire : ainsi, venant de loin, venant de haut par comparaison avec le point où elle était arrivée, Thérèse savait qu'après elle ce serait fini, que de son vivant c'était déjà fini.

Dans ce petit salon où venait d'entrer son mari, cette toile était la seule chose qui parlât de dignité. Tout le reste, c'était ce qu'on trouve dans les ménages d'employés qui n'ont point de passé. Elle s'en apercevait par le sentiment plus que par la raison, d'une façon très vague et non pas comme il est écrit ici ; tandis que M. Lebeschard ne s'en doutait point, parce qu'il était l'homme de sa situation, et se trouvait bien comme il était, où il était. M. Lebeschard ne méprisait pas sa femme, il ne l'estimait ni ne l'aimait non plus ; il ne faisait guère de différence entre elle et une autre, voilà tout. C'était un gros homme que sa profession, son origine et ses entours n'avaient point entraîné du côté de la délicatesse, qui jamais n'avait même songé qu'il pût y avoir du plaisir dans la délicatesse : fort et gai, mais de cette gaîté des adolescents qui volontiers sur les motifs ne sont pas difficiles ; et les adolescents, au surplus, qu'il avait fréquentés l'étaient peut-être encore moins que d'autres.

... Ayant constaté que sa femme n'était pas encore rentrée, M. Lebeschard se frotta les mains, mit une chaise contre le

mur, au-dessous du tableau, grimpa sur cette chaise, et tirant de son porte-monnaie les deux moitiés de pain à cacheter roses les colla sur la dentelle de la dame, juste à l'endroit où celle-ci dissimulait ce qu'il fallait dissimuler. Ce fut une chose très pitoyable, très choquante et laide à voir, mais qui réjouit M. Lebeschard. D'abord il était enclin, comme certains hommes, à éprouver du plaisir dans la brutalité, et nulle influence n'était venue lui enseigner, quand il en était temps encore, que ce plaisir est bas; mais surtout cette plaisanterie était la seule qui pût faire sortir Thérèse de son égalité d'humeur, dont il souffrait comme d'un mets toujours le même; et alors la colère de la femme donnait au mari, durant quelques minutes, un motif à l'espèce d'agacement sourd que lui inspirait parfois l'idée qu'elle existait, et qu'elle était sa femme.

Comme il se faisait tard il alluma l'électricité, et, pour que l'éclairage tombât mieux contre les meubles, enleva les abat-jour, dès qu'il entendit dans le vestibule les pas de madame Lebeschard. Elle entra :

— Que de lumière ! — dit-elle gaîment. — Tu es devenu gardien de phare?

Puis elle distingua, sur la paroi, dans un cadre d'or, l'ancêtre avec son bon sourire, ses yeux clairs et sa gorge outragée.

— Tu as recommencé ! — dit-elle, les larmes subitement aux cils. — Tu as recommencé : c'était bon une fois... Non, ce n'était pas bon, même la première fois : c'est stupide, c'est grossier, c'est sale. Mais dix fois ! Et si je ne l'avais pas vu, s'il était venu du monde? Tu *sais* que cela me fait de la peine.

Elle ajouta :

— C'est parce que tu sais que j'aurais de la peine, que tu l'as fait !

Cette accusation n'était point tout à fait injuste ; cependant elle surprit M. Lebeschard. Il était de ces gens qu'amusent les petits chagrins d'autrui, parce qu'ils ne s'imaginent pas que ces chagrins soient tout à fait vrais, n'arrivant que difficilement à se figurer que les animaux, les enfants et les femmes ont des sentiments qui comptent. Jamais il ne leur viendrait à l'esprit d'admettre ces êtres inférieurs sur le même plan que leur propre personne, et de la sorte ils se persuadent que rien de ce qu'éprouvent ceux-ci ne peut être tout à fait

sérieux. Sans doute aussi, n'ayant qu'une sensibilité médiocre, ils n'estiment le prochain qu'à leur propre mesure. M. Lebeschard avait fait une farce, une farce qu'il avait déjà faite, et qui lui plaisait par sa répétition même. Il ne pouvait croire que sa femme fût tout à fait fâchée, tout à fait blessée, et qu'il y eût de quoi. Cependant il savait bien aussi qu'elle avait raison, et que dans le traitement dont il jouissait d'avoir outragé « l'ancêtre » il y avait de sa part quelque rancune parce que Thérèse avait conscience d'avoir fait un mariage au-dessous de ses origines, et parfois le laissait voir.

Mais il buta contre l'obstacle, volontairement.

— Moi, — dit-il, — je trouve qu'elle est beaucoup mieux comme cela, la vieille !

Thérèse regardait toujours les deux moitiés de pain à cacheter... Elle se sentait le cœur gros comme une petite fille dont un gamin méchant a fait exprès de tacher la belle robe. Et c'était cela aussi, par-dessus tout le reste : il se mêlait à son amertume indignée l'horreur de femme et de ménagère qu'elle éprouvait pour les choses abîmées ou en désordre.

— Enlève-les, — dit-elle, — je t'en prie !

C'est ici que M. Lebeschard aurait dû céder. Il y avait dans cette requête les éléments d'un traité. En faisant lui-même disparaître ces deux souillures malséantes il ne reconnaissait pas ouvertement qu'il avait eu tort, et on ne le lui demandait point. Mais d'autre part, il accomplissait d'un bon cœur apparent la seule chose qu'on lui demandât, et pouvait signer une paix honorable. Thérèse qui n'y avait peut-être pas songé lui offrait en tout cas l'occasion de battre en retraite. Par malheur, manquant d'à-propos, il s'obstina :

— Pourquoi faire? — répondit-il. — Puisque je te dis que je trouve que c'est mieux comme ça.

Ainsi, après le premier choc, ils continuaient de s'affronter. Avec la mémoire confuse de mille piqûres lancinantes qu'elle croyait avoir oubliées, qu'elle avait fait tous ses efforts pour oublier, remontait au cœur de Thérèse un flot de désespoir et de haine : « Ce sera toujours la même chose ! Ce sera toujours la même chose ! Je serai toujours malheureuse ! »

— C'est bien ! — fit-elle, en serrant les lèvres.

Elle mit une chaise contre le mur et monta dessus, son

mouchoir à la main. Mais elle n'atteignait que difficilement la place dont elle voulait arracher les souillures, elle eut peur de tomber, se raccrocha maladroitement à un coin du cadre. Le clou de suspension, mal fixé dans le plâtras du mur, s'ébranla sous les secousses — et tout s'écroula.

— Ah ! — fit-elle, d'un grand cri.

Elle s'était rattrapée à la paroi, et demeurait toute tremblante.

— Tu ne t'es pas fait de mal ? — demanda M. Lebeschard, qui savait qu'elle n'en avait point.

Elle ne le regardait pas.

— Le portrait, — cria-t-elle, — le portrait est crevé !

La toile, rencontrant à faux le dossier de la chaise, s'était déchirée, juste au cou, à l'endroit ou brillait le bel insecte ailé, moiré, et l'ancêtre gisait, avec un grand trou noir dans sa gorge claire.

— Ce n'est pas moi, — dit son mari. — Tu me rendras cette justice que ce n'est pas moi !

— Je ne te pardonnerai jamais ! — répliqua Thérèse.

Elle sentait qu'elle avait le droit de ne point pardonner : il est dans la nature humaine de ne pas excuser les fautes dont il semble qu'on soit responsable, alors que c'est un autre qui vous les fit commettre.

***

La mésaventure du tableau ne laissa que de faibles souvenirs dans l'esprit de M. Lebeschard. Ce portrait lui était indifférent, plutôt hostile, et même il était en somme assez heureux de ne plus le voir, d'autant plus que, selon lui, il n'était nullement responsable de l'accident qui l'en débarrassait. Il le porta dans le vestibule, retourné contre la muraille ainsi qu'il convient pour les toiles qui ont éprouvé un malheur, et, n'y pensant plus, il ne lui entra pas dans la tête que sa femme y pût songer davantage.

Son impression, c'était que la vie conjugale avait repris, qu'elle était la même qu'auparavant, la même qu'elle avait toujours été. Par nature, en effet, il n'était pas très difficile

sur ce qu'il appelait la vie conjugale : il avait des tendances à la confondre avec la vie de ménage. Pourvu que les choses fussent en place, pourvu qu'on respectât ses habitudes et qu'on le laissât parler quand il avait envie de parler, il n'en demandait pas davantage. Il se suffisait à lui-même, et il exigeait peu de lui : aussi croyait-il qu'il exigeait peu des autres et devait être, au bout du compte, facile à vivre et bon diable. Si on lui eût affirmé qu'il vivait dans un drame et que dans ce drame c'était l'existence même de son ménage et son honneur d'époux qui se jouaient, M. Lebeschard fût tombé des nues : car la scène était muette, et il n'avait pas coutume d'interroger le silence, ni de s'en inquiéter.

Thérèse le détestait. Elle le détestait froidement, résolument, avec la même décision qu'elle avait mise, durant dix ans de mariage, à se dire qu'elle serait une épouse fidèle et qu'elle accepterait son sort comme on doit l'accepter, comme le temps qu'il fait, la fortune qu'on n'a pas et les enfants si Dieu vous en envoie, comme le malheur aussi de n'en point avoir, ce qui lui paraissait beaucoup plus douloureux. Elle n'avait jamais prononcé, en songeant à elle-même, le grand mot de pureté, ne mettant d'emphase ni dans ses pensées ni dans ses paroles. On lui avait enseigné que la pureté est la vertu des saintes, elle ne se croyait pas une sainte. Mais elle avait toujours gardé un idéal de propreté. Il y a les choses qui se font et les choses qui ne se font pas, et celles-ci, pour les femmes qui méritent ce nom, étant innombrables, avaient continué de lui paraître horribles.

***

— ... Non, maman, — dit Thérèse à madame Dumesnil, — on ne peut pas vivre avec cet homme-là !

Ce n'était pas la première fois que sa mère entendait ces paroles. Quand leurs filles sont heureuses les mères ne l'apprennent guère que par le silence, parfois par l'impression grandissante qu'elles ont d'être négligées, par mille petites choses, des détails presque insignifiants, pourtant cruels un peu, qui

révèlent que la chair de leur chair, et leur fille, c'est-à-dire l'être au monde qu'elles avaient cru rendre le plus semblable à elles-mêmes et modeler à leur image, a cessé de parler comme elles parlaient, de penser comme elles pensaient, pour penser et pour parler comme celui qu'elles aiment. C'est l'inévitable adaptation, la fusion de deux cœurs et de deux existences dans le bonheur conjugal, qui ne vont pas sans souffrance pour celle qui donna son enfant au nouveau venu. Elle est forcée de se souvenir qu'elle l'a donnée, donnée à jamais, sans restrictions, sans conditions. C'est une des crises suprêmes de sa vie. Il en est qui ne peuvent accepter leur sort, et c'est ici la cause, sans doute, des innombrables plaisanteries, des récriminations sans nombre qui furent dirigées, à toutes les époques et dans toutes les littératures, contre les belles-mères. Il ne faudrait pas croire, en effet que seuls les Français en aient le privilège. Une propriété, la plus chère, a changé de mains, une propriété a été ravie à son premier possesseur naturel : les anciens ne l'ont pas mieux supporté, les primitifs ne le supportent pas mieux que les modernes et les civilisés. Et c'est même une affaire de civilisation, d'éducation, d'empire sur soi assez difficile à acquérir que d'apprendre à se résigner. Les mères qui se résignent savent qu'elles doivent s'estimer heureuses précisément quand on ne leur dit rien, que si l'on vient à elles, c'est précisément que cela va mal, et qu'alors elles ont pour devoir de n'avoir pas l'air d'écouter !

De n'avoir pas l'air d'écouter, car bien souvent la plaignante leur en voudrait plus tard d'avoir été entendue. Quelques jours, à peine même parfois quelques heures s'écoulent et si on lui rappelait sa plainte, la jeune femme ouvrirait des yeux étonnés : elle ne sait plus de quoi il est question. Il faut même éviter en général le périlleux écueil de la tentative de réconciliation : car presque toujours les choses s'arrangent toutes seules, et elles se fussent compliquées si on eût essayé de les arranger. La mère de Thérèse savait tout cela. Elle était d'une époque où les femmes se piquaient par-dessus tout d'avoir « du jugement », mot qui a presque entièrement perdu, pour nos contemporains le sens qu'elles y attachaient, que d'antiques traditions leur enseignaient à y attacher. Nous l'avons remplacé par celui de « tact » qui n'a pas tout à fait la même significa-

tion. Avant tout le tact est chose mondaine : le « jugement » de nos grand'mères comportait le sens de la place qu'il convient de faire à l'autorité morale dans toutes les affaires qui touchent à la direction de la famille, à l'honneur de la famille. C'était l'esprit de gouvernement : la notion ne s'en est pas affaiblie que dans les familles.

Seulement, cela peut aussi être sérieux. Telle est la grave question qui se pose au moment de ces petites crises conjugales : est-ce une comédie, est-ce vraiment un drame? Les chances de ce côté sont infiniment moindres, et cependant il est bien rare qu'une longue expérience y soit trompée. Il y a la répétition des plaintes et des griefs, il y a l'appréciation du caractère même du mari, il y a enfin cette intuition qui manque rarement à l'amour maternel.

— ... Ma mère, on ne peut pas vivre avec cet homme-là !

Cet homme ! Le mot que les femmes ne prononcent qu'aux instants où leur remontent au cœur la vieille peur, la vieille haine qui habitèrent de toute éternité entre les sexes. Et si laid, si triste, quand les femmes l'appliquent à leur mari ! Cependant la mère de Thérèse l'avait déjà entendu, elle se souvenait peut-être de l'avoir proféré, puis d'avoir oublié qu'elle l'eût jamais proféré. Mais aujourd'hui elle sentait une rancune plus profonde, elle devinait plus d'amertumes accumulées. Mme Dumesnil ne voulait pas qu'un abîme se fût creusé, infranchissable, entre une fille telle que la sienne et le mari de cette fille. Il ne devait pas y avoir d'abîme infranchissable : il y avait *elle*, il y avait son influence, il y avait son autorité pour le combler. Pourtant ce furent sa tendresse, sa tristesse son angoisse qui parlèrent d'abord, en dépit d'elle :

— Ma pauvre enfant, tu ne l'aimes plus?...

— Mère, — répondit Thérèse rudement, — vous savez bien que je ne l'ai jamais aimé ! Quand on m'a mariée, j'ai cru que je pourrais l'aimer : c'était ce que vous m'aviez appris. J'avais dix-huit ans, je ne savais que ce que vous m'aviez fait croire : qu'on aime toujours son mari. Mais c'était impossible, mais tout nous séparait, et vous n'avez pu l'ignorer.

— On finit par aimer son devoir ! — dit sa mère.

— Non, — répliqua Thérèse, — on le fait, et ce n'est pas la même chose. Je l'ai fait tout entier, je l'ai fait comme je savais,

d'après vous, que je devais le faire : sans paraître montrer que ce n'était que l'accomplissement d'un devoir. Si l'on m'en avait montré de la reconnaissance ! Mais quel est le bien que j'en ai retiré? Qu'est-ce qui me reste de ces dix ans de jeunesse sacrifiée? Oh maman, maman, il y a des femmes qui sont heureuses !

— Qu'est-ce que ça signifie? — demanda la mère de sa voix la plus sèche.

Elle ne voulait pas s'attendrir.

— Il y a des femmes qui sont heureuses, — répétait Thérèse lamentablement. — Je voudrais être heureuse ! Ce n'est pas possible que je ne connaisse pas le bonheur. Je voudrais m'en aller, m'en aller...

— Où? Où sont tes ressources, où est ton avenir? Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie, et de ta vie?

— Je veux être heureuse ! — dit encore Thérèse, comme un petit enfant douloureux.

Elle se sentit tout à coup attirée par deux bras tremblants, passionnés, desséchés, liée d'une caresse immense, ineffable, comme si ces bras l'eussent enlacée pour la dernière fois, à l'heure de la mort.

— Tu ne voudrais pas me causer ce chagrin-là, d'être heureuse?... Ma petite ! Ma pauvre petite !

Les larmes maintenant coulaient sans se cacher des deux vieux yeux gris sur les deux vieilles joues. Thérèse embrassa ces joues en sanglotant.

— Maman ! Oh ! Maman, — pleurait-elle.

— Il faut prier, — dit encore la mère.

— Prier? — fit Thérèse, sans comprendre.

Et elle fut stupéfaite de ne pouvoir comprendre, stupéfaite et comme épouvantée. Elle était d'une piété naturelle et acquise, d'une piété d'enfance, et toutefois n'arrivait pas à concevoir que dans son cas il y eût une possibilité de consolation dans la prière. Elle ne pouvait pas demander par la prière d'aimer son mari puisqu'il lui semblait qu'elle fût incapable de l'aimer, que ce serait horrible de l'aimer, le plus grand malheur ! Et elle ne pouvait pas demander autre chose. Autre chose : quoi ? Toujours le bonheur. Ce qui est défendu.

— Il faut faire tout ce qui se doit, — conclut madame Dumesnil, sans insister.

Tout ce qui se doit, c'était l'ensemble, le total de ce qu'elle avait appris à sa fille à respecter et à pratiquer. On impose plus aisément un ensemble qu'une règle plus ou moins définie portant sur un seul point. Et l'ensemble forme un bloc solide, impénétrable. Il pèse de tout son poids, on ne discute plus. On ne saurait quelle chose discuter.

— Oui, maman ! — fit Thérèse avec soumission.

Elle avait retrouvé son obéissance de petite fille, et puis... et puis elle se sentait elle-même si peu capable d'aspirations bien vagues à une réalité. On venait de lui montrer les barrières, mais quoi? Elle avait toujours su que les barrières existaient et craignait qu'au delà tout fût terrible. Un enfant, dans une cour triste, à qui l'on dit : « C'est là que tu dois t'amuser. » Il s'ennuie : à travers les murs il entend les bruits du dehors, les pulsations de la vie dans les artères d'une grande cité, les chars qui passent allant il ne sait où, mais sans doute vers la joie, vers tout ce qu'il ignore et dont il rêve. Un jour quelqu'un laisse la porte ouverte : cela ne fait qu'accroître sa mélancolie, la doubler du regret que cette porte soit ouverte, car jamais il ne parviendra à trouver en lui-même l'audace de la franchir : il aurait trop peur ! Si par hasard pourtant il avançait de quelques pas, le seul appel d'une voix connue, de la voix qui l'a mis là, là où il est, le ferait bien vite reculer... et il refermerait lui-même la porte. Pour qu'il osât se risquer, s'échapper pour quelques heures ou pour toujours, il faudrait un tentateur, quelqu'un qui murmurât à ses oreilles : « Viens donc, viens ! Moi, je connais les routes, et c'est très beau. »

Les rêves de Thérèse ne lui désignaient pas d'objet, elle n'apercevait personne pour lui faire franchir la porte.

***

Ce fut très innocemment qu'elle envoya quelques jours plus tard un tout petit mot à Marlis : « Il est arrivé un acci-

dent au tableau, à notre tableau. Vous seriez si gentil de venir voir le malade ! » C'était en toute sincérité une consultation qu'elle demandait, pas autre chose. L'absence du portrait faisait sur la muraille un trou dont elle ne pouvait se consoler, il lui semblait qu'elle était plus seule, toute abandonnée. Il y avait aussi ses instincts, ses habitudes de bonne ménagère. Un meuble brisé, elle l'eût fait porter le jour même chez le petit ébéniste du voisinage. Pour l'accident de l'aïeule, elle ne connaissait pas de médecin : il devait y avoir un médecin.

— Je vous adresserais bien au père Chappuis, — lui dit Marlis. — C'est le roi des rentoileurs, le magicien de la restauration : il ne donne un coup de pinceau *de lui* qu'à la dernière extrémité. Mais il serait inabordable. Votre tableau n'est pas d'un maître et vous n'êtes pas un vieux client : je prévois une réception qui vous découragerait. Allez plutôt chez Charlet : il est adroit, il travaille assez vite. Il vous arrangera ça.

— Vous êtes sûr? — demanda Thérèse.

— Mais oui, tout à fait sûr. Dire que la voilà inquiète comme pour un enfant !... Il vous arrangera ça, j'ai vu des toiles plus abîmées. C'est une toute petite opération — un traitement, pas même une opération. Pauvre petite ancêtre ! Elle a été blessée bien près du cœur... Comment est-ce donc arrivé?

Son intérêt était sincère : la vue d'une toile mutilée le faisait souffrir. Thérèse expliqua. Elle ne dit pour commencer que ce qu'elle avait décidé qu'elle dirait. C'était elle qui avait tiré maladroitement sur le clou de suspension... Et à mesure qu'elle parlait sa rancune lui revenait plus amère, presque aussi neuve. Oui, c'était elle, mais ce n'était pas sa faute !

— C'est monsieur Lebeschard... C'est monsieur Lebeschard.

Elle avoua tout le reste, et ses yeux brillaient de colère, avec une larme aux cils.

— Pauvre petite fille ! — dit tout à coup Marlis, — pauvre petite fille !

Thérèse éprouva un petit choc de surprise, pas davantage. Elle était un peu choquée que le peintre l'appelât « pauvre petite fille ». Cette familiarité lui sembla inattendue et singulière, elle n'y était point accoutumée. Mais Marlis était lancé,

il continua. Enfin il avait la confidence des rancœurs, de la misère intime qui troublaient l'existence de cette jeune femme si simple, si simple et si charmante ! Enfin ils mettaient ensemble le pied sur le même sentier, ce sentier que tant de femmes distinguent tout de suite, ne perdent jamais de vue, et dont celle-ci avait toujours paru ignorer même l'existence. Il dit qu'il était là, lui, pour l'écouter, pour la plaindre, pour la consoler.

— Oui, oui ! — faisait vaguement Thérèse.

Marlis n'était pas un homme indélicat, il était aussi très prudent. Comment se fit-il que soudain Thérèse comprit? Elle comprit et tomba des nues. Marlis ! M. Marlis ! Elle ne s'abandonna point à de grandes gestes ni à de solennelles protestations : elle reparla du portrait, tout bonnement.

— Vous ne m'avez donc pas entendu? — insista le peintre. — Vous ne sentez donc pas que je suis votre ami, votre grand ami?

— Mais oui, — répondit-elle, — je le sais bien, monsieur Marlis, que vous êtes mon ami, depuis longtemps !

Comme le sens du mot changeait, d'elle à lui ! Il en fut décontenancé. Pour Thérèse, elle n'éprouvait nul trouble, aucune émotion, mais au contraire une grande envie de rire, son premier accès de gaîté depuis des semaines. Marlis? Voyons, elle le connaissait : il était M. Marlis qui venait, depuis tant d'années, s'asseoir dans ce petit salon et causer agréablement. Et il lui faisait pressentir qu'il souhaitait devenir son amant ! Même les plus honnêtes femmes ont pensé à l'amant, Thérèse y avait pensé : mais précisément comme à l'inconnu, comme à la magie de l'inconnu, à un rêve, à un idéal qui tomberait du ciel et ne ressemblerait à rien de ce qu'elle avait connu jusqu'ici sur la terre. Marlis, qu'elle connaissait, ce vieux Marlis !

Marlis n'était ni vieux ni jeune : il était même à l'âge où les hommes sont le plus dangereux ; mais il était « de la maison ». Elle s'était trop habituée à lui. Il n'avait pas prévu cet écueil.

— Allez voir Charlet, — dit-il, dépité, — allez voir Charlet ! Vous avez bien noté son adresse?

« M. Marlis, songeait encore Thérèse, après son départ. Mon Dieu, que c'est drôle ! »

***

Un matin, prenant la toile avec elle, elle se fit conduire en fiacre rue de Vaugirard.

Franchissant une porte cochère, elle se trouva dans un lieu qui lui sembla d'une douceur inattendue.

C'était comme un grand jardin dans lequel, par hasard, il aurait poussé des maisons : légers ateliers de brique et de verre qui tous avaient conservé leurs tonnelles de verdure, avec des glycines, des chèvrefeuilles, des lierres qui retombaient sur une petite porte à claire-voie, peinte en vert, resserrée encore par l'envahissement de ces plantes grimpantes, et portant un numéro. Une ruche de peintres et de sculpteurs? Un couvent n'aurait pas été plus paisible. On n'entendait rien, sinon tout au bout, à la hauteur des premières feuilles dans les grands arbres, le chant d'un piano qui jouait un air de Grieg, mélancolique, intime comme une mélodie légendaire ; et ce vieux piano même, soigneusement visité par l'accordeur, mais si faible, exténué, n'avait pas plus de sonorité qu'un clavecin. L'existence de Thérèse s'était tout entière écoulée en province quand elle était jeune fille, et, depuis son mariage, dans un de ces milieux parisiens qui sont le plus désespérément dépourvus de couleur et d'harmonie. Elle n'avait aucune idée de ces demeures de la rive gauche, abris d'artistes à qui la fortune ne sourit pas encore ou ne sourira plus, mais où le travail patient, l'obligation de ne pas troubler le voisin dans l'exercice d'une profession considérée comme noble, entretiennent une paix singulière, car elle n'est pas celle de la vertu et nulle règle, nul maître ne l'imposent. Thérèse eut quelque hésitation avant de frapper à la porte qu'on lui avait désignée ; elle était presque émue. Un jeune homme vint ouvrir.

— Monsieur Charlet? — demanda-t-elle?

— C'est moi, madame.

Le restaurateur de tableaux avait une figure étrangement

pâle et très maigre, avec deux yeux ardents dont les prunelles semblaient avoir emprunté leur couleur à un vieux cadre de chêne où des parcelles d'or resteraient attachées. Il leva un peu, en saluant, une main longue et frêle que la lumière du dehors rendit translucide.

— J'ai apporté ce tableau qui a eu un malheur, un grand malheur ! — fit Thérèse. — C'est le portrait d'une aïeule. Il est perdu, n'est-ce pas? On ne peut pas le réparer?

— Si, madame, — répondit le restaurateur, — il n'y a qu'à coller du papier fort du côté de la peinture en ayant soin de bien rejoindre les morceaux déchirés. Ensuite, du côté de la vieille toile, il faut quelquefois gratter longtemps, arracher le chanvre fil à fil. Après ça, il n'y a plus qu'à remettre une toile neuve... Par bonheur celle-ci est du dix-huitième siècle, elle est préparée avec un enduit minéral rouge : je crois que je pourrai l'enlever d'un coup, et il n'y aura plus qu'à reporter la peinture sur le châssis neuf, en faisant des raccords au pinceau sur les déchirures.

C'est ainsi qu'il expliquait, lent et méticuleux, les procédés de son art fait de minuties précieuses, et tout son atelier, sa personne même, reflétaient des habitudes de scrupule excessif, une propreté passionnée, comme dans un béguinage flamand. Il vivait dans cette lumière du nord, claire et froide, au milieu des tableaux revernis; et ses traits, ses paroles nettes et mesurées, ressemblaient à ces tableaux.

— Que c'est joli ! que c'est joli, chez vous ! — fit Thérèse presque inconsciemment.

C'est parfois une bénédiction qu'un peu d'inexpérience. Quelques-unes de ces toiles eussent fait sourire Marlis, mais Thérèse jouissait avec ingénuité de ces images qui contaient des histoires.

Placés sur des chevalets épars, les tableaux restaurés illuminaient la pièce.

Il y avait une Nativité d'un primitif italien. Dans une grange immense qui servait d'étable, on voyait le bœuf et l'âne. Derrière eux un paysage fuyait à perte de vue, avec une rivière, des rochers, des forteresses, des bêtes qui paissaient. La Vierge avait une figure longue, un peu pâle, le nez bien droit; saint Joseph était un bon vieux, le menton en galoche.

Tous deux adoraient l'enfant Jésus, qui suçait son pouce, et le calme était si grand que deux lézards, cramponnés au mur, ne bougeaient pas.

Plus loin, c'était un portrait de l'école de M. Ingres. Une demoiselle, la taille sous les bras, portait du bout de ses doigts couverts de mitaines trop larges une toute petite toque, chargée d'une plume d'autruche immense. Ses cheveux s'aplatissaient en bandeaux, elle avait des yeux trop grands, des sourcils qui continuaient l'attache de son nez si hardiment qu'ils évoquaient l'idée de deux arches de ponts ; sa pâleur était distinguée, et l'on demeurait certain, rien qu'à la regarder, que son éducation était accomplie.

Il y en avait, il y en avait sur les quatre cimaises. Un mamelouk, debout sur son cheval au galop, brandissait une tête coupée. Une dame en deuil recevait une lettre et mettait la main sur son cœur. Une bergère, des roses dans les cheveux, s'asseyait par terre pieds nus, mais dans une robe de satin de cinquante louis, tandis qu'un bel adolescent, en cravate à la Colin, lui montrait un étourneau. Et toutes ces effigies, lavées, nettoyées, frottées d'un enduit plus transparent que le verre, éclataient, beaucoup plus neuves que le jour où l'artiste avait mis sa signature au bas du tableau.

— Que c'est beau? — fit Thérèse ardemment. — Est-ce que c'est de vous?

Le pauvre restaurateur sourit faiblement. Il aurait bien voulu, lui aussi, écrire son nom sur une toile, mais il était né avec une maladie de cœur qui ne pardonnait pas. Il n'avait vécu jusqu'à ce jour qu'en prenant soin de lui comme d'un objet fragile, avait pris ce métier parce qu'il n'exigeait point d'effort ni de vigueur physique, seulement de la délicatesse, et lui permettait de rester à l'abri dans cet atelier comme une pauvre bête blessée qui se cache et que les dangers de l'extérieur achèveraient. Il avouait tout cela, infiniment timide, et pourtant si confiant. Confiant comme un enfant qui se rapproche instinctivement des femmes, par faiblesse et par besoin de protection.

— Ainsi, — dit-elle, — vous êtes peintre, et vous ne pouvez plus peindre ! Ils sont si gais les peintres, surtout ceux qui font du paysage : l'un de ceux-là, un ami, me disait...

— Vous avez un ami peintre? — demanda vivement le restaurateur de tableaux.

— Mais oui, — fit-elle d'une voix très calme et de ce ton glacé que prennent les femmes pour bien marquer « qu'il n'y a rien » : — Marlis : le connaissez-vous? Il me parle souvent de ses courses à travers champs, du plaisir de saisir un effet de lumière, de la joie qu'il éprouve à trouver la mise en place d'un motif.

— Il a du talent, Marlis !

Et, dans la voix devenue sèche, passa un peu, un rien, de cette jalousie subite qu'éprouvent les hommes timides pour les hardis et les heureux qui savent intéresser et retenir celles qui leur plaisent, jalousie plus variée, plus nuancée, plus puérile aussi que chez la femme, qui comprend et sent plus profondément, d'ordinaire, la jalousie physique : qu'un homme, qui n'a pas de droit sur elle, désapprouve les simples amitiés, les plus innocentes conversations, lui paraît toujours étonnant.

Alors Thérèse fut à la fois surprise et flattée.

— Vous n'êtes pas marié? — demanda-t-elle, sans savoir pourquoi.

Ou plutôt elle commençait à souhaiter des confidences, éprouvant comme une langueur compatissante, une sympathie très douce, et qui lui semblait si peu dangereuse!

— Marié, moi? Oh non... Et je crois bien que vous êtes la première femme qui entre ici depuis que ma mère n'y vient plus, — ajouta-t-il en rêvant. — On a des clients, en général, mais pas des clientes...

— Votre mère ne vient plus?

— Depuis deux ans. Elle s'est tuée à me faire vivre. Il paraît que ma vie est un miracle. J'aurais dû mourir tout petit, tout petit : elle m'a sauvé cent fois et elle y a gagné de mourir avant moi... Quand elle vivait, je sortais encore un peu. Par les beaux jours elle m'accompagnait, me surveillait ; j'ai fait du paysage, j'ai vu des champs, des bois... j'ai mangé des omelettes à la campagne. Aujourd'hui ces omelettes m'apparaissent comme un bonheur impossible, quelque chose comme un voyage en Italie, du rêve, de la beauté. Maintenant que ma mère n'est plus là, j'ai comme peur.

C'est elle qui me défendait. Vous ne vous vous moquez pas?

Il regardait la bouche un peu frémissante de Thérèse, ses yeux sincères, pleins de lueurs qui ne s'éteignaient que pour se rallumer, et qui parfois s'attendrissaient. Il le savait bien, qu'elle ne se moquait pas, il en était sûr.

— Vous voyez bien, — dit-elle, comme répondant à une pensée, — que je ne me moque pas. Je m'étonne, seulement... je m'étonne que seul, libre, indépendant, car c'est l'avantage des métiers comme le vôtre, l'indépendance, et ce qui les rend si enviables, vous n'ayez pas rencontré une amie, une petite jeune amie, ou une bonne vieille amie, qui vous rende un peu de ces joies sans scandale...

— Que vous en parlez à votre aise ! C'est très compliqué, tout cela ! Il y a le désir, qu'attendent toutes les femmes comme un hommage dont elle se contentent presque toutes, il y a l'amour, auquel rêvent peut-être les solitaires comme moi, et l'amitié, la divine amitié se trouve alors perdue dans les complications et les malentendus. Un homme qui a plus de cœur que de sens est un malheureux : les femmes le méprisent...

— Quelle erreur, quelle folie ! — protesta Thérèse avec une conviction, une véhémence subite. — La plupart des femmes ne cherchent que cela, une amitié...

Ah ! oui, oui, lui soufflait un démon secret, un ami, rien qu'un ami, sans la tromperie définitive et sans le mal : de quoi oublier sa solitude, l'affreuse solitude à deux de son mariage ! Et d'ailleurs elle ne parlait toujours, n'est-ce pas, que généralement. Il n'était question ni d'elle ni de lui : de tout le monde. Mais le restaurateur eut tout à coup un gentil sourire, un sourire d'enfant joyeux, un peu malin.

— Eh bien, — dit-il, — puisque vous êtes si convaincue, essayons... Oh ! c'est une grande prétention, et je vous demande mille fois pardon si elle vous offense. Si je pouvais vous rencontrer, au grand air, devant de jolies choses : pourquoi pas? C'est vous qui l'avez dit, pourquoi pas?

— Jeudi, — répliqua Thérèse sans y penser, — je dois aller déjeuner chez une parente, à Poissy.

C'est ainsi qu'elle fut entraînée. Il lui sembla qu'elle n'avait

fait qu'obéir à une innocente association d'idées : on lui parlait campagne, elle avait répondu « Poissy », involontairement. Le restaurateur de tableaux s'empara de l'aveu :

— Si vous vouliez... Vous feriez votre visite pas trop longue et vous me donnerez un peu du reste de votre après-midi : il y a de si beaux paysages, dans cette vallée de la Seine ! Deux heures, deux heures seulement pour vous les montrer et pour me souvenir avec vous, me souvenir du temps où j'étais encore un peintre. Vous voulez? Dites que vous voulez bien.

Thérèse ne répondit pas.

— Je serai devant l'église de Poissy jeudi à deux heures, — décida le restaurateur de tableaux comme si tout était convenu.

***

Ne pas aller à Poissy était pour Thérèse la chose la plus simple du monde, et la plus droite. Le fait est qu'elle y alla. Elle s'en était donné cent excuses : elle avait bien le temps d'écrire à sa parente pour l'avertir que sa visite était remise ; il valait mieux la prévenir la veille seulement pour que celle-ci n'eût pas la possibilité d'insister... Et la veille, elle avait laissé passer l'heure du courrier.

— Que te voilà rose et fraîche, — dit la cousine Brochard en regardant Thérèse, assise en face d'elle à table. Et Thérèse rougit de plaisir.

— C'est que je me trouve toujours mieux le matin, — dit-elle. — Il paraît que les neurasthéniques ne sont pas comme moi : je les plains, c'est le plus joli moment de la journée, on espère qu'il arrivera des choses. Le soir, on est déçue, ou fatiguée. Alors il faut être une grande dame, et s'arranger pour rester belle aux lumières : je ne suis pas une grande dame?

La cousine hocha la tête. Elle avait vieilli tout doucement ; les nuits et les jours, les matins et les soirs lui étaient devenus indifférents, égaux. Toutes les heures alors conduisent à la mort...

— Tu es jeune, — dit-elle tendrement. — Il faut profiter de la jeunesse, mon enfant.

— Ah ! — fit Thérèse, — profiter de sa jeunesse, ce n'est qu'un mot : le bonheur vient des autres, et ils ne vous le donnent pas. On n'a pas le droit de le chercher, on ne peut pas choisir !

Et en même temps elle se disait : « On ne doit pas chercher le bonheur : mais un instant d'oubli, de consolation sans péché?... Il est une heure, une heure un quart. S'il était venu?... Mais il n'est pas venu. C'est impossible, je ne lui ai rien dit. Pourtant, s'il était là, et s'il repartait? »

Alors elle dit la vérité, une partie de la vérité, pour ne pas mentir et tromper cependant. Elle conta l'histoire du tableau, du tableau gâté qu'elle avait porté chez un restaurateur. Et elle devait écourter sa visite, reprendre le train pour savoir à Paris si le malheur était réparable.

Sa cousine la plaignit, en lui rendant sa liberté.

Et M. Charlet était là, devant l'église ! Elle le reconnut à peine : il avait un feutre noir, une cravate bleue à pois blancs, nouée « à l'artiste », un complet gris, des souliers jaunes, sa figure animée semblait plus jeune, et quand il vit arriver Thérèse il eut un sourire à la fois, rapide et soumis, un sourire d'enfant à qui on avait promis quelque chose, et qui le reçoit.

Il lui tendit les mains, il voulut lui dire qu'elle était bonne, qu'elle était délicieuse...

— Je retournais à Paris, — expliqua Thérèse, simplement.

Il l'accompagna jusqu'à la gare très proche.

— Deux heures, — fit-il, — je ne vous demande que deux heures : le temps de vous montrer ce beau point de vue d'Orgeval, et je vous ramène à Villennes pour le train de quatre heures et demie.

Thérèse hésitait encore.

Le chauffeur d'une vieille auto de louage, devant la station, reconnut le peintre :

— Bonjour, monsieur Charlet, vous voilà donc revenu dans nos pays?

Il ouvrait sa portière.

— Non, — prononça Charlet, — pas aujourd'hui. Nous prendrons l'autobus, madame et moi...

Et cette délicatesse acheva de conquérir Thérèse. Elle eut

éprouvé quelque répugnance à partager avec lui une voiture particulière : la promiscuité même de l'autobus la rassurait.

En vingt minutes, la patache grinçante les conduisit au sommet de la butte d'Orgeval. Ils descendirent, et Charlet fit prendre à Thérèse un sentier à travers champs.

— Regardez ! — dit-il, tout à coup.

Sous leurs yeux un champ de blés mûrs, entouré de pommiers, s'effondra, d'une coulée si abrupte qu'on le perdait de vue après les premiers épis, qu'on ne pouvait rien distinguer de ce côté du vallon, tandis que l'autre se redressait en pente un peu plus douce, mais surplombé par d'autres collines plus hautes, boisées d'arbres sombres. Toute cette étroite couture de la terre chantait une gloire végétale. Sous le soleil d'été, qui traversait un air humide et scintillant, le vert gorgé d'eau d'une prairie, un vert lumineux, excessif, était une émeraude enchâssée dans le bronze de grands bosquets plus ternes. Mais dans ces bosquets mêmes des centaines de nuances se dégradaient, depuis des bleus profonds, qui creusaient des cavernes d'ombre, jusqu'à des sommets où s'exaltait la joie claire et toute fraîche de leurs jeunes rameaux. Dans cette avalanche de frondaisons un antique village dormait, tellement silencieux que c'était l'œuvre des hommes qui semblait morte, tandis que la nature insensible frissonnait d'une activité perpétuelle.

— Voilà, — dit Charlet à voix presque basse, — voilà ! Ça c'est un paysage pour peintres.

— Un paysage pour peintres? — demanda Thérèse, sans comprendre.

— Oui, parce que tout s'y ramasse, tout s'y compose. C'est assez petit, pourtant très grand, divers et varié. C'est un tableau. Un tableau pour nous, comme nous peignons maintenant.

— C'est beau ! — fit Thérèse, sérieusement.

— C'est beau... Mais pourtant !... Venez voir encore.

Par d'autres sentiers, ils gagnèrent les crêtes qui dominent la vallée de la Seine.

Une petite chapelle, dont les tuiles avaient pris la teinte du vieil or, accusait les premiers plans ; et tout de suite, dans un abîme où la contemplation éperdue s'égarait, s'épandait une

plaine presque sans bornes. Elle était immense, mais on la devinait peuplée d'hommes ; des cités, des clochers, des bourgades semaient son pelage diapré de taches blanches et d'éclats cuivreux. Le grand fleuve qui la traversait, paisible, assoupi, d'un gris bleu, semblait l'œil de cette large terre majestueuse, où les céréales, mises en gerbes, s'alignaient en quinconces réguliers. Mais à l'extrême horizon d'autres collines montaient, dans un brouillard cendré, d'un bleu intense, avec quelque chose d'apaisé, de féminin, de délicieux, comme un autre regard qui serait venu de l'infini et de l'illimité.

— Et ça, — dit Charlet, — c'est infaisable, parce que c'est encore plus beau, parce que c'est sublime, et parce que c'est... c'est littéraire ! Tout ce qui est trop grand, maintenant, pour nous autres peintres, nous disons que c'est de la littérature ! Et c'est pourtant ce que les vieux peintres mettaient dans leurs fonds : des clochers, des villages, des navires, des ponts et des fleuves... Il y a eu un peintre, cependant, de nos jours, Ségantini, qui a peint l'immensité : mais peut-être que, lui aussi, c'était un littérateur ! Je l'aime avec inquiétude, jalousie et timidité.

C'est ainsi que s'écoulèrent les minutes, puis les heures. Charlet, fidèle au pacte, ne parlant que de son art et de ses souvenirs. Thérèse ne comprenait pas toujours, et s'intéressait parce que cela l'intéressait. Au fond, rien ne l'intéressait qu'elle, Thérèse, sa propre vie, et celle de celui qui marchait à ses côtés : mais elle était flattée qu'il la prît pour confident.

La pente rapide d'un chemin ombragé les conduisit à Villennes. Charlet proposa qu'avant de partir on allât goûter à l'Auberge du *Sophora*.

La guinguette champêtre, adossée à une église romane dont la pierre prenait au soleil couchant une couleur rose pâle, s'abritait sous un vieux cèdre qui lui a donné son nom botanique, bizarre et un peu ridicule. Mais l'arbre géant demeurait sublime au-dessus des têtes ; on eût dit qu'il était fait de bronze vivant et des ramiers sauvages roucoulaient tendrement dans son obscure gravité. Une servante blonde, dont les yeux étaient hardis, apporta la théière, le lait, un chanteau de pain

bis, du beurre. Charlet s'occupait des moindres désirs de Thérèse.

« Comme il est doux ! songeait Thérèse émue. Comme il a l'air heureux que je sois un peu gourmande. Il ne pense qu'à moi, non à lui. »

Elle se trompait légèrement. Il avait seulement les câlines manières des enfants fragiles qu'on a toujours entourés de soins méticuleux. Deviennent-ils un instant attentifs à ce qui n'est pas eux, ils témoignent des mêmes soins, par souvenir et par imitation : le froid, le chaud, une jaquette mise ou enlevée, un breuvage trop glacé, un fruit pas assez mûr, ils pensent à tout parce qu'on les avait accoutumés d'y penser pour leur propre personne. Thérèse en profitait, et ce qui n'était qu'habitude lui paraissait délicatesse. Nul jusqu'ici n'avait eu pour elle ces attentions... Soudainement un rire sonore, un peu voulu, un peu malsonnant, partit de la table voisine. Une belle fille rose et naturellement fraîche, pourtant fardée, à laquelle son voisin parlait dans le cou, levait la tête en arrière pour rire plus fort, montrant deux rangées de dents lumineuses.

— Elle est jolie, — dit Thérèse indulgemment.

Et elle avoua :

— Voulez-vous que je vous dise : c'est une chose pour laquelle nous, les femmes à vertu, les femmes à préjugés, nous envierons toujours les hommes : ces compagnes passagères, qui ne laissent pas de regrets, à qui l'on ne demande pas plus que ce qu'elles donnent.

Charlet secoua la tête.

— Comme vous vous trompez, madame et mon amie, — fit-il gentiment. — Ces personnes disent tout dans un mot, dans un rire. Il n'y a pas de mystère en elles, donc pas de rêve. Ce sont les coquelicots du bord de la route. Il faut les regarder, non pas les cueillir. Ils se faneraient dans la main.

« Il n'a pas dit un mot de moi, pensa Thérèse, et c'est à moi qu'il compare tout le reste. Mon Dieu ! Comme la vie pourrait être bonne ! Et pourquoi ne le serait-elle pas, ainsi, rien qu'ainsi ? »

Au retour, dans le train, elle garda un silence dont Charlet

ne songea guère à la tirer. Ils savouraient de la douceur. A la gare Saint-Lazare le peintre proposa seulement :

— Je ne vous reconduis pas. C'est vous qui allez me reconduire... N'avez-vous pas dit à votre parente que vous aviez rendez-vous pour voir votre tableau, votre pauvre tableau? Il ne faut pas mentir.

Ni l'un ni l'autre, en effet, ne pouvait se résoudre à se quitter. Toutefois, quand ils furent dans l'atelier un embarras les prit de se retrouver là, justement parce qu'à cette heure ils s'y sentaient plus intimes.

— Voulez-vous que je vous montre encore quelque chose? — demanda-t-il, comme on offre un jouet pour tenter et pour retenir.

Ce fut, parmi les cadres retournés une peinture assez vaste, dont les couleurs avaient quelque chose de triomphal et de bondissant. Vers des noces voluptueuses, Thétis, couronnée de corail, traînée dans un grand coquillage de nacre par des sirènes, des tritons, des hommes qui finissaient en poissons, les épaules nues tannées par le soleil et la mer, s'en allait sur des flots d'écume. Elle était nue, et la rondeur grasse de ses genoux, les pointes roses qui fleurissaient sa gorge, étaient comme un aveu de désir, l'offre de toutes les joies surhumaines que peut offrir le corps d'une déesse.

— Ce n'était pas un péché, dans ce temps-là, l'amour? — murmura Thérèse. — Une joie parmi les autres joies?

— Un péché? — interrogea le peintre sans comprendre.

Il n'avait jamais envisagé l'amour de ce point de vue : c'était pour lui un fait terrible, exceptionnel, d'un autre monde.

Il se rapprocha de Thérèse qui sentit dans ses cheveux, sur sa nuque, un petit souffle oppressé. Il lui avait pris les mains, la contemplait profondément, s'emparait d'elle par les yeux, avec plus d'angoisse encore que de désir. L'émotion fut trop forte il sentit — hélas! qu'il connaissait bien cette souffrance! — une aiguille cruelle lui traversait le cœur. Puis la couleur revint à ses joues, il fut un homme éperdu de désirs. Mais Thérèse déjà s'était arrachée de ses mains.

— Restez ! — supplia-t-il.

— Il est tard, très tard... Il faut que je m'en aille.

— Mais vous reviendrez?
— Il le faut bien : pour le tableau.
— Ah ! le tableau... Dès demain, après-demain.
— Enfin, bientôt, — dit Thérèse.

***

Elle avait pris la fuite, elle avait parfaitement conscience d'avoir pris la fuite : dernière ressource, et si lâche! Comment, en si peu de temps? une telle emprise d'un homme dont elle ne connaissait rien? Mais c'était justement la cause de sa faiblesse : elle avait cru entrer dans un nouvel univers, on est sans force contre ce qu'on ne connaît pas : « Huit jours, se promit-elle seulement. J'attendrai huit jours ; et je reviendrai pour le tableau : N'est-ce pas indispensable? Naturel et indispensable? »

Elle n'allait pas plus loin, ne voulait même pas envisager la possibilité d'aller plus loin ; et pourtant voilà que tout à coup, pour la première fois, sa vie lui paraissait pleine, pleine comme son cœur qui éclatait ! Il y aurait dans sa vie quelque chose — un secret, quel mot magique, un secret ! — quelque chose tout à fait différent du reste, de mystérieux, de précieux : il y aurait *une amitié*. C'était cela, une amitié dans un monde tout neuf, hors de tout ce qui était son ménage, ses entours, son mari, de tout ce qui l'excédait, de tout ce qui lui semblait l'ennui, la fadeur, la brutalité, la médiocrité, le néant. Et personne jamais ne saurait, personne qu'elle et lui. Elle entrerait dans un féerique jardin de confidences et de délicatesses, dont elle seule connaîtrait la porte, dont elle seule aurait la clef. Ce serait délicieux : dans une autre existence, une autre Thérèse, la vraie, qui regarderait l'ancienne à toutes les heures du jour, à toutes les heures tristes, décourageantes ou vides, et lui dirait pour la consoler : « Tout cela n'existe pas, tout cela n'est rien. Encore un peu de temps et je t'emmènerai : tu verras ! »

C'était une romance, rien qu'une romance : les femmes chastes ne se méfient pas des romances, et pourtant c'est par

ce détour de sentiment qu'elles se trouvent subitement, sans armes, livrées au démon de la sensualité. L'instinct, le pur instinct, la petite bête sauvage qui dormait en elles s'éveille, bondit, et ne trouve plus d'obstacles : la romance, la naïve et innocente romance les a doucement abattues sans même qu'elles s'en doutent. Elles succombent sur un champ de lys.

Pour Thérèse, la semaine qui coula en épaissit la jonchée, l'odeur en devint plus voluptueuse et plus entêtante. Comment avait-elle eu le courage, l'autre jour, de s'arracher à la joie, à l'extase, à la vie? Elle ne se le demandait pas, elle ne l'avait pas fait exprès. Elle avait fui parce qu'elle était femme. Et maintenant elle ne voulait plus penser à ce qui arriverait plus tard, quoi que ce fût, parce qu'elle était femme. Thérèse ne voyait là nulle contradiction. Elle était heureuse, heureuse! Elle avait découvert le bonheur, le bonheur tel qu'elle le portait en elle, et ne désirait pas davantage — mais ne se doutait point que, pour garder ce bonheur, elle consentirait avec simplicité, peut-être même sans remords, à tous les sacrifices si *quelqu'un* exigeait ces sacrifices. En attendant elle marchait au rythme d'une mélodie sublime qu'elle seule entendait, et qui lui gonflait la poitrine comme le vent du triomphe le sein des Victoires antiques.

M. Lebeschard fut le seul à ne point s'apercevoir qu'il y eût dans sa femme quelque chose de changé : car Thérèse ne le détestait plus. Elle considérait son mari, non pas avec la résignation contrainte ou l'amer dédain qu'elle avait éprouvés, suivant les moments, de le sentir différent d'elle, sur un plan plus bas, mais avec une sorte d'affection diffuse. Elle l'aimait à cette heure comme elle aimait le reste de l'humanité, les chiens, les chats, les mouches qui bourdonnaient contre la vitre : tout cela était beau et harmonieux. Non, M. Lebeschard ne s'en aperçut point : ce qu'il avait d'esprit avait toujours été ailleurs. Mais la servante elle-même, étonnée, murmurait : « Madame est bien gaie. » Pour la mère de Thérèse, elle ne dit rien, parce que Thérèse ne lui fit aucune confidence : mais ce fut justement ce qui l'inquiéta.

— Cela va mieux avec ton mari, n'est-ce pas? — demanda-t-elle, jetant la sonde.

— Oui, maman, — répondit sa fille d'un air vague.

— Ces petites crises de ménage s'arrangent toutes seules, je te l'avais bien dit.

— N'est-ce pas, maman...

Et madame Dumesnil hochait la tête.

Le jour arriva, le jour qu'elle s'était fixé, et vers lequel allait son âme ! Dès l'aube elle s'éveilla pour songer : « C'est le jour : c'est le jour »! puis retomba dans un demi-sommeil languide, plein de rêveries confuses, où elle se voyait sur un océan chimérique, à côté de Thétis, dans la conque de Thétis, conduite vers la joie par des tritons musculeux. M. Lebeschard, avant d'aller au bureau, prit comme tous les matins son café au lait dans la salle à manger. S'il eût été plus subtil ou moins indifférent, à voir sa femme en face de lui, muette, le buste allongé, les yeux ailleurs, le regardant sans le voir, l'ayant supprimé de sa pensée, ou veillant seulement pour savoir quand il serait parti, il eût pensé : « Il y a quelque chose ! » Mais il était aussi loin de Thérèse que Thérèse de lui. Il plia soigneusement son journal pour le terminer dans la rue et sortit sans prononcer un mot. C'était son habitude quand les choses allaient à sa guise : elles allaient, donc il n'avait rien à dire. C'était son habitude et ce fut son erreur. Peut-être, de sa part, eût-il suffi d'un mot pour rompre le charme, rappeler à sa femme les mille liens qu'avait créés à son insu la vie conjugole : « Cet homme est pourtant ton mari ; entre vous il n'y a rien eu encore de grave, aucun mystère, nulle dissimulation. » Mais il partit.

Alors Thérèse s'habilla. Toute cette longue semaine elle avait médité bien des fois sur la toilette qu'elle ferait, ce matin d'entre les matins : dans de telles occasions la femme la plus simple ne saurait perdre de vue une chose si essentielle. Mais elle s'était juré : « Je lui apparaîtrai telle que la première fois. Il ne faut pas qu'il puisse croire que je me suis souciée de me montrer à lui autrement, et mieux, et dans d'autres intentions que le jour où le hasard m'a menée chez lui. » Elle se l'était juré, et tint parole. Mais il y a cent façons pour une femme de faire la même toilette, de soigner sa coiffure, même d'employer la poudre de riz ; et il y a les gants, les souliers, la voilette, tout ce qui restitue, par sa fraîcheur,

de la fraîcheur à l'ensemble. Un jour de bataille, le soldat endosse l'uniforme qu'il portait la veille, mais non pas de la même manière. Tout ce qu'il possède lui semble précieux sachant qu'il marche à la mort. Il en va de même pour une femme qui, pour la première fois, court à l'inconnu de l'amour.

... Tout était achevé; à son tour Thérèse quitta la maison. Enfin, enfin ! Dans quelques minutes, dans une demi-heure... Elle se hâtait vers la rue de Vaugirard comme les oiseaux volent au nid, sans rien observer, croirait-on, mais par la ligne la plus droite et la plus courte, et ne voyant plus rien qu'un but lumineux. Le ciel lui sembla gai, léger, plus frais et pur qu'il n'avait jamais été depuis son enfance, ses premières années d'enfance, les seules heureuses. Le sol était sec et doux à la fois sous ses talons, elle n'y marchait point, il la portait comme une nuée. Dans la cour du Louvre des pigeons planaient. Avec eux toute son âme passionnée tournoya très haut, elle eût cru pouvoir les suivre, elle n'avait plus de poids. Le bonheur, le bonheur ! C'était ça, le bonheur... Elle allait aimer, on allait l'aimer, elle en était sûre. Qu'est-ce que son cerveau, son cœur, tout son être allait sentir? Qu'est-ce que c'est qu'un amant ?

Le mot apparut brusquement au fond de sa conscience, prononcé par la petite bête sauvage éveillée en elle. Et Thérèse ne s'arrêta pas, ne retourna point sur ses pas, n'eut même pas un frémissement, une hésitation : ce ne serait pas un amant comme ceux des autres femmes, cela ne ressemblait à rien de ce qui peut arriver aux autres femmes, puisqu'elle était *elle* et non pas une autre. Ainsi la pudeur, la vertu, la crainte salutaire de l'inconnu, l'horreur du mensonge, le culte enraciné du devoir et de la propreté morale, rien de tout cela ne la pouvait plus arrêter. Elle n'était pas coupable, non, elle n'était pas coupable. La faute, le crime, ce qui est défendu enfin, c'est le péché, et le péché, c'est le désir; le péché c'est la sensualité. Thérèse n'éprouvait aucun désir, Thérèse se croyait, à cette heure même encore, dépourvue de toute sensualité. Elle allait seulement, de toute son âme, vers un homme très bon, très doux, infiniment respectueux, plus faible qu'elle — et c'est ce qui la rassurait — un homme qui, différent des

autres hommes, ne lui avait rien demandé, ne lui avait pas même pris un baiser, un homme qui était l'idéal justement parce que, le connaissant à peine, elle pouvait se le figurer exactement selon ses souhaits les plus intimes et en apparence les plus innocents. Elle ne se doutait pas qu'elle fût sans force, elle ne se doutait pas qu'il ne dépendait que de lui qu'elle tombât dans ses bras. Sans le savoir, en huit jours, elle s'était effrénée.

Thérèse franchit la porte cochère, pénétra dans cet ermitage paisible, en reconnut tous les traits, les petits toits vitrés, les arbres, les dalles de l'allée, l'odeur du jardin humide, la petite claire-voie peinte en vert, les glycines. Elle tira un verrou qui résista...

Alors, levant les yeux, elle aperçut un petit bout de carton fixé par quatre pointes de tapissier dans la palissade. Cinq mots y étaient écrits :

Fermé pour cause de décès.

Quoi, quoi? Quel décès? Qui donc était mort? Ce n'était pas?... Non, c'est impossible, ces choses-là? Ça n'arrive pas comme ça ! Puisqu'elle, Thérèse, vivait. Puisqu'elle avait rattaché toute sa vie à la vie de cet homme, de cet homme dont la porte fermée lui jetait brutalement cette menace absurde, ces mots invraisemblables. C'était un autre, qui était mort. Mais lui, voyons, ne pouvait pas mourir.

Elle courut chez le concierge, à l'entrée de cette rue d'ateliers, de cette villa d'artistes.

— Monsieur Charlet? — dit-elle.

— Le restaurateur de tableaux? — fit le concierge. — Il est mort, le pauvre garçon. On l'a trouvé dans son lit, tout froid, l'autre matin.

— Il a souffert, il a appelé, il a crié? — demanda Thérèse, éperdue.

Elle ajouta :

— Il a demandé... quelqu'un?

Il lui paraissait hors de toute possibilité qu'il ne l'eût pas appelée, *elle*. Elle qui avait vécu en lui, projeté en lui toutes ses pensées.

— Mais non, madame, mais non, — fit l'homme tout étonné. — Puisque je vous dis qu'on l'a trouvé mort. C'est ma femme qui est venue le matin pour faire son ménage... On l'a enterré il y a trois jours. Il disait bien comme ça, souvent, qu'il était condamné. Il avait une maladie qui ne pardonne pas...

Thérèse revint chez elle assommée. Elle ne pleurait pas. Elle ne l'avait pas vu mourir, et l'abîme était trop grand entre ce qu'elle avait conçu, les images qu'elle avait de lui, et cet irréparable, cet *à jamais* subit de destruction et d'anéantissement. Un rêve, un rêve horrible et sans plus de réalité dans sa fin déchirante que dans ses commencements chimériques. Tout cela s'était passé dans sa tête, uniquement dans sa tête. Lui-même peut-être n'avait rien su, peut-être s'en était-il allé sans savoir qu'une femme aurait été heureuse, oui, bien heureuse, de recevoir son dernier souffle, d'essuyer sur son front sa dernière sueur. Car s'il y avait eu ça, seulement ça, pour elle ce moment aurait suffi à remplir toute son existence. Mais non, rien, rien ! Et personne jamais ne saurait rien, personne jamais ne pourrait comprendre. C'était si peu de chose. Un inconnu, un petit peintre qu'elle n'avait vu que deux fois. Eh bien? Que lui était-il? De quel droit exprimer même un regret? Il meurt des gens tous les jours.

Elle essaya de parler, pourtant, elle essaya pour prolonger sa douleur, son amour, sa chimère. Elle parla à M. Lebeschard.

C'était le soir, son mari étudiait l'italien, les coudes sur la table, dans la méthode Ollendorf. Il ne savait pas du tout pourquoi. Il n'avait aucune intention de visiter l'Italie, la littérature italienne lui était parfaitement indifférente. Mais il s'occupait, il créait de la sorte une heure où il n'avait besoin de personne, dépensait son besoin d'activité avec lui-même, c'est-à-dire sans contradiction.

— Tu sais, — dit Thérèse, — monsieur Charlet...

— Monsieur Charlet?... — fit M. Lebeschard, qui chercha, sincèrement.

— Monsieur Charlet, le restaurateur de tableaux, à qui j'avais porté le portrait de l'ancêtre... Je t'en avais parlé, tu te rappelles?... Eh bien, il est mort.

— Ah ! — répondit M. Lebeschard se replongeant dans la méthode Ollendorf. — Eh bien, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?

Telle fut l'unique aventure de Thérèse : un chagrin de petite fille, un immense chagrin de petite fille, sans base, sans réalité, sans confidence possible, sans pitié possible de personne, dans un cœur de femme affreusement déchiré.

PIERRE MILLE

UN

PROGRAMME D'ACTION ÉCONOMIQUE

EN INDO-CHINE

Lors des enquêtes économiques que j'ai faites en Chine ces dernières années, j'ai recherché les moyens d'élargir le plus possible l'emprise commerciale de l'Indo-Chine sur le marché chinois, qui a un si grand avenir et constitue pour notre colonie le débouché le plus commode et le plus sûr. Mes dernières études à ce sujet confirment de tout point les conclusions des rapports et des articles que j'ai publiés autrefois sur cette importante question.

L'Indo-Chine, en dehors de ses relations de politique courante, a vécu, jusqu'ici, trop isolée de sa grande voisine; cette situation ne saurait durer : il faut un rapprochement de plus en plus intime. L'avenir de notre colonie est de ce côté et c'est l'action *économique* qui fortifiera et développera l'entente politique. En effet, pour un peuple aussi profondément *réaliste* que le peuple chinois, les seuls liens solides sont les liens d'intérêt ; par les affaires on atteint sûrement toutes les classes de la société, on peut pénétrer sûrement au cœur de la place et s'y maintenir, surtout si le commerce est richement doté en moyens financiers comme l'ont compris les Allemands, dont l'influence devenait ainsi prépondérante en Chine.

Il est pénible de constater que, derrière notre Banque de l'Indo-Chine établie cependant depuis longtemps dans les grands ports de Chine, il n'y a jusqu'ici aucun commerce français important en dehors de l'exportation, aucune industrie française : aucun article métropolitain de vente courante ne rappelle aux grands commerçants, au peuple chinois, les capacités économiques de notre pays, sa puissance de « réalisation », la seule qui frappe l'Asiatique.

Il faut donc produire, *exporter en Chine*, étendre un réseau d'affaires, d'affaires importantes, qui, pénétrant dans le vif de son existence, feront sentir à ce grand pays notre présence réelle, efficace, notre vitalité dans tous les domaines.

Mais qui produira, exportera en quantité capable d'impressionner le marché chinois? Ce ne sera pas la métropole : sa main-d'œuvre sera trop raréfiée, trop chère et surtout la métropole n'est pas outillée pour l'article *bon marché*, pour la vente en Chine par conséquent. C'est ici que l'Indo-Chine peut jouer un grand rôle, exercer une *suppléance* de première utilité, développer notre *crédit à l'extérieur* par une exportation que ne peut réaliser la métropole. Mais le peut-elle vraiment? A-t-elle des chances de succès? Tout d'abord l'Indo-Chine dispose d'une main-d'œuvre abondante, intelligente et peu coûteuse; elle a chez elle ou à sa portée immédiate, en Chine, les matières premières nécessaires à la création de grandes industries ; de plus, elle trouvera chez elle et à Canton, Shanghaï, Hankeou, Tientsin, des collaborateurs, des intermédiaires sûrs, des Français qui, dès qu'elle produira pour le marché chinois, viendront à elle, lui amèneront, avec des capitaux, des collaborateurs chinois, établis dans ces grands ports où ils serviront d'intermédiaires.

Aussi est-il opportun de se préparer dès maintenant pour l'après-guerre à un effort d'organisation industrielle qui permettrait à l'Indo-Chine, avec l'aide technique de la métropole, de s'implanter solidement sur le marché de Chine, d'y remplacer certains produits européens, surtout allemands, d'arriver même à concurrencer quelques articles étrangers d'un grand avenir que le Chinois commence à fabriquer, mais de qualité très médiocre et en quantité tout à fait insuffisante. On a souvent affirmé que le rendement de la main-d'œuvre

chinoise est égal à celui de la main-d'œuvre européenne, que, par suite, la production dans un pays à salaires très bas est fatalement « très bon marché ». Pour toute personne qui a vécu en Chine et s'est donné la peine d'observer, cette idée est fausse. En effet, dans une industrie entièrement chinoise, non surveillée, contrôlée par l'Européen, le rendement est bientôt médiocre : non seulement en raison de ce qu'on appelle vulgairement le « coulage », toujours grand parce que le personnel dirigeant est négligent et dénué de scrupules mais encore parce que l'Oriental, même Chinois ou Japonais est incapable de travail ordonné et méthodique. L'Annamite éduqué, surveillé, entraîné par des chefs ouvriers, des techniciens français, doit pouvoir fournir un meilleur rendement que le Chinois en général, surtout lorsqu'on l'abandonne à lui-même. Seul le Cantonnais lui est supérieur par la vigueur musculaire, mais cette vigueur n'est pas nécessaire dans toutes les industries.

Si je fais allusion aux Cantonnais, c'est pour mettre en garde les Français d'Indo-Chine contre cette généralisation qui s'étend d'un groupe ethnique très caractérisé à toute une masse qui n'est qu'un mélange de races, de forces et d'intelligence très différentes. Le Français d'Indo-Chine ne connaît que le groupement supérieur, celui qui s'est développé au Koangtong et au Fokien et a largement profité du contact de l'Européen, en particulier de sa technique industrielle, dévoilée dans le centre si actif de Hong-Kong.

Ayant ainsi établi la valeur ethnique de l'Annamite[1], je vais passer en revue toutes les possibilités de créations industrielles que comportent les ressources de l'Indo-Chine. Leur intérêt est double : *allègement* des charges, des difficultés de certaines industries métropolitaines d'exportation, qui réaliseraient, dans des *filiales* au Tonkin, une production avantageuse : peu coûteuse, puisque le charbon abonde, à bas prix, comme la main-d'œuvre, et que les voies de communication sont nombreuses et faciles ; *enrichissement* de la colonie avec ses conséquences : développement économique rapide et com-

1. Je considère même que l'Annamite est supérieur par l'intelligence à la moyenne des Chinois avec lesquels j'ai vécu dans la vallée du Yangtsé.

plet pour elle et pour nous, accroissement de notre exportation vers ses ports.

Mais une grave question se pose : est-il opportun de chercher à créer en Indo-Chine de fortes organisations industrielles? Sous prétexte de fournir au marché chinois certains articles, ne va-t-on pas entraver la production de la métropole, gêner son exportation? Je répondrai tout d'abord que la France ne fournit actuellement à la Chine aucun des produits dont il va être question et n'en fournira sans doute pas, de longtemps, la plus minime quantité. D'un autre côté, ne serait-ce point absurde de vouloir retarder le développement d'une grande colonie pour une chimérique crainte de future concurrence? Cette colonie dispose de grandes ressources, tant en matériel humain qu'en produits du sol et du sous-sol; il n'est que légitime qu'elle en tire profit. L'heure présente est très favorable, la Chine est encore loin de pouvoir se suffire à elle-même en articles étrangers, tels que *savon, verrerie, papier, teintures, allumettes,* qu'elle a récemment adoptés et dont elle se sert de plus en plus. D'ailleurs, rien n'empêche nos fabricants métropolitains de participer à la plus grosse part sinon à la totalité de ce mouvement, par exemple, en créant des *filiales,* dont l'appoint peut être considérable pour l'industrie-mère et la favoriser indirectement. La question vaut la peine qu'on s'en préoccupe, qu'on l'étudie. En cette période d'une évolution économique si puissante et si rapide, notre imprévoyance, notre insouciance n'ont été jusqu'ici que trop notoires, s'aggravant d'une étroitesse d'esprit, d'une insuffisance d'efforts malheureusement trop évidentes par leurs conséquences. Il n'est donc que temps, non seulement de faire l'inventaire de toutes nos ressources métropolitaines et coloniales, mais encore et surtout d'en *préparer l'utilisation immédiate* par les moyens les plus sûrs et les plus rapides. Ne parle-t-on pas assez en ce moment de la crise du papier? Il eût été facile d'atténuer cette crise, sinon de la prévenir, en tirant parti des ressources qu'offre l'Indo-Chine pour pareille production[1]. Mais nos

1. Il y a le bambou, plusieurs espèces de daphnés, une graminée du genre *imperata.*

industriels ignorent nos colonies, comme d'ailleurs certains grands marchés étrangers, et ils espèrent, contre toute espérance, qu'ils pourront toujours s'alimenter aux vieilles sources pour l'élaboration des mêmes produits. Leur orgueil achève la cristallisation de leur routine : le Français, dans le moindre article, croit avoir réalisé l'*optimum* et entend l'imposer à l'étranger; il ne veut même pas admettre que le goût de celui-ci puisse être différent du sien, qu'un client de l'Orient lointain ait une conception autre que la sienne sur la forme ou la couleur d'un article de vente.

Toutes ces critiques, malheureusement trop justifiées, ne sauraient avoir d'autre but que d'éclairer mes compatriotes, les mettre en garde contre eux-mêmes, contre des conceptions, et des habitudes d'une autre époque. La dure expérience qui suit son cours sera salutaire : mes critiques s'adressent donc à un passé qui ne saurait revivre et troubler les réalisations de l'avenir.

***

La production minière est un facteur important de l'activité industrielle. Or beaucoup de gisements, des minerais de zinc, surtout, ont été reconnus au Tonkin, ces dernières années, et certains sont en pleine exploitation, mais d'après Brenier, aucune étude systématique d'ensemble n'a encore été tentée au Laos, au Cambodge et en Annam. Au Cambodge, en particulier, existent de très importants gisements de fer (à Phnom-Dek par exemple), qu'il serait sans doute opportun d'utiliser. Il faut espérer que l'étude d'ensemble réclamée par Brenier sera, sans plus tarder, réalisée. Mais nous savons dès maintenant que les matières premières, ainsi que le charbon, abondent en Indo-Chine

Quelles industries pouvons-nous créer ou développer en Indo-Chine ?

Les plus faciles à réaliser sont : la fabrication du savon (de toilette et de blanchissage) ; la fabrication du verre, du papier, des allumettes, des jouets, en même temps l'industrie des cuirs et des pâtes alimentaires pourrait prendre une grande importance.

L'écoulement des savons, de la qualité la plus commune,

est des plus faciles en Chine. Ce marché, qui en 1880 n'importait que pour 62 000 taëls de savon, en a acheté pour une valeur de 2 530 000 taëls en 1914[1] et la progression de consommation s'annonce si grande qu'un puissant syndicat financier anglais a songé, avant la guerre, à édifier une usine monstre à Shanghaï. Le projet serait-il mis à exécution que nous pourrions certainement lutter, fabriquer même à meilleur compte, car la main-d'œuvre est relativement chère à Shanghaï, les matières premières aussi d'un prix plus élevé qu'en Indo-Chine.

Ces dernières années, nous cherchions péniblement à exporter en Chine notre sel de l'Annam : n'est-il pas plus simple de l'utiliser pour faire de la soude, d'autant que le calcaire abonde au Tonkin? Rien ne nous empêche de produire autant de sel que l'exigeraient les besoins nouveaux, de produire par conséquent autant de soude, de chlore et chlorures que nous le voudrons.

Quant aux corps gras, aux huiles nécessaires, on les trouve sur place ou dans les provinces chinoises limitrophes : Yunnan, Koangsi et Koangtong. D'ailleurs, en Cochinchine, en Annam, au Tonkin, il ne faudra pas grand effort pour accroître les surfaces cultivées en graines oléagineuses, comme le soja, le sésame, l'arachide. On pourrait aussi mentionner ce grand producteur d'huile qu'est le cocotier : il est certain que le rendement des plantations actuelles de Cochinchine sera largement dépassé dans quelques années, et que de nouvelles exploitations se créeront sur les rivages du golfe de Siam, particulièrement propices à pareille culture.

La fabrication du verre (verrerie commune, verre à vitres) ne présente pas de difficultés en Indo-Chine : notre facile production de soude nous permet de développer cette industrie en toute sécurité. La Chine, en 1913, a importé pour 870 880 taëls de verrerie commune et pour 1 141 500 taëls de vitres, en provenance de Belgique et d'Allemagne. La quantité importée croît rapidement chaque année.

Quant à la fabrication du papier, elle nous ouvre les plus belles perspectives : la matière première est très abondante

1. Valeur moyenne du taël : 3 fr. 60.

et la production aura un écoulement immédiat. En dehors des pâtes que l'Indo-Chine pourrait expédier en France, il y a en Chine un débouché important pour diverses sortes de papier, principalement pour le papier d'imprimerie et de lithographie. Le montant de l'importation a atteint le chiffre élevé de 6 471 000 taëls en 1914, en provenance de la Suède surtout.

Il existe une production plus délicate, presque monopolisée par l'Allemagne, qu'il serait cependant nécessaire de réaliser : celle des teintures : aniline, indigo artificiel surtout. La France, par trop tributaire de l'Allemagne pour ces teintures, s'organise actuellement pour développer toutes ses industries chimiques. D'autre part, la Chine a presque totalement abandonné l'usage de ses teintures végétales. En 1913, elle a acheté à l'Allemagne pour 5 millions 1/2 de taëls d'aniline et 9 millions 1/2 d'indigo artificiel. Le Japon, lui aussi, a importé cette même année pour 5 250 000 yens (2 fr. 40 à 2 fr. 50 le yen) d'indigo. L'Allemagne, en somme, importait en Extrême-Orient pour une centaine de millions de francs de matières colorantes.

Or on a découvert des gisements de charbon gras au Tonkin. Je ne sais quelle est leur extension, mais la Chine peut en fournir à bon marché autant qu'il est nécessaire. De plus, l'alcool et le chlore, dont il est tant consommé dans l'industrie des teintures, peuvent être produits dans la colonie à très bon compte. Il y aurait donc tout intérêt pour nos grandes fabriques de matières colorantes à établir une ou plusieurs filiales en Indo-Chine, tout près du grand marché consommateur. La main-d'œuvre annamite, si souple, si intelligente, serait particulièrement appréciable dans le genre d'industrie.

Une fabrique de vernis serait aussi facile à organiser dans de bonnes conditions : qu'il s'agisse de vernis sec ou de vernis gras, les matières premières se trouvent dans la colonie ou ne sont pas loin et peuvent être acquises à très bon compte. Ces vernis pourraient s'exporter ailleurs qu'en Extrême-Orient, aux États-Unis, par exemple.

L'industrie des allumettes et celle du cuir sont aussi de grand avenir. La Chine fabrique des allumettes, mais elle est

obligée quand même d'en acheter au Japon une vingtaine de millions de grosses annuellement. Comme nous avons déjà une usine de fabrication au Tonkin, il y aurait lieu de favoriser son développement, de lui fournir les capitaux nécessaires. Sans doute le Japon est un concurrent, mais il lui est impossible de fabriquer à aussi bon marché que nous en Indo-Chine : la main-d'œuvre devient très chère au pays du soleil levant, les grèves y sont fréquentes et les matières premières telles que chlorate de potasse et phosphore doivent être importées d'Allemagne. Il y a donc de la place pour nos allumettes sur le marché chinois.

Quant à l'industrie du cuir, on ne saurait trop se préoccuper de l'organiser largement. Il y a un intérêt considérable à développer les petites tanneries déjà existantes : les produits chinois ou japonais sont de médiocre qualité; à prix de revient égal, nous produirions certainement des articles supérieurs en Indo-Chine, soit en cuirs tannés, soit en cuirs à ouvrer. Nous pouvons largement oser : l'avenir de ce côté s'annonce des plus fructueux : c'est tout le marché de l'Extrême-Orient qui nous est ouvert. Et si la matière première faisait un jour défaut en Indo-Chine, il n'y aurait qu'à s'adresser à la Chine, à Canton, Shanghaï ou Yunnan-Fou.

Les articles ouvrés en cuir pourraient aussi être avantageusement produits, particulièrement les articles à bon marché : chaussures, valises, sacs à main, bourses, etc. En 1913, la Chine a importé pour 7 178 921 taëls de cuir tanné ou corroyé et pour 824 128 taëls de cuir ouvré. Le principal fournisseur a été le Japon ; il n'y a aucun doute que l'Indo-Chine ne puisse rapidement battre ce concurrent, d'autant que le Japon ne trouve chez lui que fort peu de matière première, en raison de la rareté des animaux d'élevage. Il a trouvé des essences à tannin dans les forêts du Ya-Lou, mais l'Indo-Chine, elle aussi, a des cupulifères et, de plus, le palétuvier, dont l'écorce est appréciée à juste titre pour le traitement des cuirs.

Le caoutchouc d'Extrême-Orient s'exporte assez difficilement, ou plutôt à des prix peu rémunérateurs, en raison d'une surproduction véritable dans le monde. L'Indo-Chine pourrait conserver le sien; elle l'utiliserait en fabricant des vêtements, des chaussures imperméables, si recherchés mainte-

nant en Chine ; des isolants pour installations électriques, également de plus en plus demandés, des balles, des jouets, de vente toujours facile en Chine.

Depuis que l'Allemagne, en raison du blocus, ne peut plus importer en Chine ces articles, le Japon a pris ses dispositions pour les fabriquer. Mais le Japon est obligé d'importer la matière première. D'ailleurs, il se lance actuellement dans de nombreuses industries de l'ordre chimique où il n'est qu'un néophyte, où il manque à la fois de techniciens et de main-d'œuvre spéciale, main-d'œuvre lente à former, dont le rendement sera très aléatoire. Il n'en serait pas de même en Indo-Chine, où l'industrie métropolitaine amènerait ingénieurs, contremaîtres et chefs ouvriers, dressant ainsi un personnel qui deviendrait rapidement utilisable.

La fabrication des jouets présente un intérêt qu'on saisira sans peine. En effet, l'Allemagne, avant la guerre, vendait beaucoup de jouets, non seulement en Europe, mais aussi en Amérique. Ce dernier marché, très important, est devenu l'objet de toute l'attention du Japon : l'an dernier, il a pleinement réussi à introduire avantageusement ses articles aux États-Unis, en particulier, et dans l'Insulinde. Ces articles, à prix égal, ont été trouvés d'un caractère plus original que le produit de l'imagination teutonne. Ceux qui ont eu le plus de succès sont des objets où l'art japonais a su peindre des fleurs, des paysages, ou de petites scènes de la vie enfantine dans le milieu nippon.

Notre Annamite, sans être aussi doué à ce point de vue que son frère jaune, a cependant le sens artistique bien développé et arriverait rapidement, par l'action d'une originalité propre incontestable, ou par imitation, à créer des types de jouets pouvant concurrencer ceux du Japon. Il y a là, si on sait l'organiser, une industrie capable de grand développement, et dont le débouché pourrait s'étendre bien au delà de l'Amérique et de l'Insulinde.

On pourrait encore citer d'autres industries qui auraient chance de réussir en Indo-Chine. Citons seulement celles qui se rapportent aux applications usuelles de l'électricité, *éclairage électrique*, *téléphone*, dont la Chine manifeste de plus en plus le besoin. Les villes et même les industriels et les com-

merçants achètent des installations électriques. L'Indo-Chine fabrique facilement certains éléments de ces installations.

***

Si notre grande colonie peut jouer un rôle industriel de premier ordre, elle dispose de ressources agricoles dont l'importance est peut-être encore plus considérable. Elles doivent servir à alimenter la métropole, si on sait les développer par les méthodes scientifiques, encore insuffisamment appliquées. Il y a lieu d'étudier à cet égard des cultures vivrières proprement dites, telles que le riz et le maïs, et les cultures industrielles variées et très importantes.

Le riz se classe au premier plan. Il est, comme on sait, la grande culture de l'Indo-Chine, tant au point de vue alimentaire que commercial. Aussi est-il stupéfiant de constater qu'on ait attendu jusqu'à l'an dernier pour créer à Cantho, en Cochinchine, un centre d'études des variétés diverses de cette céréale. C'est dans la première période de la conquête qu'on aurait dû entreprendre une œuvre de sélection suivant les qualités de saveur, de rendement, de valeur commerciale ou industrielle, suivant la durée d'évolution de telle ou telle variété confiée à tel ou tel terrain. Ces expériences étaient d'autant plus nécessaires que les riz de Cochinchine sont, de tous les riz d'Extrême-Orient, les plus bas cotés, moins que ceux de Java où des stations d'essai ont su jouer un rôle des plus utiles, moins même que ceux du Siam, d'un pays qui aurait l'excuse de son ignorance scientifique. Il est d'autant plus regrettable qu'en Indo-Chine on n'ait pas compris toute la valeur d'une sélection rigoureuse, méthodique et appliquée par des compétences agricoles, que le riz est la *richesse même* de la colonie, son grand produit d'exportation. Si M. Brenier et les techniciens agricoles de la colonie, tels que MM. Capus, Lemarié et d'autres non moins dévoués à leur œuvre, avaient été écoutés, il y a longtemps que les résultats les plus fructueux auraient été obtenus. Seulement, tout en reconnaissant la valeur scientifique de ces techniciens, on les tient en une certaine méfiance ; on ne sait pas comprendre que leurs expériences demandent quelquefois des années, qu'il y a donc lieu de leur faire con-

fiance, même si des résultats n'apparaissent pas du jour au lendemain. Ce qu'il faut encore, c'est consentir les dépenses nécessaires, sacrifices légers d'ailleurs, d'utilité incontestable, et qui ne sont rien à côté des gaspillages que nous ont valus des erreurs purement administratives.

Mais enfin, mieux vaut tard que jamais : une station d'essai a été créée pour la Cochinchine ; on doit s'en réjouir, mais il faut espérer que l'Annam et le Tonkin, dont le climat est déjà différent, auront aussi prochainement la leur. Le jour où un choix judicieux de variétés sera réalisé, nous verrons croître rapidement la valeur de notre exportation, tant par l'amélioration de la qualité que par l'augmentation de rendement. Il est aussi intéressant de noter que la surface actuelle cultivée en riz peut être considérablement développée par certains travaux effectués dans les vallées, dans les zones régulièrement inondées. D'après M. Brenier, le delta du Mékong, dont 1 500 000 hectares environ sont exploités en rizières, peut être aménagé pour fournir une surface de 3 000 000 d'hectares facilement cultivables. Il existe aussi de vastes terrains favorables au Cambodge, en Annam et dans la région moyenne du Tonkin. Un spécialiste autorisé, M. Normandin, a d'ailleurs fait les études nécessaires pour ces transformations et extensions : il y a tout lieu d'espérer que son programme a été pris en considération et sera réalisé le plus tôt possible.

Très loin après le riz vient le maïs. Cette culture a pris brusquement un grand développement et il n'est plus besoin de l'encourager, mais c'est une céréale épuisante : aussi y aurait-il intérêt, partout où les conditions de sol et de température s'y prêtent, à pratiquer une autre culture, en même temps que celle du maïs ou pour la remplacer ; une plante se prête à ce rôle : le *soja*, le fameux soja, dont les variétés sont nombreuses et d'une grande capacité d'adaptation. Le soja est la plus précieuse des légumineuses de Chine, la plus appréciée en raison de sa richesse en caséine et de son utilisation possible comme fromage végétal. Pour nous, elle a surtout de la valeur en tant que plante oléagineuse, sa graine renfermant de 15 à 20 p. 100 d'huile suivant les variétés ou espèces. En Indo-Chine, une extension de la culture du soja est doublement profitable, soit comme aliment de premier ordre,

soit comme producteur d'huile pour la savonnerie, une de nos grandes industries nationales. Comme l'Annamite produit du maïs surtout pour l'exportation, il retirerait sans doute un bénéfice sensiblement plus élevé de la culture du soja. Quoi qu'il en soit, il est de toute première utilité de pousser cette dernière culture dès que l'expérience aura fixé la valeur des diverses variétés. Celle du Cambodge est très appréciée, paraît-il.

La question du soja nous amène à celle des *oléagineux*.

L'arachide et le sésame réussissent très bien en Indo-Chine, d'après M. Brenier, la première dans l'Annam central et le Cambodge, le second au Tonkin. On ne sait toutefois si le sésame qui pousse si bien dans la Chine centrale, aura le même rendement sous un climat qui n'a rien de tempéré. Quant à l'arachide, en raison de sa haute teneur en huile, de la qualité de son tourteau et de son fourrage, égal au meilleur foin, elle doit être très largement cultivée et prendre même la place du maïs, dont la valeur industrielle est très inférieure à la sienne.

En dehors de ces plantes herbacées, il existe en Indo-Chine, comme en Chine, certains arbres producteurs d'huile et de suif végétal, qu'il serait du plus grand intérêt de cultiver : on connaît au Tonkin, en Annam et surtout au Laos, de vastes étendues vierges où il serait de la plus haute prévoyance de planter systématiquement des abrasins (*Aleurites moluccana* et *Aleurites cordata*). Dans le moyen Tonkin, où tant de terrain reste disponible, les aleurites poussent vigoureusement, ainsi que j'ai pu en juger par moi-même. Il y a là un faible effort à faire et d'importants bénéfices à réaliser. La *wood oil*, ainsi que les exportateurs anglais appellent l'huile d'abrasin, devient une des grandes ressources de la Chine : il n'y a point de meilleure huile siccative pour la fabrication des vernis. Les Allemands cherchent, par tous les moyens de contrebande, à s'en procurer encore aujourd'hui.

La *Stillingia sebifera* (*kuentze-shou* des Chinois), l'arbre à suif si apprécié, croît aussi en Indo-Chine. Nous devons imiter les paysans du Setchouen [1] et planter le plus grand nombre

1. Riche province de la Chine occidentale.

possible d'abrasins et de stillingias. Si nos colons donnent l'exemple, les indigènes se mettront vite à un travail de plantation facile et très rémunérateur. Il y a là une grande source de richesse à exploiter; le gouvernement de l'Indo-Chine ne saurait trop s'en préoccuper.

De plus, avec M. Lemarié, j'attire l'attention sur l'arbre à vernis (*rhus succedanea*) et sur toutes les espèces productrices de laques, résines et oléo-résines, dont le catalogue a été établi, ces dernières années, par les chefs des services agricole et forestier. Ces spécialistes, qu'on n'a pas assez écoutés, ont déjà étudié la meilleure utilisation de chacune de ces espèces, en ont apprécié la valeur individuelle; il ne reste plus qu'à éliminer désormais celles dont l'avenir économique ne saurait être assuré, tel, par exemple, le produit appelé « stick-lac », dont il y a déjà surproduction sur le marché mondial.

En ce qui concerne les résines, on ne saurait trop tenir compte des observations faites par le commandant Dussault sur les peuplements de conifères du moyen Laos. Il signale de grandes forêts de pins au Tranninh et au Cammon, qui pourraient fournir la térébenthine nécessaire pour une industrie de vernis, d'encres lithographiques, très demandés maintenant en Chine. Il y a bien la question du transport de la térébenthine à la côte, mais des voies de communications assez faciles sont en période d'achèvement. Le commandant Dussault signale aussi des diptérocarpées résineuses, les Mai-Si, dont l'exsudat est très estimé. On peut donc trouver en Indo-Chine une grande variété de résines dont il serait facile, par la culture, d'accroître la production, tant pour la fabrication des vernis que pour celle des savons et papiers.

Les arbres à tannin présentent encore plus d'intérêt que les résineux. En dehors du palétuvier, dont l'écorce est justement appréciée, il y a lieu de signaler les chênes et castaneopsis du Laos et du Tonkin, les rhus ou sumacs, essences toutes riches en tanin. Au Laos, principalement, existent de véritables forêts de chênes; si le transport des écorces à la côte était trop onéreux, il serait sans doute possible de tourner la difficulté en distillant sur place les écorces.

On pourrait aussi tenter, au Laos, sur les hauts plateaux, la culture du châtaignier, telle qu'elle se pratique aux alen-

tours de Yunnan-Fou, où elle réussit à merveille, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte. L'élévation de la température moyenne annuelle permet une croissance rapide de cet arbre et, par suite, une exploitation précoce.

Dans la première partie de cette étude, on a vu le grand avenir de la fabrication du papier. Or la fibre du bambou constitue peut-être la meilleure des matières premières. Il est donc inutile d'insister sur la nécessité de développer de plus en plus la culture de cette précieuse graminée, qui peut réussir en vastes peuplements dans toute l'Indo-Chine. Par l'extension de cette culture, nous créerons rapidement d'importantes réserves de pâte à papier, d'un écoulement assuré, sur place, en Chine et dans la métropole.

Toutes les plantes énumérées précédemment, le maïs et le soja, l'arachide et le sésame, ne pourront sans doute pas être cultivées simultanément : étant donné le climat, la nature du sol, certaines d'entre elles auront un rendement supérieur à celui des autres. Mais il convient de ne pas oublier que la qualité du produit peut contre-balancer l'infériorité du rendement quantitatif ; d'ailleurs l'irrigation et le desséchement pourront augmenter considérablement les surfaces de culture.

Il reste à considérer deux questions de première importance, celle du *coton* et celle de la *soie*. L'Indo Chine, par ses conditions géographiques et climatériques, se prête au plus vaste développement de ces deux cultures.

C'est au Cambodge que la culture du coton peut prétendre au plus bel avenir le jour où l'on aura aménagé les « beng » ou dépressions du thalweg du Mékong. Comme le demande M. Brenier, il faut procéder à des expériences de sélection des graines, afin d'obtenir des variétés hâtives, nécessaires sous ce climat, dont les pluies de mousson sont désastreuses pour la plante attardée. Il est à espérer que le programme d'action arrêté pour sept ans sera ponctuellement suivi : la question en vaut la peine, car il faudra arriver, dans quelques années, à alimenter nos filatures du Tonkin, dont l'avenir est considérable en Chine. En dehors du Cambodge, le coton peut aussi être cultivé, d'après M. Brenier, dans le Sud d'Annam

et les Terres Rouges de Cochinchine, si l'on fait les travaux d'irrigation nécessaires.

La sériciculture, s'est déjà développée en Indo-Chine, au Tonkin en particulier, mais la race est médiocre et ne saurait jamais produire un cocon de choix, comme certaines belles races de Chine. Le cocon tonkinois est fusiforme, ce qui est un défaut ; d'une couleur défectueuse, jaune safran, qui s'allie généralement à une soie de basse qualité. De plus, ce cocon est de texture lâche et molle, ce qui équivaut à un poids faible pour un volume normal. Or, il n'est pas de sériculture rémunératrice sans amélioration marquée du cocon. Que faire dans ces conditions? C'était tout un problème économique à résoudre.

Il n'y avait qu'un moyen d'améliorer la soie du Tonkin, d'obtenir une production avantageuse : c'était d'opérer, non la sélection de la race — ce qui ne serait qu'un palliatif en raison de sa médiocrité originelle — mais bien son *croisement* avec une autre plus vigoureuse, de supériorité reconnue. Cette race supérieure, je l'ai trouvée en Chine, transplantée de Wou-Si et Shao-Hing (vallée du Yantse) sur le plateau yunnanais. Cette belle race, au cocon elliptique, à texture très serrée, au fil de haute qualité, m'a donné par son croisement avec la race tonkinoise un hybride très intéressant. Cet hybride a révélé dans la forme et la texture de son cocon les caractéristiques principales du générateur supérieur, le générateur chinois. Il suffit de continuer ce croisement ; et si l'hybride évoluant en conformité des lois de Mendell, tendait à perdre les qualités acquises, le remède serait des plus simples : il n'y aurait qu'à renouveler chaque année le croisement des générateurs-types.

L'avenir de l'industrie séricicole au Tonkin est donc considérable. Mais le centre Annam, le Cambodge et même le Laos doivent aussi s'organiser pour une production, non seulement plus considérable, mais surtout de valeur marchande plus grande. Ce résultat sera obtenu soit par croisement, soit par simple sélection si la race est bonne et fournit un cocon déjà apprécié.

De pareilles expériences ne devront jamais être considérées par un gouvernement intelligent comme trop longues ou trop

onéreuses ; tous les gens avertis savent que d'intéressantes études en cours ont été, à certaine époque, compromises par l'impatience administrative. Il ne faut pas que de tels faits se reproduisent.

D'une manière générale un programme définitif d'action agricole doit être soigneusement établi et rapidement mis à exécution pour orienter du moins l'effort gouvernemental, qui devrait se traduire de suite par des *plantations d'expérience* et des *exploitations modèles*.

Il nous reste à dire un mot de l'élevage des animaux domestiques : on va saisir toute l'importance de la question.

Le bétail, bœuf ou mouton, est vraiment rare en Extrême-Orient, et l'offre est incomparablement au-dessous de la demande, surtout parce que les grandes colonies européennes ou américaines des mers de Chine et des ports ouverts de l'intérieur s'accroissent rapidement. Elles en sont réduites, pour une grande part, malgré l'appoint chinois, à la consommation de viande congelée venant de San-Francisco ou de Vancouver.

Dans ces conditions, l'Indo-Chine a toute certitude de retirer de gros avantages d'un élevage méthodique provoqué et encouragé dans tous les districts qui s'y prêtent. Les hautes régions sont particulièrement indiquées pour l'élevage du bœuf — le mouton réclame un climat plus sec — et les aborigènes montagnards, tous petits éleveurs, pourraient être amenés facilement à développer leur cheptel, si des acheteurs venaient régulièrement leur faire des offres avantageuses. Je suis certain que nos vétérinaires d'Indo-Chine ont depuis longtemps dressé un programme d'action qui ne demande qu'à être appliqué pendant quelque temps avec méthode pour donner des résultats.

Il y a lieu aussi de poursuivre plus que jamais les expériences de sélection déjà entreprises. Quant à celles de croisement, surtout avec des races d'autres pays, d'autres climats, elles ne sauraient donner de résultats sérieux, durables, tandis qu'il en est tout autrement de la sélection portant sur de bonnes races indigènes, rustiques comme celles d'Indo-Chine.

*
* *

En résumé, notre action en Indo-Chine doit se traduire à la fois par un *effort minier et industriel*, un *effort agricole et séricicole*. Les voies, sans doute, sont déjà ouvertes, des résultats appréciables ont été obtenus, mais le moment est venu d'entreprendre davantage, de tenter le maximum. Le moment est venu de faire de plus en plus appel aux scientifiques, aux spécialistes industriels et agricoles, aux hommes d'affaires, c'est-à-dire à ceux qui, par leurs connaissances précises et leur expérience, sont capables de nous guider vers des réalisations prochaines. Car l'ère des tâtonnements et des stériles discussions doit se clore, l'ère aussi des trop faciles opérations de notre organisme bancaire : les nécessités de l'après-guerre l'exigent énergiquement. Qui nous garantit; surtout en ce qui concerne les matières premières, que les facilités anciennes subsisteront, que l'Inde, l'Insulinde, la Chine ne frapperont pas d'un droit de sortie les produits oléagineux, les soies grèges, dont nous achetons pour plus de 300 millions de francs en moyenne annuellement? On pourrait citer de même le coton brut qui, de Calcutta, vient alimenter les filatures du Tonkin. Il est question d'y mettre un droit à la sortie de 2 p. 100.

Or, qu'on se rappelle ce qui a été dit plus haut sur la possibilité de développer la culture de ces produits de première nécessité. On objectera que des travaux d'hydraulique agricole ne sauraient suffire, qu'il y a pénurie de main-d'œuvre au Cambodge, en Annam et même en Cochinchine. Mais pourquoi ne pas faire appel aux Chinois du Sud, robustes et travailleurs, habitués de plus à s'expatrier chaque année dans l'Insulinde et la presqu'île malaise, dont ils contribuent tant à accroître la production agricole? On ne voit pas pourquoi le gouvernement d'Indo-Chine hésite : il a tout à gagner à pareille utilisation. Il trouvera à Hainan, dans la presqu'île de Leitcheou tous les coolies agriculteurs dont il aurait besoin pour le Cambodge et l'Annam. Il en trouverait aussi pour défricher le moyen Tonkin, l'ouvrir à l'émigration annamite. C'est une surface considérable qu'il serait nécessaire

de mettre en valeur le plus tôt possible, étant donné surtout que le Delta se surpeuple rapidement et que l'Annamite n'ira jamais spontanément s'établir dans cette région en son état actuel.

Ce programme, dans son ensemble, est bien lourd, mais il me semble qu'il doit tenter fortement un homme d'action, à condition qu'il ait déjà pris contact avec l'Extrême-Orient.

A.-F. LEGENDRE

LA RÉVOLUTION RUSSE

ET LA DÉMOCRATIE

La guerre déchaînée en 1914 aura sur la transformation politique du monde des effets aussi profonds que la révolution française de 1789. Mais elle agira en sens inverse. Issue d'un idéal humanitaire, la grande poussée vers la conquête des droits de l'homme à la fin du dix-huitième siècle s'amortit contre l'impérialisme pour échouer finalement dans la Sainte-Alliance. La conflagration d'aujourd'hui, allumée par les convoitises impérialistes, s'éteindra sous des flots de sang versés pour la cause de l'humanité. L'entreprise de domination universelle conçue par Guillaume II se clora par le triomphe de l'indépendance des peuples. Le régime autocratique, que les auteurs du conflit européen prétendaient affermir chez eux et étendre autour d'eux, disparaîtra pour laisser le champ libre aux démocraties. Jusqu'au commencement de cette année on en pouvait douter, car des forces mal connues se heurtaient dans des milieux troubles. Depuis la révolution russe et l'intervention américaine, la question est tranchée. Quels que soient les événements militaires, les démocraties semblent désormais assurées de sortir victorieuses des autocraties. Dans les États monarchiques, la guerre, au lieu d'accroître l'autorité du souverain conformément aux espoirs des réactionnaires, a donné au peuple l'occasion de faire reconnaître,

ou de prendre lui-même ses droits. Dans les États démocratiques, au lieu de conduire à la dictature prévue par les théoriciens, elle a consolidé les assises de l'édifice populaire et cimenté l'union des classes.

Tout se passa d'abord suivant les anciennes formules. Chez les belligérants de l'un et l'autre camp, tous les pouvoirs furent confiés aux chefs militaires. Chez les neutres, l'égoïsme que le président du Conseil italien qualifia plus tard de sacré prévalut à peu près sans réserves. Devant le danger couru par la patrie, les démocraties comme les autocraties s'en remirent aveuglément du soin de la défense nationale aux généraux investis automatiquement du commandement en vertu de décisions prises d'avance en temps de paix, et toute la politique fut subordonnée à la direction des opérations militaires. En présence de la menace d'être entraînés dans une lutte qui s'annonçait effroyable, les neutres firent taire toute considérations de sentiment et de solidarité juridique, ethnique ou humanitaire. Sans se préoccuper des traités qu'ils avaient signés naguère en même temps que les belligérants au sujet de l'arbitrage et des lois de la guerre, ils ne prononcèrent pas un mot de protestation contre la violation de la neutralité d'États cosignataires, ni contre l'invasion brusquée du territoire de leurs voisins, ni contre l'accomplissement de forfaits de toute nature par les armées en campagne. Dominés par la crainte de subir à leur tour les horreurs de la guerre, ils se gardèrent de toute parole et de tout geste qui pût attirer sur eux la calamité redoutée. Si, comme l'avaient prophétisé, à peu d'exceptions près, les militaires de tous pays, les hostilités n'avaient duré que quelques semaines ou quelques mois, si la première grande bataille eût mis l'un des groupes de belligérants à la merci de l'autre, les espoirs des autocrates ou les appréhensions des démocrates se seraient vraisemblablement réalisés. Mais les premiers chocs, quoique formidables, ne furent pas décisifs et la lutte continua. Elle obligea les belligérants à concentrer leurs forces, à resserrer les liens entre les classes, à tenir confondues dans une même pensée et un même effort toutes les parties de la population. A la longue, cette intime collaboration ne pouvait profiter qu'aux démocraties. Elles devaient mieux prendre conscience d'elles-mêmes

à mesure que le temps écoulé mettait plus en lumière les insuffisances et les vices des systèmes préexistants. Au point de vue de la politique intérieure, les résultats acquis sont immenses déjà. La Russie a renversé l'absolutisme qui passait, il y a peu de temps encore, pour la condition vitale de son existence, et l'Angleterre a bousculé ses traditions les plus invétérées pour inaugurer des méthodes de gouvernement entièrement nouvelles. En ce qui touche la politique extérieure, en dépit de quelques apparences trompeuses, l'impérialisme se meurt. Aux théories du droit à l'expansion, des droits historiques, des nécessités stratégiques, se substitue bon gré mal gré le principe de l'indépendance des peuples, de leur droit de se constituer en États libres et de choisir leur forme de gouvernement.

***

Depuis leur guerre commune contre la France napoléonienne jusqu'au Congrès de Berlin, l'Allemagne et la Russie se sont arcboutées l'une sur l'autre. L'absolutisme prussien et l'autocratie tsarienne se soutenaient mutuellement, fraternellement. Jusqu'au jour où Guillaume II, infatué de lui-même et confiant seulement dans son propre génie, renvoya Bismarck pour gouverner d'après le principe « l'Allemagne, c'est moi », ce fut un dogme des rois de Prusse de ne se brouiller à aucun prix avec la Russie. Même après la trahison de Guillaume Ier envers Alexandre II en 1878, le principe fut respecté. Bismarck se croyait de force à pratiquer à la fois l'alliance nouvelle avec l'Autriche-Hongrie et l'amitié séculaire avec la Russie. Il comptait avoir le temps de prouver au tsar qu'il ne lui faisait aucun tort en l'éloignant de Constantinople et que l'avenir de l'empire moscovite se trouvait vraiment en Asie. Comme à maints autres grands hommes, le temps lui manqua. Toutefois, dans cet ordre d'idées, Guillaume II demeura son disciple. Avec sa manière à lui, qui était aussi trépidante que celle de Bismarck était raisonnée, il ne perdit pas une occasion d'engager le tsar à se tourner vers l'Asie. Seulement, au contraire du premier chancelier, il ne savait pas choisir les occasions. Il crut avoir réussi en 1904 en lançant la bureaucratie et les « mangeurs » russes contre le Japon. Mais, en somme, l'épreuve tourna

contre lui. Si la Russie sortit appauvrie et diminuée de deux années de guerre épuisante en Extrême-Orient, ses revers militaires suscitèrent le mouvement révolutionnaire qui vient d'aboutir, après de multiples péripéties, au renversement du tsarisme au mois de mars 1917.

La révolution de 1905 ne fut certes pas due exclusivement à la guerre japonaise. Elle se préparait depuis de longues années. Ses racines plongeaient au plus profond du sol russe. Entre la féodalité terrienne et bureaucratique, la bourgeoisie libérale et industrielle et le prolétariat paysan et ouvrier, il n'existait aucun équilibre. Les masses paysannes l'emportaient de beaucoup sur le reste ; lorsque la fondation de grandes industries fit affluer leur trop plein dans les usines, il se créa dans les centres urbains un mouvement socialiste qu'aucune mesure administrative ne put comprimer. Les vagues aspirations se précisèrent, les forces obscures en mouvement se groupèrent, les plans de réformes s'élaborèrent. Un grand souverain ou un puissant homme d'État, jugeant la situation, aurait pris l'initiative de réformes qu'il aurait imposées d'une main de fer. Mais la Russie — ce ne fut pas le seul pays dans ce cas — eut un souverain au-dessous du médiocre qui, loin de rechercher le concours de collaborateurs supérieurement doués dans l'intérêt commun de la dynastie et du pays, s'appliqua à s'entourer de ce qu'on appela des « insignifiances ». Il n'accorda des réformes qu'à son corps défendant, sous la pression des nécessités du moment, sans l'intention de tenir ses promesses. Dès lors le divorce entre le tsar et son peuple devenait inévitable. L'octroi d'une représentation nationale par le manifeste du 17/30 octobre 1905 n'ouvrit pas une ère nouvelle ; ce fut un expédient. Le simulacre de constitution institué sous le coup des désastres de Mandchourie et de grèves générales ne fut pas même appliqué pendant la durée normale d'une seule législature ; il fut presque aussitôt après bafoué par ses auteurs. En conséquence, l'exercice provisoire d'un pseudo-régime parlementaire, au lieu de calmer et de canaliser les éléments révolutionnaires surgissant de toutes parts, les surexcita et les obligea de s'organiser pour se défendre contre un absolutisme plus arbitraire que jamais.

La première Douma fut dissoute en 1906, soixante-douze

jours après son ouverture. La seconde fut élue dans des conditions dont donnera l'idée ce fragment d'une circulaire adressée aux gouverneurs par le ministre de l'Intérieur : « La déportation éventuelle des partis de gauche constitue une mesure qui rentre dans les vues du gouvernement, non seulement dans l'intérêt du pouvoir et de la sécurité publique, mais parce que le désir du ministre est de voir arriver à la nouvelle Douma des hommes qui correspondent aux véritables aspirations du pays. » Malgré ces précautions administratives, la seconde Douma comprit plus de députés révolutionnaires que la première. On y compta 100 travaillistes, tandis que les cadets (constitutionnels-démocrates) perdaient les deux cinquièmes de leurs membres. En juin 1907, cent trois jours après son ouverture, elle fut dissoute à son tour. Puis on condamna aux travaux forcés et l'on déporta en Sibérie 37 députés du parti social-démocrate inculpés dans un complot imaginaire. Enfin l'on modifia la loi électorale en ramenant de 524 à 442 le nombre des membres de la Douma d'empire, en diminuant la représentation des allogènes et en créant un système de curies qui donnait la majorité aux grands propriétaires fonciers. Cette transformation violait ouvertement les engagements du 30 octobre 1905. Mais Nicolas II n'en avait cure. Dans le manifeste ordonnant la dissolution il s'exprima de la sorte : « Ce n'est qu'au pouvoir qui octroya la première loi électorale, au pouvoir historique du tsar, qu'appartient le droit d'abroger cette loi et de la remplacer par une nouvelle ; et, comme c'est Dieu qui nous a octroyé notre pouvoir d'autocrate, c'est devant son autel que nous répondrons des destinées de l'État russe. »

Ces dernières lignes définissent exactement la doctrine de Nicolas II. Comme son cousin de Berlin, il se croit l'élu de Dieu, responsable devant Dieu seul. Il est convaincu que, ayant reçu de son père le pouvoir autocratique intégral, et juré, le jour de son couronnement, de le conserver intact pour le transmettre tel quel à son successeur, il n'a pas le droit d'y porter la moindre atteinte. Aussi se repent-il de sa proclamation du 30 octobre 1905 et s'ingénie-t-il à ressaisir une à une les prérogatives abandonnées. Il se comporte en monarque absolu, suivant la règle du bon plaisir. La troisième Douma, réunie le 14 novembre 1907, ne le satisfait pas encore malgré

la sélection des curies. Comme elle refuse un jour, d'accord d'ailleurs avec le Conseil de l'empire, de voter une loi d'un chauvinisme outrancier concernant les provinces de l'Ouest — royaume de Pologne et gouvernements limitrophes —, il la suspend pour trois jours ainsi que le Conseil de l'empire, promulgue dans l'intervalle la loi rejetée et rouvre ensuite le Parlement. Aucune réforme n'est sincère. Établies en principe en 1905, la liberté de la presse, la liberté de réunion, la liberté d'association et de grève sont annulées en fait par décrets « provisoires » ou par mesures administratives. Il en est de même de l'autonomie des universités et du recrutement des professeurs de facultés par la voie du concours ; le gouvernement nomme qui lui plaît aux chaires vacantes malgré l'opposition des facultés. Seule la réforme agraire de 1906, autorisant tout membre d'une commune rurale à réclamer la transformation en propriété privée du lot de terrain cultivé par lui, est exécutée régulièrement. Mais son application ne va pas sans de grands inconvénients ; elle profite en bien des cas aux paysans les moins dignes d'intérêt sans améliorer la situation générale dans le village. La « prolétarisation » de la population rurale s'accélère [1].

En présence de l'arbitraire gouvernemental et de l'intention immuable de Nicolas II de s'en tenir à l'absolutisme plus ou moins déguisé sous des formules d'apparence constitutionnelle, le pays perd toute confiance dans le tsar. La désaffection s'étend aux classes les plus élevées. Personnellement Nicolas II séduit la plupart des personnes qui l'approchent ; il inspire plutôt de la sympathie. Mais ses actes sont en contradiction constante avec ses paroles. Soit que la réflexion le fasse revenir sur ses promesses, soit que des influences tenaces agissent ensuite sur lui, il ne tarde pas à révoquer les décisions les plus utiles, les choix les plus heureux qu'on a réussi à lui suggérer. La Cour est un milieu extraordinaire où se passent des choses incroyables. L'entourage de l'impératrice Alexandra rappelle les mauvais temps de Byzance. Le dévergondage

1. Grégoire Alexinsky dans *La Russie moderne*, p. 269 et s. Avec ce volume publié avant la guerre, on consultera avec fruit sur les affaires russes deux autres volumes du même auteur, ancien député à la Douma, parus au cours de la guerre : *La Russie et la guerre*, *La Russie et l'Europe*.

sexuel et les aberrations mystiques s'y étalent. L'impératrice s'y complait. Elle est la proie d'intrigants habiles à l'exploiter. Comme elle règne souverainement sur le cœur de son époux, elle inspire, elle impose des décisions funestes.

Au mois d'avril 1912 on fusille par centaines les ouvriers grévistes des mines d'or de la Léna, en Sibérie, qui demandaient paisiblement l'amélioration de leur sort. En 1913, le total des ouvriers grévistes s'élève à 1 185 000. En juillet 1914, les ouvriers de Pétersbourg et d'autres centres industriels proclament la grève politique pour protester contre les vexations gouvernementales. Ils sont 250 000 à Pétersbourg seulement. Des collisions sanglantes entre les ouvriers et la police se produisent. Des barricades s'élèvent. La révolution s'annonce. Le leader du groupe de droite des cadets, M. Maklakof, frère du ministre de l'Intérieur, invite la Douma à « périr avec honneur » plutôt que de vivre dans le déshonneur. C'est au milieu de cette confusion, le 31 juillet 1914, que l'Austro-Allemagne jette le défi à Nicolas II. Les deux empereurs germaniques se croient sûrs de leur coup. Ils espèrent que les désordres intérieurs empêcheront la Russie de se défendre sérieusement, qu'elle sera réduite à capituler après l'écrasement escompté de la France, et que le tsar, définitivement rejeté vers l'Asie, emploiera le reste de ses forces à mater la révolution. Au besoin, on l'y aidera. Les officiers de François-Joseph Ier se donnent rendez-vous pour la fin d'août à Varsovie.

***

Suivant tous les calculs des espions d'en bas et d'en haut, la combinaison doit réussir : d'après leurs renseignements, elle répond aux vœux secrets d'une bonne partie de la société russe qui désire le triomphe de l'empereur allemand, représentant du principe d'autorité, et qui se tourne franchement vers l'Est sans plus vouloir entendre parler de l'Occident, ni même de l'Europe en général. Au printemps de 1914, le député Markof, l'un des chefs de la droite à la Douma, écrivait que le tsarisme russe devait conclure une Sainte-Alliance avec le kaiserisme allemand : l'Allemagne était un pays monarchique et pieux, tandis que la France était « impie et républicaine »

et l'Angleterre « traîtresse et franc-maçonne ». Ces vues russes avaient été exposées sans fard en 1913 dans un mémoire confidentiel du baron Rosen, ancien ministre du tsar à Belgrade, Tokio, Washington, et adjoint à M. Witte dans les négociations de Portsmouth avec le Japon [1]. D'après ce diplomate, la Russie n'a aucune mission historique dans les Balkans ; la politique fondée sur l'idée slave ne correspond pas aux vrais intérêts russes, elle brouille la Russie avec ses voisins de l'Ouest et la compromet dans une alliance avec la France dont les intérêts diffèrent essentiellement des siens. Il est préférable de s'entendre avec l'Autriche et de la laisser s'empêtrer dans les Balkans « où elle rencontrera des complications suffisantes pour lui faire sentir le prix de rapports amicaux avec la Russie ». Il est encore plus nécessaire de s'arranger avec l'Allemagne dont l'ambition n'est dangereuse que pour l'Europe occidentale. Le baron Rosen affirme ne pas comprendre « en quoi la domination allemande sur l'Europe contrarie les intérêts de la Russie qui est plutôt une puissance asiatique ». Il ajoute : « En abandonnant à l'Allemagne la suprématie dans la partie occidentale de l'Europe et en se désintéressant complètement de la rivalité entre puissances européennes sur le terrain des intérêts purement européens, la Russie assurerait la sécurité de sa frontière occidentale et aurait les mains libres pour accomplir sa mission en Asie. »

Guillaume II n'aurait pas parlé autrement. De fait il ne cessa de chanter la même romance aux oreilles russes. Dès les premières années de son règne, il est obsédé par l'idée du partage du monde avec son voisin de l'Est. Vers la fin de 1890, ayant appris qu'Alexandre III effectuait la mobilisation d'essai d'une des brigades cantonnées à la frontière de l'Afghanistan, il arrive à huit heures et demie du matin à l'ambassade de Russie à Berlin, entre chez l'ambassadeur surpris de cette visite matinale, et lui conseille « d'y aller hardiment », en l'assurant que toute l'armée allemande garderait au besoin les frontières occidentales de la Russie engagée dans une guerre contre l'Angleterre. Il proposa même de mettre un ou deux corps d'armée allemands à la disposition du gouvernement

1. Voir Alexinsky dans *La Russie et la guerre*, p. 14 et s., et le *Correspondant* de septembre 1913.

russe pour une campagne aux Indes. Alexandre III ne répondit pas à cette invite. Plus tard, après le traité russo-japonais de Simonosaki, Guillaume II incita le tsar à contrecarrer les plans du Japon et à s'installer à Port-Arthur. En 1904, lors du conflit avec le Japon, il renouvelle à la Russie l'assurance qu'elle n'a rien à craindre sur ses frontières de l'Ouest. Il ne s'engageait pas à grand'chose : l'Autriche-Hongrie était aussi heureuse que lui de voir l'empire des tsars gaspiller ses forces à l'autre bout du monde, et ne songeait point à le déranger dans cette désastreuse entreprise. Plus tard encore, en quittant Nicolas II dans la rade de Revel, Guillaume II donne à bord de son yacht le signal : *l'amiral de l'océan Atlantique salue l'amiral de l'océan Pacifique.* Signal symbolique. Nous ne savons ce que les deux souverains se dirent à Revel, mais la formule du salut de l'empereur allemand au tsar russe est plus éloquente qu'un protocole. En somme, il s'agit toujours de l'hégémonie germanique dont le partage provisoire du monde avec un complice devait être une étape.

Il y avait de quoi tenter les réactionnaires et les nationalistes russes préoccupés surtout d'autocratie et de russification. Mais c'était la régression vers la politique d'avant Pierre le Grand, la renonciation à la civilisation moderne, l'abandon de deux siècles d'efforts. La démocratie russe le comprit. De toute sa force, elle combattit les combinaisons allemandes qui lui rappelaient le servage, et défendit l'alliance avec les puissances libérales dont les institutions correspondaient en gros à ses propres aspirations. Avec un instinct sûr, elle reconnut le véritable intérêt national. D'ailleurs le paysan et l'ouvrier se rendaient bien compte que l'accord avec l'Allemagne entraînerait leur ruine. L'Allemagne exigeait le renouvellement du traité de commerce léonin qu'elle avait extorqué en 1904 à la faveur du conflit avec le Japon. Elle voulait absolument, pour des raisons de politique intérieure, protéger l'agriculture nationale contre l'invasion des produits de l'agriculture russe, tout en obtenant un régime de faveur pour l'importation en Russie des articles de l'industrie allemande. C'eût été le vasselage économique de la Russie, la misère du paysan et la condamnation de l'ouvrier des usines à des salaires de famine. Par sentiment et par intérêt, toute la

démocratie russe était pour la France contre l'Allemagne. Dostoievsky exprimait l'opinion profonde de ses compatriotes en disant : « Nous, Russes, avons deux patries : notre Russie et l'Europe. » Le peuple russe n'entendait ni se laisser refouler vers l'Asie, ni subir la tutelle allemande.

***

A la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, puis à la France, il se rangea tout entier aux côtés du gouvernement légal. Il obéit allégrement à l'invitation du manifeste impérial publié le 2 août : « A l'heure redoutable de l'épreuve, que les discussions intestines soient oubliées ! » A la séance extraordinaire du 8 août à la Douma, il n'y eut pas une fausse note. Quoiqu'on semblât, quelques jours auparavant, à la veille de troubles intérieurs aussi graves que ceux de 1905, les discours des orateurs des divers partis ne trahirent aucun dissentiment. Personne ne mit en doute la provocation de l'Allemagne. Personne n'insinua, même sous la forme la plus détournée, que le gouvernement de Petrograd était responsable à un degré quelconque du dénouement tragique du conflit. On fit d'enthousiastes ovations au ministre de Belgique et aux ambassadeurs de France et d'Angleterre qui assistaient aux débats dans la loge diplomatique. On applaudit frénétiquement la péroraison de M. Sazonof, ministre des Affaires étrangères : « Nous combattons pour notre patrie, nous combattons pour son prestige et sa situation de grande puissance. Nous ne voulons pas accepter le joug de l'Allemagne et de son alliée en Europe. » Chose curieuse, ce furent les déclarations des députés de droite qui furent les moins chaleureuses. Par contre, M. Milioukof, chef des libéraux, adversaire décidé de l'autocratie, apporta une adhésion sans réserves : « Nous luttons pour libérer l'Europe et le slavisme de l'hégémonie germanique, pour libérer le monde entier du fardeau intolérable des armements. Dans cette lutte nous sommes unanimes. Nous ne posons pas de conditions. Nous ne formulons aucune revendication. Nous jetons simplement dans la balance notre ferme volonté de vaincre l'agresseur. »

Les membres des deux partis de l'extrême gauche, les tra-

vaillistes, représentants de la démocratie paysanne, et les socialdémocrates, représentants des ouvriers, quittèrent, il est vrai, la salle des séances avant la mise aux voix de la résolution patriotique qui fut votée par l'unanimité des membres présents. Ne reconnaissant pas la légalité de l'ordre de choses créé par le coup d'État de juin 1907, ils ne voulaient pas s'associer officiellement à un acte du gouvernement issu de la violation de la « constitution » de 1905. Mais, avant de se retirer, ils firent des déclarations en somme aussi satisfaisantes que possible : « Le prolétariat, perpétuel champion de la liberté et des intérêts du peuple, défendra en tout temps, contre tous les attentats, d'où qu'ils partent, le trésor de civilisation amassé par le peuple... Nous avons la conviction inébranlable que la grande démocratie russe, unie à toutes les autres forces du pays, opposera une résistance décisive à l'ennemi qui nous attaque... Nous croyons que sur les champs de bataille, au milieu des souffrances, s'affermira la fraternité de tous les peuples de Russie... Paysans et ouvriers, et vous tous qui voulez le bonheur et la prospérité de la Russie, trempez votre âme en ces jours de grandes épreuves ! Rassemblez toutes vos forces et, après avoir défendu le pays, libérez-le ! A vous, nos frères, qui versez votre sang pour la patrie, notre profond respect et notre salut fraternel ! »

Ainsi, les ennemis irréconciliables du régime en vigueur ajournaient à la fin de la guerre la poursuite de leurs revendications. On ne pouvait leur demander davantage. Il eût été décent et habile de répondre à leur belle attitude par de bons procédés. Il n'en fut rien. Le gouvernement refusa de prononcer l'amnistie des condamnés pour crimes politiques. Il supprima tous les journaux ouvriers et la plupart des organes des allogènes, ferma les clubs des sociétés suspectes de tiédeur pour l'absolutisme, usa de rigueur envers les associations et les syndicats ouvriers, et fit exécuter nombre de perquisitions, arrestations et déportations. Lorsque M. Bourtzef, le dénonciateur des agents de police provocateurs, crut pouvoir rentrer en Russie après avoir préconisé près de ses compatriotes réfugiés à l'étranger la nécessité d'une réconciliation avec le tsarisme, il fut arrêté, emprisonné, jugé et condamné à la déportation perpétuelle en Sibérie pour crime de lèse-

majesté. Cinq députés ouvriers de la Douma furent mis en jugement et condamnés à la déportation perpétuelle en Sibérie avec privation de tous leurs droits civils. Pourtant on ne put rien prouver contre eux. Un de leurs avocats, le député Kérensky, le ministre de la Justice actuel du gouvernement provisoire, établit que les accusés, loin d'avoir jamais exprimé le désir de susciter une révolte pendant la guerre et d'avoir souhaité la défaite de l'armée russe, craignaient que les réactionnaires russes conclussent un arrangement avec les réactionnaires allemands. Un autre des avocats fit remarquer au procureur que le pacte d'union nationale en temps de guerre devait être bilatéral : « Si le gouvernement brise lui-même l'union nationale par sa politique intérieure, toute la responsabilité de la rupture lui incombe. »

Cette observation n'était que trop justifiée. Par leurs tracasseries et leurs vexations, les mauvais bergers du tsarisme finirent par rendre les moutons enragés. Par leur ignorance, leur présomption, leurs défaillances et leur connivence avec les complices des ennemis de l'extérieur, ils mirent la patrie en danger. Incapable d'esprit de suite et de volonté, ne supportant à côté de lui aucune supériorité, soumis aux caprices impérieux de sa femme, Nicolas II laissa se dissoudre à la fois l'attachement à sa personne, l'union sacrée et les forces de l'empire. Malgré tout, le désir de vaincre était si bien enraciné dans les cœurs que, même au commencement de 1917, après une succession incohérente de ministères lamentables, les éléments les plus avancés restaient fidèles à la résolution de ne pas attaquer le régime jusqu'à la victoire. Kropotkine, le chef de l'anarchisme russe, rejetait toute la responsabilité directe de la guerre sur l'Austro-Allemagne, et, dans une lettre au *Rousskiya Viédomosti*, invitait ses coreligionnaires politiques à poursuivre la défaite définitive de l'Allemagne : « On ne peut même pas demeurer neutre, disait-il ; dans les circonstances actuelles, neutralité vaut complicité. » Un proscrit, fondateur du parti social-démocrate ouvrier, M. Georges Plekhanov, s'efforçait de dissuader ses camarades de l'idée, propagée par les agents de l'état-major allemand, que l'Allemagne avait engagé la guerre pour combattre la barbarie russe. « Comment est-il possible, écrivait-il, que l'empereur des hobereaux ait la

moindre intention de détruire la puissance de l'empereur des Cent-Noirs? Depuis notre révolution de 1905-1906, Guillaume II a été le soutien le plus solide de son frère Nicolas II. En Russie tout le monde le sait, et c'est si vrai que, même maintenant, pendant la guerre même, le parti extrême de la réaction penche vers Guillaume. L'organe de ce parti, le *Drapeau russe* (connu en Russie sous le nom de *Drapeau prussien*) s'évertue à disculper les Allemands des atrocités qui ont provoqué la juste indignation de tout le monde civilisé. Ce n'est pas pour la cause de la liberté que l'Allemagne a déclaré la guerre. Non, camarades. Elle a fait la guerre pour conquérir la suprématie économique... Il ne faut pas que le monde socialiste s'en laisse imposer par la phraséologie du grand état-major allemand. La victoire de l'Allemagne mettrait en échec le progrès dans l'Europe occidentale et établirait définitivement ou à peu près le despotisme russe. »

Est-ce parce que le monde de la Cour, composé en grande partie de personnages d'origine germanique, tenait plus au maintien du despotisme qu'à la victoire? Est-ce parce que l'extrême droite, maîtresse de la bureaucratie, voyait dans la coopération de la démocratie russe avec les nations libérales d'Occident une menace pour ses privilèges? Toujours est-il que, plus la guerre se prolongea, plus s'accentua la scission entre le tsarisme et le peuple. Nicolas II déclarait, et l'on ne pouvait douter de sa sincérité, qu'il mènerait la guerre jusqu'au bout. Mais il donnait sa confiance et laissait le champ libre aux hommes qui songeaient à conclure la paix le plus vite possible afin de pouvoir refouler à temps le flot révolutionnaire qu'ils sentaient gronder autour d'eux. Tandis que la presse de gauche était jugulée, celle de droite publiait librement des articles élogieux pour l'Allemagne et diffamatoires contre la France et l'Angleterre. Le *Drapeau russe*, organe de l'Union du peuple russe — ou des bandes noires —, imprimait ceci : « La dynastie des Hohenzollern incarne en soi et fait prévaloir des principes élevés et précieux pour l'humanité... Puissent ces principes rester sains et saufs, car ils sont bienfaisants et utiles au bonheur du monde. » Le même journal approuvait en ces termes l'exécution des étudiants israélites russes de Liége : « Ces Juifs, en tirant sur les Allemands, ont été cause

eux-mêmes qu'on les a fusillés. Dans quel dessein ont-ils agi ainsi? Pour provoquer les Allemands au massacre du plus grand nombre de chrétiens belges, ce qui permettrait aux sionistes d'occuper plus facilement la place de ces chrétiens et de transformer la Belgique en Palestine? » La censure, si rigoureuse envers les libéraux, approuvait tranquillement ces monstruosités.

A la Cour, le scandale prenait de telles proportions, l'entêtement de l'impératrice à protéger les gens les plus tarés était si choquant, les extravagances et les négligences de certains ministres devenaient si funestes que les membres de la famille impériale, inquiets du sort du pays et de la dynastie, se voyaient obligés de soumettre leurs observations et leurs avertissements au tsar. Eux aussi voyaient venir la révolution. Seulement, au contraire des gens d'extrême droite, ils étaient persuadés que la victoire finale, franche et féconde en glorieux résultats, pouvait seule la conjurer. Ils comptaient sur le regain de popularité que la réalisation des ambitions nationales vaudrait au tsarisme pour affermir, non pas l'absolutisme, mais le souverain qui saurait récompenser le peuple de ses sacrifices par l'octroi de réformes bienfaisantes. Ils voyaient donc avec des appréhensions croissantes Nicolas II s'orienter de plus en plus, par faiblesse d'esprit et de caractère, dans le sens opposé. Le 31 décembre 1916, deux d'entre eux, le grand-duc Dmitri Pavlowich et le prince Youssoupof, mari d'une nièce du tsar, recoururent à l'assassinat pour nettoyer la Cour du fameux Grégoire Raspoutine, l'érotomane illuminé dont l'influence étrange s'étendait dans tous les domaines au plus grand profit des intrigants de la pire espèce. Nicolas II n'osa pas livrer ses jeunes parents à la justice. Mais il ne comprit pas leur geste sanglant. Il se contenta de remplacer à la tête du ministère M. Trépof par un prince Galitzine. Il remania le Conseil de l'empire d'une façon insultante pour la Douma. Il mit le comble à l'imprudence, le 11 mars, en prononçant de nouveau l'ajournement de la Douma coupable d'avoir entendu de patriotiques remontrances. Cette fois, la mesure était comble. Le lendemain, la révolution, qui fermentait depuis le 9 mars, éclata. En quelques jours, elle franchit toutes les étapes. Le 15 mars, il n'y avait plus de tsar en Russie.

Les événements de mars à Petrograd semblent tenir du prodige. Le brusque renversement, presque sans lutte, d'un souverain qui commandait des armées de plusieurs millions d'hommes, l'abdication résignée, à la première sommation, d'un monarque qui, la veille, n'admettait pas la plus légère atteinte à son pouvoir absolu, la substitution sans transition de la démocratie pure et simple à l'autocratie illimitée, voilà des événements déconcertants au premier abord. Pourtant ils n'ont rien de surnaturel. De même qu'au mois de juillet 1908 le despotisme hamidien s'écroula d'un coup, aux applaudissements de toutes les populations de la Turquie, sans que le sultan rouge osât résister, de même, en mars 1917, le despotisme tsarien s'est effondré d.une seule masse sous la poussée de toutes les classes de la nation réunies dans la commune pensée de sauver le pays. Dans les deux cas, le régime abattu était arrivé à l'extrême bout de sa course; il est tombé parce qu'il n'y avait plus rien pour le soutenir. Il faut arrêter la comparaison là parce que la Turquie et la Russie ne se ressemblent point et que la révolution de mars 1917 ne tournera point comme celle de juillet 1908. Mais le genre de chute est le même : on voit un empereur qui, jusque-là, n'avait reculé devant aucune répression pour conserver intactes toutes ses prérogatives, s'incliner devant une simple menace. L'explication du phénomène se trouve plus dans l'homme que dans le régime. Abdul Hamid et Nicolas II, doués pourtant chacun de certaines qualités, étaient tous deux très au-dessous de leur tâche ; tous deux s'obstinaient à ne se dessaisir en faveur de personne d'une parcelle du pouvoir dont ils étaient les gardiens jaloux. Ils appliquèrent leur système avec une rigueur folle, ils en usèrent tous les ressorts. Aussi le mécanisme entier tomba-t-il en poussière au premier coup. On ne gouverne pas indéfiniment avec des expédients.

***

Voici donc, du consentement universel du pays, la démocratie russe maîtresse du pouvoir. D'accord avec le grand-duc Michel en faveur de qui Nicolas II avait abdiqué le 16 mars, les révolutionnaires ont décidé qu'une Assemblée consti-

tuante élue au suffrage universel établirait la forme du nouveau gouvernement. Ils ont reconnu le gouvernement provisoire constitué sous la présidence du prince Lvof avec quelques-uns des membres les plus éminents des partis octobriste, libéral et socialiste. On ne sait pas bien encore comment se sont formés le ministère Lvof et le comité mixte d'ouvriers et de soldats qui s'est installé au palais de Tauride où siégeait la Douma. Comme il était inévitable après un pareil bouleversement, une certaine confusion subsiste dans les esprits et dans l'administration. Les faux frères de l'intérieur et les ennemis de l'extérieur en profiteront pour essayer de ruiner au profit de leurs intérêts spéciaux l'œuvre féconde qui s'élabore. Il y a des risques. On ne fait rien de grand sans risques, et la révolution russe est une très grande chose. Elle retentit d'un bout du monde à l'autre. La question qui se pose pour nous, en pleine guerre, est de savoir si elle retardera ou avancera notre victoire. Elle l'avancera. Le pis qu'on puisse dire à ce sujet est qu'elle permettra des solutions de conciliation qu'il était interdit d'envisager sous Nicolas II.

A travers les incidents journaliers, il faut voir le fond des choses. S'il est vrai que le maintien d'une autorité tsarienne fonctionnant normalement eût été préférable pour la bonne conduite des opérations militaires jusqu'à la fin de la guerre, il est encore plus vrai que le maintien de l'autorité de Nicolas II, telle qu'elle s'exerçait, constituait le plus grave danger pour ses alliés. Malgré leurs inquiétudes, ceux-ci se sont bien gardés de provoquer un changement d'une portée incalculable. Mais, l'événement une fois accompli, avec un minimum de troubles et de sang versé, il leur est permis de s'en réjouir. Au dedans et au dehors de la Russie, les effets seront, sont déjà bienfaisants.

Au dedans, pas de guerre civile, pas de lutte entre l'armée et le peuple, pas de violents conflits de classes. Grâce à l'interdiction de la vente de l'alcool édictée au mois d'août 1914, la transition entre les deux régimes s'effectue sans effervescence. Avec la libre vente de la vodka, il aurait fallu tout craindre : rixes sanglantes, réunions tumultueuses, exaltation démente et dévastations. La vodka eût été le meilleur auxiliaire de l'Allemagne ; le mouvement démocratique s'y

serait peut-être noyé. Aujourd'hui les extrémistes n'en sont pas plus raisonnables, mais leurs déraisonnements ne soulèvent point d'émeutes, ni de saturnales. Ils rencontrent des contradicteurs de sang-froid. La débauche de liberté qu'on redoutait après une longue compression ne s'est pas produite. Les ouvriers de la première heure se sont seulement abandonnés pendant quelques semaines à la poursuite de leurs rêves. Ils se sont hâtés de proclamer un certain nombre de réformes inscrites depuis longtemps dans leur programme de revendications. Ils se sont imaginé que, la révolution une fois réussie, tout allait marcher sans peine à leur gré. Ils ont cédé à la tentation de rénover la patrie à coups de décrets. On a plus pensé à fêter la victoire sur le despotisme qu'à se mettre au long travail de transformation intérieure. Mais n'est-ce pas le cours habituel de tous les mouvements de ce genre ? Seulement, dans le cas présent, la griserie du succès et l'échauffement des imaginations ont été légers. Loin de se livrer à des exécutions vengeresses, on a supprimé la peine de mort.

Le travail normal reprend dans les usines. Les ouvriers, qui ont obtenu en principe la journée de huit heures, commencent à comprendre que, pour obtenir promptement la bonne paix qui leur garantira leurs nouvelles conditions d'existence, ils doivent allonger jusqu'à la fin de la guerre leur journée réglementaire de travail de manière à fournir en quantité suffisante à leurs frères sous les armes les munitions et le matériel de guerre. Les soldats, qui s'étaient égaillés un peu partout après les journées critiques de mars, les uns vers Pétrograd, les autres vers leurs foyers, retournent sous les drapeaux avec la conviction qu'ils n'obtiendront la liberté définitive qu'après avoir réduit à l'impuissance l'ennemi extérieur. Paysans en immense majorité, ils aspirent de toutes leurs forces à une nouvelle répartition des terres, pour eux but suprême de toute révolution. Mais ils savent qu'il faut vaincre avant de partager. Ils envoient à Pétrograd des délégations chargées d'expliquer aux ouvriers et aux révolutionnaires militants l'intérêt commun de toute la population urbaine et rurale de concentrer provisoirement tous les efforts nationaux sur la préparation de la guerre. Les délégations affluant des provinces dans la capitale tiennent le même lan-

gage. Cela n'empêche pas l'écume de venir à la surface, les théoriciens de se bercer de chimères et les parleurs de parler. Toutefois le mal se circonscrit. La volonté de chasser l'Austro-Allemand du territoire national et de conquérir la paix libératrice domine les autres préoccupations. D'ailleurs, les arrêts du travail et les exodes de soldats désorganisaient déjà les usines et l'armée avant le mois de mars. Seulement, c'était alors sous formes de grèves et de désertions, et dans des proportions croissantes. Aujourd'hui, c'est du relâchement qui tend chaque jour à diminuer.

Les désolantes querelles avec les allogènes sont terminées. Successivement on a conféré l'égalité des droits ou rendu leurs libertés aux Polonais, aux Juifs, aux Finlandais. On a ainsi rattaché au corps de la nation des membres qu'on avait retranchés ou paralysés au détriment de tout l'organisme, et l'on a délivré l'empire des dangers qui menaçaient sa périphérie. Les Finlandais, qui auraient pu devenir une menace, sont une protection. Les Polonais, qui désespéraient de trouver chez les tsars orthodoxes un statut tolérable et se demandaient si Sa Majesté apostolique ne leur serait pas plus propice, voient dans le triomphe de la Russie libre la seule chance de réaliser leurs aspirations séculaires. Les Juifs, qui colportaient dans les deux hémisphères la haine de l'ancien gouvernement russe, chantent partout les louanges du nouveau ; de l'étranger où ils étaient allés chercher une vie sans entraves, ils s'offrent à venir combattre pour lui. Sans doute, la bonne graine semée par la révolution sur ces divers terrains ne lèvera pas instantanément. Cependant, pour récolter, il faut semer. Il serait étrange de prétendre qu'il aurait mieux valu s'abstenir de semer parce que les épis risquent d'être étouffés par la mauvaise herbe. Si bonne que soit une terre, cela ne dispense point de labourer, de herser et de sarcler. La révolution n'est pas un miracle par quoi tout va se transformer sans efforts. Elle offre seulement les moyens d'accomplir un labeur fécond. Il s'agit d'utiliser ces moyens. Jusqu'ici en dépit d'obsédantes difficultés, le gouvernement provisoire russe semble s'être acquitté de cette tâche avec un remarquable discernement. Il en est récompensé par l'accueil qu'il rencontre au dehors.

Partout, sauf chez nos ennemis, la révolution russe a été saluée comme l'un des événements les plus heureux de ce temps. Gouvernements, Parlements et groupes politiques ont adressé au prince Lvof ou à M. Milioukof des félicitations chaleureuses et des souhaits d'une évidente sincérité. L'aspect moral de la guerre s'est précisé ou révélé de merveilleuse façon. Pour les puissances libérales d'Occident, le tsarisme était un poids mort qui alourdissait leurs mouvements et défigurait leur physionomie. Les neutres leur objectaient toujours que les États alliés de la Russie autocratique n'étaient point qualifiés pour se poser en défenseurs de la liberté des peuples et de la civilisation. Ils ne voulaient pas voir que la Russie, provoquée en pleine réorganisation militaire, avait accepté le défi de l'Austro-Allemagne pour essayer, au prix de grands dangers, de sauver la Serbie de l'oppression germanique qui, des Balkans, eût pesé sur tout le reste de l'Europe. Plus ou moins intoxiqués par le virus d'une longue propagande, ils restaient méfiants. Mais après le renversement de Nicolas II, la proclamation de la Pologne unifiée indépendante, la restauration de l'autonomie finlandaise et l'abrogation des servitudes dont était grevé le statut des Juifs et des allogènes, aucun neutre ne pouvait plus douter que la Triple Entente et ses alliés représentassent dans le conflit actuel le principe de liberté contre l'esprit de domination.

Le rôle des forces morales apparaît ici dans sa plénitude. Il a été souvent tourné en ridicule par des politiciens qui professaient qu'avec de la finesse et du savoir-faire on arrive à tout. La finesse et le savoir-faire sont deux précieuses qualités quand la première ne dégénère point en finasserie et la seconde en roublardise. Mais ce ne sont que des instruments. Pour faire de la politique digne de ce nom il faut une matière première. Les uns préfèrent s'appuyer sur la force matérielle, les autres sur la force morale. Celle-ci ne suffit malheureusement pas; les guerres prussiennes depuis 1864 l'ont assez prouvé. Mais celle-là ne suffit pas non plus ; c'est ce que prouve la guerre d'aujourd'hui. A la longue les forces morales reprennent le dessus. Elles possèdent une vitalité impérissable. L'Austro-Allemagne succombera finalement sous la réprobation générale. Un à un les États neutres se coalisent contre

elle. On a pu dire des premiers qui se sont prononcés qu'ils recherchaient des avantages particuliers. On ne peut pas le dire des États-Unis, ni des autres républiques américaines. La grande république de l'Amérique du Nord apporte un poids formidable dans la balance sans rien réclamer pour elle-même. Elle lutte pour des idées qu'elle considère comme les forces motrices de tout le monde civilisé. Elle s'est décidée publiquement deux semaines après la révolution russe. Probablement l'était-elle virtuellement plus tôt, mais les événements de Pétrograd ont permis au président Wilson de créer l'unanimité autour de lui et de transformer en une entreprise enthousiaste, lancée à fond de train, une intervention qui aurait pu être dosée au compte-gouttes.

Fidèle à ses doctrines, M. Wilson s'est constitué le champion de la démocratie et du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Il est heureux d'avoir enfin pu mettre d'accord ses actes et ses paroles. Sans regarder en arrière, il marche aujourd'hui vers la réalisation de son idéal politique avec autant d'énergie qu'il mettait de prudence auparavant à cheminer sur la voie des négociations préparatoires. La révolution russe a levé ses derniers scrupules. Elle a libéré sa conscience. Ce n'est pas le moindre de ses bienfaits.

AUGUSTE GAUVAIN

A PROPOS DE "L'ODYSSÉE D'UN TRANSPORT TORPILLÉ"

La publication de la troisième partie de l'Odyssée d'un Transport torpillé, *qui devait paraître dans cette livraison, a été formellement interdite par la censure. Les critiques que contenaient ces lettres ne différaient pas de celles que la censure a tolérées dans les lettres des 15 mars et 1er avril : manque de télégraphie sans fil, absence d'escadrilles de protection, gaspillage d'efforts et d'argent. Ces critiques devenaient, il est vrai, plus vives à mesure que l'officier du* Pamir *se rendait mieux compte de la réalité du péril sous-marin.*

Nous regrettons l'acte arbitraire de la censure, qui empêche la publication des deux parties restantes. Nous le regrettons pour nos lecteurs, qui aimaient l'originalité de ces lettres, où ils sentaient l'accent de la vérité.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.